

Ils sont partis pour vivre.
Ils ont découvert l'enfer.

Un roman-témoignage

À tous ceux qui sont partis et ne sont jamais revenus.

À leurs mères, qui attendent encore.

À leurs enfants, qui ne connaîtront jamais leur visage.

« Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. »

— Jean de La Fontaine

« Le racisme est une philosophie primitive. »

— Aimé Césaire

NOTE DE L'AUTEUR

Ce roman est une fiction. Ses personnages, ses situations et ses dialogues sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Aucun individu réel n'est nommé, désigné ou visé.

Cependant, certaines réalités décrites — les routes migratoires, les conditions de traversée, les violences systémiques, le racisme, l'esclavage moderne — s'inspirent de faits documentés, de témoignages recueillis, de rapports d'organisations humanitaires internationales.

La réalité, parfois, dépasse la fiction.

Ce livre est un cri. Pas un rapport. Pas un jugement. Un cri d'humanité.

Il est dédié à ceux qui ne peuvent plus parler.

PREMIÈRE PARTIE

Le Village des Rêves Impossibles

Là où la misère a un visage d'enfant, là où l'horizon ment toujours.

Chapitre 1

Le village des départs

« Rester, c'était mourir lentement. Partir, c'était risquer de mourir vite. »

Dans ce village, il y avait deux sortes de silences.

Le premier était celui du soir, quand le soleil tombait derrière les toits fatigués, quand les femmes rentraient avec leurs bassines sur la tête, quand les enfants cessaient enfin de courir derrière un vieux ballon crevé. Ce silence-là avait quelque chose de paisible. Il disait la fatigue, la poussière, la faim parfois, mais aussi la survie. Une forme de paix fragile, comme une trêve acceptée entre les hommes et leur sort.

Le second silence était plus lourd. Plus dangereux. C'était le silence des jeunes assis devant les maisons, les coudes sur les genoux, les yeux fixés vers un horizon qui ne répondait jamais. Un silence qui ressemblait à une question sans fin. Un silence plein de colère rentrée, de rêves cassés, de diplômes inutiles, de promesses politiques devenues des mensonges.

Koffi Asante connaissait ce silence par cœur. Il l'habitait depuis des années.

Il avait vingt-quatre ans. Grand, mince, avec ce regard particulier des gens qui ont trop pensé et pas assez dormi. Il marchait droit, parlait peu, observait beaucoup. Dans ses yeux vivaient encore les

restes d'une confiance ancienne, celle des garçons à qui l'on avait dit, quand ils étaient petits, qu'en travaillant dur ils pourraient devenir quelqu'un. Il y avait cru. Il avait appris. Il avait attendu. Il avait frappé à des portes. Il avait serré des mains. Il avait porté des dossiers, des demandes, des papiers, des copies, des preuves, des espoirs.

Mais dans son pays, les portes s'ouvraient rarement pour ceux qui n'avaient ni nom puissant, ni oncle bien placé, ni argent glissé dans une enveloppe. Le mérite n'était pas une monnaie. L'intelligence ne payait pas les loyers. La dignité, elle, ^{coûtait cher à maintenir} dans un pays où les pauvres apprenaient vite qu'ils n'existaient que comme main-d'œuvre ou comme foule lors de sélections.

!!!

Le matin, le village semblait se réveiller avant même le chant du coq. Les motos-taxis toussaient déjà sur la route rouge. Une femme vendait des beignets fumants sous un manguier. Un homme passait avec une radio attachée au guidon de son vélo. Les nouvelles parlaient encore du président, encore de stabilité, encore de progrès, encore d'avenir. Toujours les mêmes mots. Des mots repassés, lavés, réutilisés jusqu'à ce qu'ils ne veuillent plus rien dire.

Koffi s'était arrêté devant l'échoppe du vieux Jonas pour acheter du pain.

— Tu as entendu ? demanda Jonas en lui tendant le sachet.

— Quoi encore ?

— Ils veulent encore prolonger. Encore. Toujours encore.

Koffi n'avait même pas besoin de demander de qui il parlait. Tout le monde savait.

Dans le pays, on ne changeait pas de visage au sommet. On changeait seulement les slogans, les affiches, les couleurs des tee-shirts distribués pendant les campagnes. Le pouvoir restait dans les mêmes mains, tournait dans les mêmes familles, revenait aux mêmes hommes comme si le pays entier leur appartenait en héritage. Quatrième mandat. Cinquième. Les chiffres ne voulaient plus rien dire. La démocratie était devenue un mot de carnaval, sorti une fois tous les cinq ans pour faire danser les foules, puis rangé dans un tiroir jusqu'à la prochaine fête.

— Quatrième mandat ? dit Koffi, avec un rire sans joie.

Jonas haussa les épaules, l'air de quelqu'un qui avait depuis longtemps renoncé à s'étonner.

— Chez nous, mon fils, les mandats meurent rarement. Ce sont les peuples qui s'usent.

Cette phrase resta accrochée dans l'air comme une fumée amère.

!!!

Au bout du chemin, des enfants jouaient près d'un caniveau. L'un d'eux portait un maillot trop grand sur lequel on lisait le nom d'un grand club européen. Ce garçon courait pieds nus, mais sur sa poitrine brillait le rêve d'un autre continent. C'était comme ça, partout. L'Europe ne vivait pas seulement dans les téléphones. Elle

vivait dans les têtes, dans les vêtements d'occasion venus du Nord, dans les histoires de cousins partis et revenus parfois pour quelques semaines avec des baskets neuves, un parfum trop fort et une manière différente de marcher.

Ils revenaient silencieux sur certaines choses, bavards sur d'autres. Ils montraient les cadeaux, jamais les blessures. Ils parlaient des rues propres, des supermarchés, des voitures, du froid. Jamais des caves humides. Jamais de la faim des premiers mois. Jamais des nuits à dormir à six dans une pièce de huit mètres carrés. Jamais du travail au noir, jamais des insultes crachées comme des pierres dans la rue. Les villages adorent les retours. Ils ignorent les absents.

!!!

Koffi arriva devant la petite maison familiale. Le mur extérieur était fissuré depuis l'hivernage précédent, jamais réparé. Le toit de tôle ondulée grinçait les jours de vent. Devant la porte, sa mère, Fatou, lavait des habits dans une bassine bleue décolorée par les années. Ses mains étaient fines, marquées par l'eau et le savon, fatiguées avant l'âge.

— Tu as trouvé ? demanda-t-elle sans lever la tête.

Il savait ce qu'elle voulait dire. Il secoua doucement la tête. Elle continua à laver. Ses bras ne s'arrêtèrent pas. Mais quelque chose, dans son silence, se brisa encore un peu.

Dans cette maison, on ne criait pas beaucoup. La pauvreté avait appris à chacun à économiser ses forces, ses mots, ses larmes. Il y avait sa mère, sa petite sœur Awa, et lui. Le père était mort des

années plus tôt, emporté par une maladie ordinaire qu'on avait laissée grandir faute d'argent pour la soigner. Une maladie qui n'aurait tué personne dans un hôpital décent. Depuis, le mot responsabilité pesait sur les épaules de Koffi comme un sac de pierres qu'on ne peut ni poser ni jeter.

!!!

À midi, la chaleur s'abattit sur le village comme une punition. Même les chiens cherchaient l'ombre. Awa, assise sur un tabouret, récitait une leçon à voix basse. Elle avait treize ans, les yeux vifs, l'intelligence franche des enfants qui comprennent trop tôt les choses de la vie.

— Grand frère, c'est vrai qu'en Europe personne n'a faim ?

Koffi la regarda longtemps avant de répondre.

— Je ne sais pas, Awa.

— Mariam dit que son cousin envoie de l'argent tous les mois. Il a une voiture là-bas.

— Peut-être.

— Et toi, tu vas partir un jour ?

La question resta suspendue entre eux comme une lame . Il détourna les yeux. Depuis des semaines, peut-être des mois, cette idée marchait en lui. Au début, ce n'était qu'une ombre. Puis c'était devenu une voix. Puis un murmure insistant. Puis presque une décision qui attendait l'occasion de s'annoncer.

Partir. Ce mot avait l'apparence de l'espoir. Mais au fond, c'était peut-être simplement le nom que les désespérés donnent à leur fuite

quand ils veulent encore croire à quelque chose.

I RÉALITÉ

Dans de nombreuses régions d'Afrique subsaharienne, le chômage des jeunes diplômés atteint des niveaux alarmants. Des générations entières grandissent dans des économies où la corruption et le clientélisme ferment l'accès au travail qualifié. Selon plusieurs études, plus de 60% des migrants économiques africains possèdent un niveau d'études supérieur au baccalauréat. Ils ne partent pas par ignorance. Ils partent parce que leur pays leur a dit non.

Chapitre 2

Les images qui mentent

« On ne montre que la lumière. Jamais l'ombre. »

Le soir même, il y eut une réunion autour d'un téléphone.

Pas une réunion officielle. Juste des jeunes sous le grand manguier, comme chaque soir, comme partout dans les quartiers et les villages, quand le soleil baisse et que l'ennui installe son poids familial. Moussa Diabaté était là, adossé contre le tronc, tenant son téléphone à deux mains comme s'il portait quelque chose de précieux.

Moussa. L'ami d'enfance. Le contraire de Koffi. Là où Koffi était silence et réflexion, Moussa était bruit et mouvement. Il riait fort, parlait vite, avait toujours une histoire, toujours un plan, toujours une certitude. Sa certitude du moment : l'Europe.

— Regarde ça, dit-il en tendant le téléphone.

Il fit défiler les photos.

Sur l'écran : un homme du village. Mamadou, qu'on n'avait pas vu depuis trois ans. Bien habillé, chemise blanche impeccable, souriant, les dents brillantes. Derrière lui, la grande place du Vatican sous un soleil d'or. Photo suivante : la Tour Eiffel illuminée la nuit, et Mamadou en dessous, les bras écartés comme un homme qui a conquis quelque chose. Encore une autre : deux

femmes blondes souriantes, collées à lui des deux côtés, des verres à la main, la nuit, la lumière, la fête. Téléphone dernier modèle, chaussures en cuir, montre brillante, voiture en arrière-plan.

— Il a réussi, lui, dit quelqu'un dans le groupe.

— Oui. Il a quitté ce trou.

— Il envoie de l'argent à sa famille tous les mois, ajouta Moussa. Sa mère a fait réparer la maison.

Koffi prit le téléphone. Regarda une photo plus longtemps que les autres. Le sourire de Mamadou était parfait. Trop parfait. Calibré pour être vu, partagé, envié. Ce n'était pas un sourire de bonheur. C'était un sourire de performance.

— Tu crois que c'est vraiment sa vie ? murmura-t-il.

— Ce que je vois me suffit, répondit Moussa.

Dans le village, on partage les réussites. Jamais les souffrances.

!!!

Autour du téléphone, les images continuaient de défiler et les commentaires s'enchaînaient, chacun ajoutant une pièce au rêve collectif.

— Là-bas, même les pauvres vivent bien, dit Moussa.

— Comment ça ?

— Mon cousin m'a dit : là-bas, même sans travail, l'État t'aide. On te donne à manger. Un logement. Les soins sont gratuits.

— Et tu peux gagner en un mois ce qu'on ne gagne pas ici en un an, ajouta un autre.

— Et les gens ? demanda Koffi.

— Les gens ? Là-bas, tout le monde a de l'argent. Personne ne souffre comme ici.

Un silence de rêve tomba sur le groupe. Certains hochaient la tête. D'autres regardaient le téléphone avec une lumière dans les yeux, cette lumière particulière de ceux qui viennent de décider quelque chose sans se l'avouer encore.

Koffi rendit le téléphone à Moussa. Il n'était pas convaincu. Mais quelque chose en lui s'était mis à fissurer. Le mur de la résignation. Ce mur qu'on construit année après année pour ne pas souffrir de rêver.

!!!

Ce soir-là, Koffi rentra seul. Sa mère était assise devant la maison dans la pénombre, les mains posées sur ses genoux, le regard perdu vers la route. Elle attendait quelqu'un ou quelque chose. Peut-être un miracle. Peut-être juste une preuve que ses enfants auraient une vie moins rude que la sienne.

Il s'assit à côté d'elle sans parler. La nuit était lourde, chargée d'insectes et d'étoiles. Au loin, quelqu'un jouait de la kora, une mélodie lente qui semblait venir d'un autre temps.

— J'ai rêvé de ton père, dit-elle soudain.

Koffi resta immobile.

— Il marchait dans une grande poussière. Je l'appelais, mais il ne se retournait pas.

— Maman...

— Les rêves sont parfois des avertissements.

Elle tourna vers lui ce regard de mère qui sait avant même qu'on dise. Ce regard animal, instinctif, qui sent le départ dans l'air comme on sent la pluie avant qu'elle tombe.

— Ne me laisse pas seule contre le monde, dit-elle. Je ne survivrais pas à perdre mon fils aussi.

Il baissa la tête. Il aurait voulu promettre. Mais les promesses sont lourdes quand on n'a rien à offrir à ceux qu'on aime.

— Je veux juste qu'on vive mieux, murmura-t-il.

— Tous les fils qui partent disent ça, répondit-elle dans un souffle. Beaucoup ne reviennent que dans les pleurs.

I RÉALITÉ

Les réseaux sociaux et les photos envoyées par certains migrants construisent une image radicalement fautive de la réalité européenne. Ce phénomène, documenté par des chercheurs en sociologie des migrations, crée ce qu'on appelle "l'effet miroir brisé" : les villages ne voient que la réussite mise en scène, jamais les nuits dans les centres d'accueil, jamais la honte du travail au noir, jamais les larmes nocturnes. Ces images fabriquées sont l'une des premières causes du départ non préparé.

Chapitre 3

Aminata

« Une femme qui refuse de plier, dans un monde qui veut la briser. »

Aminata Koné avait vingt-deux ans et le regard de quelqu'un qui a décidé de ne plus avoir peur.

C'était la cousine de Moussa, mais on ne l'aurait pas deviné au premier abord. Là où Moussa agissait par enthousiasme, Aminata agissait par conviction. Elle était grande, mince, avec ce port de tête des femmes qui ont appris à marcher comme si leur dignité occupait de la place dans l'espace.

Elle avait grandi dans le même village, mais dans une maison différente. Son père était mort quand elle avait dix ans. Depuis, sa mère avait survécu en vendant du tissu au marché. Aminata avait tout fait pour s'en sortir. Elle avait étudié, obtenu son baccalauréat avec mention. Elle avait postulé à l'université, obtenu une place dans la section droite. Puis le père d'un autre étudiant, fonctionnaire bien en vue, avait payé pour que sa fille prenne la place d'Aminata. C'était ordinaire. Ici, tout avait un prix, même l'intelligence.

Elle avait travaillé. Secrétaire dans un bureau, puis vendeuse dans une boutique, puis rien, puis serveuse, puis rien encore. A chaque travail, des mains qui se posaient là où elles n'avaient pas à être. Des regards qui évaluaient ce qu'une femme vaut en dehors

de son cerveau. Des propositions déguisées en opportunités.

— Si tu veux avancer, tu dois être... flexible, lui avait dit un employeur, son sourire gras collé à ses lèvres.

Elle était partie sans mot dire. Elle avait gardé sa dignité. Mais elle n'avait plus de travail.

!!!

C'est Moussa qui lui parla du passeur en premier. Elle l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre. Puis elle posa une seule question.

— Et les femmes ? Comment ça se passe pour les femmes sur cette route ?

Moussa hésita une fraction de seconde trop longue.

— Pareil que pour tout le monde. C'est le même voyage.

Aminata le regarda dans les yeux. Elle savait qu'il mentait. Pas parce qu'il voulait la tromper, mais parce qu'il voulait croire à ce qu'il disait. Moussa était ainsi : il transformait les doutes en certitudes pour se donner le courage d'avancer.

Elle prit sa décision cette nuit-là, seule, dans sa chambre. Non pas parce qu'elle croyait à l'Europe comme Moussa croyait aux photos. Mais parce que rester équivalait à continuer d'être une proie. Au moins, en partant, elle choisissait son risque. Au moins, en partant, elle avait l'illusion du choix.

Partir, c'est aussi refuser de mourir en restant immobile.

!!!

Il y avait aussi un troisième personnage dans cette histoire. Un homme que personne ne voyait vraiment, mais que tout le monde connaissait.

Ibrahima avait trente ans, ou peut-être trente-cinq. On ne savait pas exactement. Il vivait dans le village depuis toujours mais semblait n'appartenir à personne. Pas de famille connue, pas de travail visible, mais toujours de l'argent pour ses cigarettes et ses thés. Toujours un téléphone récent. Toujours une moto propre.

Ibrahima souriait beaucoup. C'était son outil de travail. Un sourire ouvert, chaleureux, qui donnait envie d'avoir confiance.

Dans les villages, il y a toujours un Ibrahima. Un homme de la frontière entre deux mondes. Celui qui connaît la route. Celui qui sait. Celui qui peut faire partir.

Ce qu'on ne dit pas de ces hommes, c'est qu'ils sont le premier maillon d'une chaîne. Une chaîne longue comme le désert. Une chaîne aussi solide que la misère qui la fabrique.

I RÉALITÉ

Les passeurs locaux — appelés coxeurs en Afrique de l'Ouest — opèrent souvent au sein même des communautés. Certains sont des membres de familles, des voisins. Ils perçoivent entre 50 et 300 euros par recrue envoyée aux réseaux suivants. Ce premier maillon, apparemment bénin, est pourtant le plus meurtrier : c'est lui qui donne l'illusion de la sécurité, de la connaissance, de la confiance. Il est le début du piège.

Chapitre 4

L'homme du hangar

« Il n'avait rien d'un monstre. C'était le plus effrayant. »

L'aube n'était pas encore levée quand Koffi quitta la maison.

Il le fit sans bruit, comme un voleur dans sa propre vie. Sa mère dormait — ou faisait semblant. Awa dormait, elle, vraiment, roulée dans son pagne comme un cocon. Il s'arrêta une seconde devant leur porte fermée. Une seconde qui contenait tout ce qu'il ne pouvait pas dire. Puis il sortit.

Le vieux hangar se trouvait à la sortie du village. Une construction en tôle rouillée qui avait autrefois servi à stocker du matériel agricole. Aujourd'hui, il servait à d'autres choses. Personne ne posait de questions. Dans certains endroits, le silence est la première loi de survie.

Quand ils arrivèrent — Koffi, Moussa, Aminata, et trois autres jeunes que Koffi connaissait de vue — ils découvrirent qu'ils n'étaient pas seuls. Une vieille voiture était garée devant. Un homme en descendit.

Il n'était ni grand ni impressionnant. Propre. Calme. Bien habillé pour l'heure et le lieu. Il avait une façon de regarder les gens qui rappelait un acheteur dans un marché aux bestiaux, cette évaluation tranquille, professionnelle, sans hostilité apparente. Il

sourit.

— Bonjour à tous.

Personne ne répondit.

— Je m'appelle Salif. Je suis là pour vous aider à changer votre vie.

Il laissa la phrase flotter quelques secondes, comme un parfum.

!!!

Le discours de Salif était rodé, précis, efficace. Il avait visiblement dit ces mots des centaines de fois devant des dizaines de groupes semblables. Il ne mentait pas vraiment — il choisissait simplement ce qu'il disait avec le soin d'un architecte qui construit une façade pour cacher ce qu'il y a derrière.

— L'Europe n'est pas un rêve. C'est une réalité. Mais comme toute réalité qui vaut quelque chose, elle a un prix. Vous avez le courage de partir. Moi, j'ai les contacts pour vous faire arriver.

— Combien ? demanda Moussa directement.

Salif sourit, comme si la question l'amusait.

— Combien vaut ta vie ? La question n'est pas le prix. La question, c'est : qu'est-ce que tu es prêt à investir pour le reste de ta vie ?

Il marqua une pause puis répondit simplement : deux mille euros. Pour la première étape.

— Et après ? demanda Aminata d'une voix ferme.

— Après, on avance. Chaque étape a son organisation.

— Et si on n'a pas l'argent pour la suite ?

Salif la regarda différemment. Pas avec hostilité. Avec quelque chose de pire : une indifférence calculée.

— On trouve toujours une solution. Surtout pour les femmes courageuses.

Cette Phrase ne rassura personne. Aminata baissa imperceptiblement les yeux, une fraction de seconde. Puis elle les releva.

!!!

Donnez-moi les numéros de vos familles, dit Salif en sortant un carnet.

— Pourquoi ? demanda Koffi.

— En cas d'urgence. Si vous êtes bloqués quelque part, si vous avez besoin d'envoyer ou de recevoir de l'argent rapidement.

Koffi comprit immédiatement sans qu'on lui explique. Ce n'était pas une mesure de sécurité. C'était une prise d'otage préventive. En donnant ce numéro, on offrait à ces hommes un moyen de pression sur des gens à des milliers de kilomètres, des gens qui ne savaient pas qu'ils venaient d'entrer dans le système.

Il donna le numéro. Comme les autres.

Ce jour-là, ils ne signèrent aucun papier. Mais sans le savoir, ils venaient de vendre leur liberté.

I RÉALITÉ

Le recrutement dans les pays d'origine implique souvent la collecte de numéros de téléphone de membres de la famille. Ces informations sont ensuite utilisées pour du chantage téléphonique depuis des points de transit. Des familles entières se retrouvent à vendre leurs maigres biens, leurs récoltes, leurs économies de toute une vie pour "libérer" un fils, une fille, un frère bloqué dans un camp désertique. Ce mécanisme est documenté par des ONG comme l'UNHCR et Médecins Sans Frontières.

DEUXIÈME PARTIE

Le Grand Silence du Sable

*Là où les hommes deviennent des ombres et où les ombres n'ont pas
de tombe.*

Chapitre 5

La route qui disparaît

« Quand on n'a plus de chemin derrière soi, on appelle ça avancer. »

Le départ ne fit pas de bruit.

Pas de discours. Pas d'adieux officiels. Pas de cérémonie. Juste une disparition progressive, comme une encre qui sèche. Un matin, ils n'étaient plus là. La route rouge avait avalé leurs silhouettes, et le village avait continué à respirer comme si rien n'avait changé.

Le trajet commença dans un vieux minibus rempli à l'excès. Dix-neuf personnes. Des hommes jeunes pour la plupart, quelques femmes, un garçon qui n'avait peut-être pas quinze ans et qui regardait par la fenêtre avec des yeux trop grands. Personne ne parlait. Le moteur toussait à chaque montée.

Koffi était assis entre Moussa et un inconnu qui sentait la fatigue et la résignation. Par la fenêtre défilait le pays — les marchés, les enfants, les femmes avec des seaux, les hommes sous les arbres, toute cette vie ordinaire et bruyante qu'il quittait sans savoir s'il la reverrait jamais.

Moussa dormait, ou faisait semblant. Aminata regardait ses mains posées sur ses genoux. Elle avait l'air de quelqu'un qui calcule quelque chose, qui prépare un plan que personne d'autre ne connaît encore.

!!!

Au bout de deux jours, la végétation changea. Les arbres se raréfièrent. La terre rougit puis pâlit. Le silence s'installa différemment — plus plat, plus total, comme si le monde se vidait de lui-même.

Ils changèrent de véhicule deux fois. À chaque fois, on leur demandait de payer quelque chose. Une taxe pour le passage. Une contribution pour la gardé. Une participation pour le chauffeur. L'argent partait par petites saignées régulières. Certains avaient prévu. D'autres se retrouvaient déjà en difficulté.

Le troisième jour, le chauffeur s'arrêta au milieu de rien.

— Tout le monde descend. À partir de là, on continue autrement. Autrement. Ce mot couvrait tout ce qu'il ne voulait pas dire.

Ils descendirent. Devant eux : le désert. Pas romantique comme dans les films. Pas beau comme dans les photos. Juste du sable, du sable, encore du sable, et un ciel blanc de chaleur qui écrasait tout.

Un homme armé d'une kalachnikov abîmée prit la tête du groupe.

— Suivez-moi. Ne parlez pas. Ne vous arrêtez pas.

Ce n'était plus un voyage. C'était une épreuve. Et personne ne savait encore à quel point.

!!!

Ils marchèrent six heures ce premier jour-là.

Le soleil était un ennemi physique. Il frappait sur les crânes, brûlait les nuques, séchait les gorges. Les réserves d'eau avaient été distribuées : une bouteille pour deux. Insuffisant. Largement insuffisant.

Au bout de la troisième heure, une femme tomba.

Koffi se retourna. Elle était à genoux dans le sable, la tête basse, respirant trop vite. Une jeune femme, peut-être vingt ans, qu'il n'avait jamais vue sourire depuis le début du voyage.

— On l'aide ! dit-il.

L'homme armé ne se retourna même pas.

— Continue. Si tu t'arrêtes, tu restes avec elle.

Koffi s'arrêta quand même. Il tendit sa bouteille à la femme. Elle but avec des mains tremblantes. Autour d'eux, le groupe continuait d'avancer, personne ne ralentissait. Moussa jeta un regard par-dessus son épaule mais n'osa pas s'arrêter.

La femme se releva. Elle s'appelait Bintou. Elle ne dit pas merci. Elle n'avait plus la force des mots. Elle se remit juste à marcher.

Koffi remarqua, en reprenant sa place dans le groupe, que l'homme armé l'avait regardé. Pas avec colère. Avec quelque chose de pire : du mépris amusé. Comme un éleveur qui observe son bétail.

!!!

Ce soir-là, ils bivouaquèrent dans une cuvette de sable entre deux dunes.

Pas de feu — il était interdit. Pas de tente — il n'y en avait pas. Juste le sol froid qui ne correspondait en rien à l'image de chaleur permanente qu'on a du désert. La nuit dans le Sahara peut tuer un homme qui a trop transpiré le jour.

Koffi s'allongea sur le dos et regarda le ciel. Il n'avait jamais vu autant d'étoiles de sa vie. Dans d'autres circonstances, cela aurait été beau. Là, c'était simplement immense et froid et indifférent.

Moussa vint s'asseoir à côté de lui.

— On est fous, murmura Moussa.

— Oui.

— Mais on ne peut plus reculer.

— Non.

Un silence. Puis Moussa reprit :

— Tu penses à ta mère ?

— Tout le temps.

Moussa hocha la tête dans l'obscurité. Koffi n'ajouta rien. Il n'y avait rien à ajouter.

I RÉALITÉ

La traversée des zones désertiques — notamment le désert du Ténéré et le Sahara central — constitue l'une des étapes les plus meurtrières de la route migratoire. La déshydratation, l'hyperthermie et l'abandon sont les premières causes de mort. Les corps ne sont jamais retrouvés ou identifiés. L'Organisation Internationale pour les Migrations estime que pour chaque mort comptabilisé en mer Méditerranée, trois à quatre personnes meurent dans le désert, loin

de tout regard.

Chapitre 6

Les corps du désert

« Ici, même la mort n'a pas de nom. »

Le cinquième jour dans le désert, ils découvrirent les corps.

Koffi les vit d'abord de loin. Il pensa à des pierres sombres, des formations rocheuses, à n'importe quoi plutôt qu'à ce qu'ils étaient vraiment. Le cerveau humain a cette capacité étrange de refuser la réalité une fraction de seconde avant de la reconnaître. Cette fraction de seconde, c'est la dernière où le monde semble encore supportable.

Puis il s'approcha. Et il comprit.

Il y en avait quatre. Trois hommes et une femme. Allongés dans des positions qui racontaient leur dernière heure — l'un sur le dos, les bras en croix ; un autre recroquevillé sur lui-même comme un enfant qui dort ; la femme à plat ventre, une main tendue vers l'avant, vers quelque chose qu'elle n'avait pas atteint. La chaleur les avait déshydratés, puis le froid nocturne les avait figés dans ces postures définitives.

Le groupe s'arrêta sans que personne l'ordonne.

Bintou porta la main à sa bouche. Un homme plus âgé commença à réciter une prière dans une langue que Koffi ne

Reconnut pas. Quelqu'un vomit derrière une dune.

L'homme armé passa devant les corps sans ralentir.

— Ne vous arrêtez pas. Avancez.

— On ne les enterre pas ? demanda Koffi, sa voix cassée.

— Non.

— Mais...

— Ce n'est pas prévu dans le prix du voyage.

Cette phrase tomba dans le silence du désert comme une pierre dans un puits sans fond.

Ce n'est pas prévu dans le prix du voyage. Koffi n'oublierait jamais cette phrase. Elle lui sembla contenir toute l'horreur humaine dans ses neuf mots.

!!!

Aminata s'était arrêtée à quelques mètres des corps. Elle regardait la femme, cette main tendue vers l'avant.

Cette femme avait peut-être son âge. Elle avait peut-être rêvées mêmes choses — une vie différente, un avenir possible, la simple possibilité d'exister autrement qu'en survivant. Et là elle était, dans le sable, sans tombe, sans nom visible, sans personne pour pleurer sur elle.

Aminata s'agenouilla. Elle prit une poignée de sable et la laissa tomber lentement sur la main de la femme. Un geste simple. Presque rien. Mais dans ce néant, c'était tout.

— Viens, lui dit Moussa doucement. Il faut avancer.

Elle se leva. Ses yeux étaient secs. Elle ne pleurait pas. Elle avait décidé depuis longtemps que pleurer dans ce voyage était un luxe qu'elle ne pouvait pas se permettre. Mais quelque chose en elle s'était transformé définitivement en regardant cette main tendue.

Elle marcha le reste de la journée sans dire un mot. Mais son regard avait changé. Durci. Comme une lame qu'on aiguisse.

!!!

Le racket des familles commença le sixième jour.

On leur distribua des téléphones — des appareils basiques prépayés, pas les leurs qu'on leur avait confisqués. On leur dit d'appeler chez eux. C'était présenté comme une mesure de sécurité, une façon de "vérifier que tout va bien". En réalité, c'était une mise en scène calculée.

Le téléphone sonna dans la maison de la mère de Koffi, à des milliers de kilomètres, dans le village endormi sous la chaleur de l'après-midi.

— Koffi ! Mon fils ! Ta voix...

Il ferma les yeux. Sa voix à elle. Toujours la même. L'unique voix qui lui rappelait qu'il avait un nom, une origine, une histoire.

— Maman, je vais bien.

L'homme armé était à côté de lui. Il n'y avait pas de script écrit, mais le message était clair comme une menace.

— Il faut envoyer de l'argent. Cinq cents euros. Pour la prochaine étape.

Silence au téléphone. Puis :

— On n'a pas cinq cents euros, Koffi. On n'a pas...

Sa voix se brisa. Il l'entendait chercher ses mots comme on cherche quelque chose dans le noir, à tâtons, avec une peur qui transparaît dans chaque syllabe.

— Il faut trouver, maman. Vends... vends ce que tu peux.

Il avait dit ça. Il avait dit à sa mère de vendre ce qu'il lui restait pour payer sa traversée d'un désert africain vers une mer européenne. Il aurait voulu reprendre ces mots. Les ravalés. Mais ils étaient sortis et il n'y avait pas de retour possible.

Autour de lui, d'autres voix pleuraient. D'autres appels. D'autres familles à des milliers de kilomètres qui recevaient le même message, la même demande, la même transaction humaine déguisée en appel du cœur.

Dans ce désert, chaque appel était un couteau planté dans une famille qui ne le verrait pas venir.

I RÉALITÉ

Le chantage aux familles est un mécanisme bien documenté. Des individus, principalement en Libye et au Niger, appellent les familles des migrants retenus en les menaçant de mort ou de détention prolongée si elles ne versent pas des rançons. Ces rançons varient de 200 à 5 000 euros. Des familles entières se sont endettées pour des générations, vendant terres et bétail, pour sauver un enfant. Certains ne reviennent jamais malgré le paiement.

Chapitre 7

La prison de sable

« Il existe des prisons sans murs. Elles sont les pires. »

Le camp n'avait pas de nom.

C'était un ensemble de constructions provisoires entourées de grillages rouillés, perdu dans une plaine désertique que le vent sculptait en permanence. Des tôles, des bâches tendues entre des poteaux métalliques, de la poussière partout, et cette odeur — une odeur que Koffi n'avait jamais connue avant et qu'il ne pourrait jamais oublier après. L'odeur de trop de corps humains entassés dans trop peu d'espace, avec trop peu d'eau.

Il y avait là peut-être deux cents personnes.

Des hommes de partout. Des Sénégalais, des Maliens, des Gambiens, des Guinéens, des Nigériens. Et d'autres encore, de plus loin, qu'on ne reconnaissait pas. Un homme parlait une langue que personne ne comprenait. Il était assis seul dans un coin depuis — apparemment — plusieurs jours, sans communiquer avec personne, avec cette immobilité des gens qui ont cessé d'attendre.

Certains étaient là depuis des semaines. Certains depuis des mois.

On avait dit à Koffi que c'était une étape. Un lieu de transit. "Deux ou trois jours maximums." Ces mots, maintenant, semblaient appartenir à une autre langue.

!!!

La hiérarchie du camp s'imposa rapidement.

Au sommet, les gardes — armés, indifférents, parlant entre eux en arabe dialectal. En dessous, des intermédiaires — des migrants qui avaient été là suffisamment longtemps pour obtenir quelques privilèges en échange de services qu'on ne demandait pas à préciser. Et tout en bas, les nouveaux arrivants. Les plus vulnérables.

Koffi comprit très vite les règles non écrites. Ne jamais protester trop fort. Ne jamais montrer qu'on avait de l'argent ou un objet de valeur. Ne jamais croiser trop longtemps le regard des gardes. Et surtout, surveiller les femmes.

Les femmes dans ce camp étaient dans une situation particulière. Une situation que les hommes voyaient mais évitaient de nommer. Le soir, certaines étaient appelées à part. Le matin, elles revenaient avec des yeux différents. Ou elles ne revenaient pas du tout.

Aminata l'avait compris avant même d'entrer. Elle avait observée arrivant, enregistré les visages, les dynamiques, les zones de danger. Elle dormait peu et chaque nuit tenait contre elle le couteau de cuisine qu'elle avait caché dans sa chaussure depuis le départ.

— Ne t'éloigne jamais seule, lui dit Koffi le premier soir.

— Je sais, répondit-elle. J'ai compris avant toi.

!!!

Le travail forcé commença le deuxième jour.

On les sortit du camp par groupes de quinze. Un chantier à une heure de marche. Construire un mur, creuser une tranchée, charger des camions. Sans protection, sans pause véritable, sous un soleil qui transformait le métal et le ciment en instruments de torture.

Moussa travailla à côté d'un homme qui s'appelait Omar. Trente ans, Nigérian, professeur de mathématiques dans son pays. Il avait quitté son poste après avoir refusé de falsifier les résultats d'un examen au profit du fils d'un politicien local. Il avait reçu des menaces. Il était parti.

Maintenant il chargeait des pierres sous la surveillance d'hommes armés, sans salaire, dans un camp sans nom, quelque part dans un pays qu'il n'avait pas choisi.

— Tu sais ce qui m'a tué le plus ? dit Omar à Moussa en jetant une pierre dans la benne. Pas la corruption. Pas les menaces. C'est qu'ils étaient des collègues. Des professeurs comme moi. Ils ont tous signé.

— Pourquoi tu n'as pas signé toi aussi ?

— Parce que j'avais des élèves. Et je m'en souvenais.

Moussa ne répondit pas. Il continua à travailler. Mais il repensa à cette phrase toute la journée. C'était peut-être ça, la première différence entre ceux qui brisent et ceux qu'on brise — se souvenir qu'on a des élèves. Qu'on a des gens qui regardent ce qu'on fait.

!!!

La jalousie se manifesta le cinquième jour. Et elle venait de la ou on ne l'attendait pas.

Certains migrants du camp, ceux qui attendaient depuis plus longtemps, avaient développé une hostilité particulière envers les nouveaux arrivants. Pas envers les gardes. Envers leurs propres frères d'infortune.

Un soir, un groupe d'hommes s'approcha de Koffi et de Moussa pendant le repas. Leur chef, un homme trapu au regard dur, prit leur ration de pain.

- Les nouveaux mangent moins. C'est la règle.
- Quelle règle ? protesta Koffi. Qui a décidé ça ?
- Nous. On est là depuis quatre mois. Vous, deux jours. C'est logique.

Koffi le regarda. Il vit dans ses yeux quelque chose qui lui fit mal. Pas la méchanceté. Quelque chose de pire : la transformation. Cet homme avait été Koffi, peut être, six mois plus tôt. Il avait été quelqu'un qui pensait à sa mère, qui avait des projets, qui regardait des photos sur un téléphone et rêvait. Le camp avait fait de lui quelqu'un d'autre. Il avait transformé sa souffrance en hiérarchie. Sa propre humiliation en outil d'humiliation.

C'est ça, le vrai crime du désespoir : il fabrique des bourreaux avec les victimes.

I RÉALITÉ

Les centres de détention informels en Libye et au Niger sont documentés par plusieurs ONG internationales, dont Amnesty International et Human Right Watch. Des migrants y sont détenus parfois pendant des mois dans des conditions qualifiées d'inhumaines. Le travail forcé non rémunéré y est courant. Les violences entre détenus, favorisées par les conditions de détention, sont également signalées. Ce n'est pas le fait de quelques individus : c'est un système.

Chapitre 8

Aminata dans la nuit

« Ce qu'on lui a fait n'avait pas de nom. Elle lui en donna un : crime. »

Cela arriva le onzième jour.

Koffi se réveilla avant l'aube avec cette sensation d'urgence qui précède parfois une mauvaise nouvelle, comme si le corps savait avant le cerveau. Il chercha Aminata dans la semi-obscurité du dortoir collectif. Elle n'était pas à sa place.

Il attendit une heure. Deux heures. Le ciel blanchit. Les gardes changèrent. Le camp reprit ses bruits habituels.

Aminata rentra à l'aube. Elle marcha jusqu'à son espace, s'assit, posa ses mains sur ses genoux. Elle ne regardait rien.

Koffi s'approcha doucement.

— Aminata...

Elle ne répondit pas.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Un long silence. Puis :

— Ne demande pas. S'il te plaît.

Sa voix était plate. Pas tremblante. Plate comme une eau morte. Koffi reconnut ce ton — le ton de quelqu'un qui a mis quelque

Chose sous verre pour ne pas se briser. Pour continuer à fonctionner.

Il ne demanda pas. Il s'assit à côté d'elle en silence. Il resta là.

Parfois, la seule chose qu'on puisse offrir à quelqu'un qui souffre, c'est sa présence. Pas des mots. Pas des explications. Juste être là, preuve que l'autre n'est pas seul dans cet enfer.

!!!

Moussa, quand il apprit ce qui s'était passé — par bribes, par déductions, par le regard de Koffi — eut une réaction que Koffi ne lui connaissait pas.

Il ne dit rien. Il s'éloigna. Il resta seul contre une tôle pendant des heures.

Quand il revint, ses yeux avaient changé. Il avait pleuré — on le voyait aux traces sur la poussière de ses joues. Moussa qui riait toujours trop fort, qui avait une certitude pour toutes les situations, qui avait convaincu tout le monde de partir avec ses arguments brillants.

Il s'assit en face de Koffi.

— C'est ma faute, dit-il.

— Non.

— Je l'ai convaincue. Je lui ai dit que c'était le même voyage pour tout le monde.

— Tu ne savais pas.

— Je ne voulais pas savoir. C'est différent.

Cette distinction était juste. Et Koffi ne trouva rien à répondre.

Aminata, quand elle les vit parler, leur dit une seule chose d'une voix froide :

— Vous n'allez pas vous effondrer pour moi. On n'a pas le luxe de s'effondrer ici. On avance.

Elle avait vingt-deux ans. Elle avait décidé de survivre à ce qu'on lui avait fait. C'était le seul acte de résistance qui lui restait.

I RÉALITÉ

Les violences sexuelles contre les femmes migrantes sur les routes migratoires africaines sont massives et systématiques. Des études menées par l'UNFPA (Fonds des Nations Unies pour la population) indiquent que plus de 70% des femmes utilisant la route centrale méditerranéenne rapportent avoir été victimes de violences sexuelles au cours du trajet. Ces crimes sont rarement signalés et encore plus rarement poursuivis. Ils font partie du "prix" non officiel du voyage pour les femmes.

TROISIÈME PARTIE

Le Cimetière Liquide

Là où les rêves des hommes se noient avec leurs corps.

Chapitre 9

La mer qu'on ne leur avait pas montrée

« On leur avait vendu une traversée. C'était un cimetière. »

Ils ne furent pas prévenus du jour exact.

Un matin — c'était le dix-neuvième jour depuis leur départ du village — les gardes entrèrent dans le dortoir avant l'aube. Lumières allumées, ordres brefs. Debout. Rassemblement. Maintenant.

Ils comprirent que c'était le moment.

Le trajet jusqu'à la côte dura plusieurs heures dans l'obscurité d'un camion. Personne ne dormit. Certains priaient. D'autres restaient assis dans ce silence particulier des gens qui font le bilan de leur vie sans en avoir encore fini.

Quand les portes du camion s'ouvrirent, l'odeur les frappa d'abord. L'odeur de la mer. Koffi n'avait jamais senti ça. Un mélange de sel, d'iode, de poisson et de quelque chose d'indéfinissable — la présence d'une masse d'eau immense, invisible dans la nuit, mais partout dans l'air.

Puis ses yeux s'habitèrent à l'obscurité.

La mer.

Immense. Noire et mouvante. Pas belle comme dans les films. Pas calme comme dans les rêves. La mer réelle, la nuit, avant l'aube, avec des vagues qui frappaient les rochers comme des coups réguliers — un rythme qui ressemblait à une respiration, mais aussi à une menace.

Voilà ce qu'on leur avait vendu. Voilà ce qu'on ne leur avait jamais montré sur les photos.

!!!

Le bateau était là. Pneumatique gonflable, orange délavé, de type dinghie. Long d'environ sept mètres. On y fit monter soixante-deux personnes.

Soixante-deux personnes sur sept mètres de plastique dans une mer nocturne.

Les organisateurs distribuèrent quatre gilets de sauvetage pour soixante-deux personnes. Les quatre gilets allèrent aux femmes. Les autres n'eurent rien.

— Si quelqu'un tombe, on ne s'arrête pas, dit l'homme qui dirigeait l'embarquement. Si le bateau se renverse, nage vers la lumière. Si tu ne sais pas nager...

Il n'acheva pas sa phrase. Il n'en avait pas besoin.

Koffi aida Aminata à monter. Moussa prit place derrière lui. Ils étaient serrés comme des sardines dans une boîte, épaule contre épaule, genou contre genou, respirant chacun l'air exhalé par l'autre.

Le moteur — un petit hors-bord vrombissant — démarra.

Le bateau s'éloigna du rivage.

Koffi regarda la côte s'effacer dans la nuit. L'Afrique disparaissait. Il n'en aurait peut-être jamais vu que la pauvreté et les mensonges. Mais c'était sa terre, sa langue, sa mère, son odeur. Et elle s'éloignait dans le noir sans qu'il puisse lui dire au revoir.

!!!

L'enfer commença deux heures après le départ.

Le vent se leva. D'abord discret, presque invisible. Puis insistant. Puis brutal. Les vagues montèrent, se transformèrent, prirent de la hauteur et de la puissance. Le bateau se mit à rouler, à plonger dans les creux, à remonter avec violence.

Les premiers vomissements arrivèrent. L'odeur s'ajouta à la peur. Une femme se mit à hurler le nom de Dieu dans une langue que Koffi ne connaissait pas. Un homme tenta de se lever pour regarder par-dessus le bord — deux voisins le saisirent par les bras, hurlant de ne pas bouger.

— Ne bougez pas ! criait quelqu'un à l'avant. Le moindre mouvement...

Mais la peur ne se contrôle pas avec des mots.

Koffi s'accrocha à Moussa. Moussa s'accrocha à lui. Aminata, entre eux, ne s'accrochait à rien. Elle fermait les yeux et serrait les dents avec une concentration qui ressemblait à de la prière ou à de

la rage — il était impossible de distinguer les deux.

L'eau commença à entrer dans le bateau. D'abord par petites giclées. Des mains se mirent à écopier avec des bouteilles coupées, des chaussures, des paumes nues. Mais la mer entrainait plus vite qu'on ne pouvait la rejeter.

!!!

C'est à ce moment-là que le cri traversa la nuit.

Court. Aigu. Puis le silence.

Koffi se retourna. Un homme avait disparu. L'espace où il se trouvait était vide, béant comme une plaie dans la masse des corps. Un homme de peut-être trente ans, il l'avait vu pendant l'embarquement — il portait un sac à dos bleu, il avait souri à quelqu'un avant de monter.

Il n'était plus là.

Personne ne plongea. Personne ne cria son nom — personne ne le connaissait. Le bateau continua. La mer continua. Le vent continua.

Koffi regarda l'endroit où l'homme s'était trouvé. Ses mains tremblaient.

Moussa lui toucha l'épaule.

- Ne regarde pas.
- Il est mort.
- On ne sait pas.

— Il est mort.

Silence. Puis Moussa murmura :

— Oui. Peut-être.

On peut mourir à côté de quelqu'un sans connaître son nom. C'est peut-être la définition exacte de la solitude absolue.

!!!

La nuit dura une éternité. Puis l'aube vint, grise et froide, et apporta avec elle la possibilité de voir.

Ce qu'ils virent ne ressemblait à rien de connu.

Des gens prostrés, trempés, épuisés. Des enfants — il y avait des enfants dans ce bateau, Koffi les remarqua seulement maintenant dans la lumière du matin — silencieux, les yeux trop grands. Une femme berçait un nourrisson en pleurant sans faire de bruit. Un homme aux lèvres bleues semblait inconscient mais respirait encore.

Et au loin : une ligne sombre.

Une côte.

— Regarde ! dit quelqu'un.

Le mot se répandit dans le bateau comme une flamme.

— Terre. Terre !

Des gens qui n'avaient pas eu la force de parler depuis des heures relevèrent la tête. Des mains tremblantes pointèrent vers l'horizon. Une chose étrange se produisit alors — dans ce bateau

qui prenait l'eau, parmi ces corps brisés, quelque chose ressemblant à l'espoir revint. Fragile, incertain, mais là.

Koffi regarda Aminata.

Elle regardait la côte avec une expression qu'il ne put pas immédiatement identifier. Pas de la joie. Pas du soulagement. Quelque chose de plus complexe. La résolution de quelqu'un qui sait que le pire est peut-être passé, mais qui comprend aussi que ce qui arrive ne ressemblera pas à ce qu'elle avait imaginé.

I RÉALITÉ

La traversée de la Méditerranée centrale est la route migratoire la plus meurtrière au monde. Selon l'OIM, depuis 2014, plus de 25 000 personnes y ont perdu la vie. Pour chaque mort officiel comptabilisé, les experts estiment que deux à trois autres disparaissent sans être enregistrés. Les embarcations pneumatiques utilisées, souvent achetées en Chine via des intermédiaires, ne sont pas conçues pour la mer ouverte. Le taux de mortalité lors des traversées les plus chargées peut atteindre 30%.

QUATRIÈME PARTIE

L'Eldorado qui n'existait pas

Là où le rêve meurt dans la réalité froide du regard des autres.

Chapitre 10

Les dossiers

« Ils pensaient être des humains. On les traita comme des dossiers. »

Quand le bateau toucha enfin la terre, personne ne cria.

Pas de joie. Pas de victoire. Juste des corps fatigués qui cherchaient un sol stable sous leurs pieds. Certains tombèrent genoux dès qu'ils sentirent la terre ferme. D'autres restèrent immobiles plusieurs secondes, comme si leurs jambes avaient oublié comment fonctionner sans le roulis.

Koffi se tint debout. Il regarda autour de lui. Une plage de galets. Des lumières au loin. Et, très vite, des gyrophares bleus.

Les uniformes arrivèrent. Professionnels, efficaces, pas cruels— simplement distants. Ils criaient des ordres dans des langues que personne ne comprenait. Ils séparaient les groupes avec des gestes précis. Certains migrants levaient instinctivement les mains, un réflexe appris quelque part.

Koffi se retrouva dans un fourgon. Il ne savait pas où on l'emmenait.

Ils n'étaient plus des voyageurs. Ils étaient devenus des dossiers. Des numéros. Des cas à traiter.

!!!

Le centre d'accueil était une grande bâtisse blanche aux néons froids. Des couloirs. Des portes codées. Des panneaux en plusieurs langues. Des bénévoles qui souriaient avec une gentillesse réelle mais fatiguée.

On leur donna des couvertures de survie argentées. Des sandwiches emballés dans du plastique. Un formulaire.

Le formulaire.

Koffi le tint dans ses mains. Il ne comprenait pas la langue, mais il devinait la logique. Des cases. Des questions. Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Pourquoi ? Preuve ? Koffi avait fait sept ans d'études, avait rêvé d'entreprendre, de construire quelque chose de ses mains et de son intelligence. Et là, il tenait un formulaire qu'il ne pouvait pas remplir seul dans une langue qu'il ne parlait pas.

Un interprète finit par venir. Un homme fatigué qui traduisait avec l'automatisme de quelqu'un qui a entendu les mêmes histoires des centaines de fois. Pas de jugement. Mais plus d'émotion non plus.

- Vous avez de la famille ici ?
- Non.
- Vous avez des papiers d'identité ?
- On les a pris.
- Qui ?
- Les gens du camp. Dans le désert.
- Vous avez un numéro de téléphone de quelqu'un qui peut confirmer votre identité ?

Koffi pensa à sa mère. A Awa. Il pensa à donner ce numéro. Puis il réalisa ce que ça voulait dire : inquiéter sa mère à nouveau, lui faire savoir qu'il était vivant mais dans un centre d'accueil, dans un pays étranger, sans papiers.

— Je vais y réfléchir, dit-il.

!!!

Les jours suivants ressemblèrent à une pause dans le temps.

Le centre hébergeait environ deux cents personnes. Des nationalités mélangées, des histoires différentes, mais une constante : cette même expression dans les yeux. L'attente. L'incertitude. La fatigue de ne pas savoir.

Moussa cherchait à comprendre le système. Il s'approchait de ceux qui étaient là depuis plus longtemps, collectait des informations.

— Combien de temps pour avoir les papiers ?

— Ça dépend. Six mois. Un an. Deux ans pour certains.

— Et en attendant ?

— En attendant, tu attends.

C'était la réalité. L'attente administrative. La paperasse infinie. Les rendez-vous déplacés. Les dossiers perdus. Les interprètes indisponibles. Et pendant ce temps, pas le droit de travailler officiellement. Pas le droit de se déplacer librement dans certains pays. Pas le droit de recommencer une vie normalement.

Un homme plus âgé — cinquante ans environ, un ancien instituteur camerounais qui attendait depuis dix-huit mois — lui

Expliqua avec calme :

— Tu dois comprendre une chose. Ici, tu n'existes pas encore. Tu es un dossier. Le jour où ton dossier dit que tu existes, tu commences à vivre. D'ici là, tu attends que quelqu'un décide si tu mérites d'exister.

Mériter d'exister. Koffi retourna ces mots dans sa tête toute la nuit.

I RÉALITÉ

Les procédures d'asile en Europe durent en moyenne entre douze et vingt-quatre mois dans la plupart des pays de l'Union Européenne. Pendant cette période, les demandeurs d'asile ne peuvent généralement pas travailler légalement. Les centres d'accueil sont souvent surpeuplés. Le taux de dépression et de troubles post-traumatiques chez les migrants en attente de statut est estimé, selon plusieurs études psychiatriques, à plus de 40%.

Chapitre 11

Le travail au noir

« Invisible le jour. Invisible la nuit. Invisible tout le temps. »

Moussa trouva du travail le deuxième mois.

Pas un travail officiel. Pas de contrat. Pas de fiche de paie. Pas de nom sur un registre. Un travail au noir, comme ils l'appelaient — une expression qui prenait ici une résonance particulière, une ironie sinistre.

Un homme venait au centre deux fois par semaine. Discret, vêtu d'une veste de chantier, il choisissait des hommes jeunes et robustes d'un geste du menton.

— Toi. Toi. Pas toi. Toi.

Moussa fut choisi dès la première fois. Il emmena Koffi avec lui. Ils travaillèrent sur un chantier de rénovation dans un quartier résidentiel. Douze heures par jour. Pas de casque. Pas de chaussures de sécurité. Juste des gants fins et des ordres.

À la fin de la première journée, l'homme leur tendit à chacun un billet.

— C'est tout ? demanda Moussa.

— C'est le tarif.

— On a travaillé douze heures.

— Et vous viendrez demain. Il y en a cinquante qui attendent à votre place.

Ils vinrent le lendemain. Et le surlendemain. Il n'y avait pas d'autre choix.

!!!

Le racisme arriva sans s'annoncer, comme un coup qu'on ne voit pas venir.

C'était un mardi. Koffi revenait du chantier, ses vêtements couverts de poussière de plâtre, ses mains abîmées. Il s'arrêta devant une boulangerie pour acheter du pain avec les quelques pièces qui lui restaient. La file d'attente était courte. Une dame d'une soixantaine d'années, bien habillée, s'avança devant lui comme si la file n'existait pas pour lui.

Il ne dit rien. Il attendit.

Quand ce fut enfin son tour, le boulanger leva les yeux, vit Koffi, et laissa son regard traîner un moment de trop sur les vêtements, les mains, le visage.

— C'est pour quoi ? dit-il d'une voix plate.

— Une baguette, s'il vous plaît.

Le boulanger la posa sur le comptoir sans la toucher directement, comme s'il posait quelque chose dans une cage. Koffi paya. En sortant, il entendit derrière lui, pas chuchoté mais dit normalement, comme une observation météorologique :

— Ils envahissent même les boulangeries maintenant.

Koffi continua à marcher. Il ne s'arrêta pas. Il ne se retourna pas. Il serra simplement son pain contre lui et continua.

Ce n'était pas de la violence physique. Ce n'était pas même de l'insulte directe. C'était quelque chose de plus subtil et peut-être de plus douloureux — le refus de l'existence. Le message que sa présence même était une invasion, une perturbation de l'ordre naturel des choses.

Il avait traversé le désert. Il avait traversé la mer. Il avait survécu à des choses que cet homme ne pourrait pas imaginer dans ses cauchemars les plus noirs. Et là, dans cette boulangerie, on lui disait par un regard et une phrase qu'il n'avait pas sa place ici.

!!!

Aminata vécut une variante différente du même phénomène.

Elle avait trouvé un emploi de ménage dans plusieurs maisons du quartier bourgeois. Du travail au noir lui aussi, mais régulier. Les familles qui l'employaient n'étaient pas toutes mauvaises — certaines étaient même bienveillantes d'une façon maladroite, cette bienveillance de ceux qui veulent se sentir généreux sans trop réfléchir.

Mais dans l'une des maisons, la patronne avait une façon de ne pas la regarder dans les yeux. De parler d'elle à son mari en sa présence comme si elle n'était pas là. De vérifier la vaisselle après qu'elle l'avait faite. De compter l'argenterie avant son départ.

Un jour, Aminata trouva cent euros sur une étagère. Bien visibles. Trop visibles.

Elle les laissa là et alla appeler la patronne.

— Madame, vous avez laissé de l'argent dans le salon.

La femme vint vérifier. Prit les billets. Ne dit pas merci. Mais son regard changea légèrement — une fraction de seconde de quelque chose qui ressemblait à de la gêne.

Aminata avait passé le test qu'on ne lui avait pas dit qu'on lui faisait passer.

Elle était tellement en colère qu'elle faillit partir sur le champ. Elle ne le fit pas. Elle avait besoin de l'argent. Mais quelque chose en elle se durcit encore un peu ce jour-là.

I RÉALITÉ

Le travail non déclaré est la réalité économique de la majorité des migrants sans papiers ou en attente de statut en Europe. Selon des études socio-économiques récentes, plus de 80% des migrants en situation précaire exercent des activités non déclarées, principalement dans le bâtiment, l'agriculture, la restauration et les services à la personne. Ils y sont soumis à des conditions parfois proches de l'exploitation — horaires excessifs, rémunération inférieure au minimum légal, absence de protection sociale — sans recours juridique possible.

Chapitre 12

Nuit européenne

« La xénophobie n'a pas besoin de couteau. Elle a un regard. »

L'hiver arriva sans pitié.

Dans leur pays, l'hiver n'existait pas vraiment — une nuance, une baisse de quelques degrés, un vent différent. Ici, c'était une agression. Le froid entraît partout, sous les portes, dans les chaussures usées, dans les os. Les gants que Koffi avait achetés au marché aux puces ne valaient rien contre les températures négatives des chantiers du matin.

Mais le froid physique n'était pas le pire.

Le pire, c'était le froid humain.

Koffi marchait dans la ville et il était invisible. Pas invisible comme quelqu'un qu'on ne voit pas — invisible comme quelqu'un qu'on choisit de ne pas voir. Les gens changeaient imperceptiblement de côté sur les trottoirs. Les vendeurs dans les magasins le suivaient des yeux. Des femmes serraient leurs sacs contre elles quand il passait.

Il n'avait rien fait. Il n'avait rien dit. Il existait simplement.

Et son existence dérangeait.

!!!

Le pire incident arriva un vendredi soir.

Moussa et Koffi revenaient du chantier. Épuisés. Ils traversaient un quartier qu'ils connaissaient peu, cherchant un raccourci vers le centre d'accueil. Devant une brasserie, sur le trottoir, un groupe de jeunes hommes buvait des bières.

Il y avait dans leur façon de les regarder arriver quelque chose que Koffi reconnut immédiatement pour avoir appris à reconnaître les signaux de danger. Un regard qui évalue. Qui prépare.

— Hé, les gars ! cria l'un d'eux. Vous êtes perdus ?

Koffi voulut continuer à marcher. Moussa s'arrêta — il était parfois trop direct pour son propre bien.

— On cherche juste notre chemin.

— Votre chemin, c'est par là-bas. Chez vous.

Rires. Un groupe qui se resserre. Une bière posée sur le trottoir. Un pas en avant.

— Moussa, viens, murmura Koffi.

Mais Moussa ne bougea pas. Il y avait en lui ce soir-là quelque chose d'accumulé — des mois de silences obligés, de têtes baissées, de gestes évités — qui cherchait une sortie.

— On a le droit d'être ici, dit-il. On travaille. On paie.

— Vous prenez nos emplois, surtout.

— On fait les emplois que personne ne veut faire.

Ce fut la mauvaise réponse. Pas parce qu'elle était fausse — elle était absolument juste — mais parce que dans ce moment,

Avec ces gens, les mots justes sont ceux qui font le plus de mal.

Koffi attrapa le bras de Moussa et l'entraîna. Ils coururent. Derrière eux, des insultes, puis le bruit de pas qui s'arrêtèrent rapidement — ces hommes n'avaient pas envie de courir, ils voulaient juste avoir eu le dernier mot.

Dans une ruelle, ils s'arrêtèrent. Moussa se plia en deux, les mains sur les genoux, haletant.

— Je ne peux plus, dit-il.

— Je sais.

— On a traversé le désert. On a failli mourir en mer. Et ici on nous chasse des trottoirs.

— Oui.

— Pourquoi ?

Koffi ne répondit pas. Il n'avait pas de réponse à donner qui aurait aidé. Parce que la réponse était trop lourde, trop ancienne, trop profonde pour tenir dans un couloir d'hiver.

La xénophobie n'est pas une opinion. C'est une haine héritée, entretenue, transmise comme on transmet une maladie de génération en génération. On ne la combat pas avec des arguments. On la combat avec le temps et l'obstination de ceux qui refusent de disparaître.

!!!

Ce soir-là, Aminata les attendait au centre.

Quand elle vit leur état — les vêtements froissés, les regards blessés — elle ne demanda pas ce qui s'était passé. Elle alla

Chercher du thé chaud, s'assit en face d'eux, et dit :

— Racontez.

Ils racontèrent. Elle écouta sans interrompre.

Puis elle dit quelque chose que Koffi n'oublierait jamais :

— Ce qu'ils ont peur de vous, c'est de vous-mêmes. Pas de vos différences. Ils craignent que vous réussissiez à surmonter ce qu'ils n'auraient jamais le courage de traverser. La haine, c'est souvent la peur déguisée en colère.

Moussa la regarda.

— Comment tu peux être encore aussi lucide après tout ce qu'on a traversé ?

Elle haussa les épaules avec quelque chose qui ressemblait presque à un sourire.

— Parce que si je ne le suis plus, ils ont gagné.

I RÉALITÉ

Les actes de xénophobie et de racisme contre les populations migrantes en Europe sont documentés par de nombreuses instances officielles, dont la Commission Européenne contre le Racisme et l'Intolérance (ECRI). Ces actes vont des discriminations dans l'accès au logement et à l'emploi aux agressions verbales et physiques. Les études en psychologie sociale montrent que les biais implicites contre les personnes d'origine étrangère restent très présents même dans les sociétés qui se considèrent tolérantes.

Chapitre 13

Les mensonges qu'on envoie au village

« Le cycle du mythe ne s'arrête que quand quelqu'un refuse de mentir.

»

Trois mois après leur arrivée, Moussa acheta un téléphone.

Un smartphone d'occasion, écran fissuré dans un coin, mais fonctionnel. Le premier soir, il l'alluma, s'assit dans la lumière d'une fenêtre, et prit une photo.

Une bonne photo. Un angle qui montrait la rue derrière lui — propre, éclairée, européenne. Moussa souriait. Son sourire était réel — ou presque. Il y avait quelque chose de forcé dans les coins.

— On va l'envoyer au village, dit-il à Koffi.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils doivent croire qu'on a réussi.

Koffi le regarda longuement.

— Mais on n'a pas réussi.

— On est en vie. Pour eux, c'est pareil.

— Et les suivants ? Les prochains jeunes qui voient cette photo et décident de partir ?

Silence. Moussa baissa légèrement la tête.

— La vérité ne fait pas rêver.

— Non. Mais le mensonge tue.

Moussa envoya la photo quand même. Koffi n'essaya pas de l'en empêcher. Ce n'était pas sa vie, ce n'étaient pas ses choix. Mais il n'envoya rien lui-même.

Le mensonge ne disparaît pas. Il se transmet. Il devient la cause suivante. Il fabrique les prochains Koffi, les prochains Moussa, les prochaines Aminata.

!!!

Koffi appela sa mère ce soir-là.

Sa mère qui avait vendu ses bijoux pour payer une part de la rançon du désert. Sa mère qui attendait des nouvelles depuis des semaines. Sa mère dont la voix, quand elle répondit, avait quelque chose de fragile et de résolu en même temps.

— Koffi. Mon fils. Tu es vivant ?

— Oui, maman. Je suis vivant.

— Loué soit Dieu. Et tu vas bien ?

Il aurait pu mentir. Il aurait pu dire oui, ça va, je travaille, tout se passe bien, l'Europe c'est bien. C'est ce qu'on attend qu'on dise. C'est ce qui évite les inquiétudes, ce qui préserve les illusions.

Il ne le fit pas.

— Maman, écoute-moi. Je suis en vie et je suis en sécurité. Mais ce n'est pas comme on croyait. Ce n'est pas l'Europe des photos. C'est difficile. C'est froid. Les gens ne nous attendent pas. Il y a

du racisme. Il faut se battre pour chaque chose.

Silence au téléphone.

— Est-ce que tu vas revenir ?

Il hésita.

— Je ne sais pas encore. Mais je ne veux pas qu'Awa parte. Promets-moi ça. Dis-lui ce que je t'ai dit. Qu'elle reste.

Sa mère ne répondit pas tout de suite. Quand elle parla, sa voix était différente. Plus lourde. Plus ancienne.

— Tu sais ce que les voisins disent quand ils voient les photos de Mamadou ? Ils disent que leurs fils devraient faire pareil. Partir comme lui.

— Mamadou ment sur sa vie.

— Peut-être. Mais la vérité, ici, personne ne veut l'entendre. Parce que sans espoir d'ailleurs, il reste quoi ?

Cette question-là resta longtemps dans la tête de Koffi. Elle était la vraie question. Pas pourquoi les gens partent. Mais pourquoi ils ne peuvent pas s'arrêter de partir. Pourquoi la réalité de ceux qui sont partis n'arrive pas à convaincre ceux qui vont partir.

Parce que la misère a besoin de croire à l'espoir. Et parfois, l'espoir ne peut exister que sous la forme d'un mensonge.

I RÉALITÉ

Ce phénomène est connu dans la littérature sociologique sous le nom de "migration mythe" ou mythe migratoire. Les migrants qui réussissent s'intégrer ne rentrent pas souvent et quand ils rentrent, ils ne montrent pas leurs difficultés. Ceux qui ont échoué ou souffert sont honteux de rentrer les mains vides. Le résultat : les villages ne reçoivent qu'une version sélective et positive de la réalité migratoire, perpétuant le mythe qui envoie de nouveaux candidats vers les

Mêmes routes mortelles.

CINQUIÈME PARTIE

Ceux qui ne reviennent pas

Là où certains perdent leur nom. Et d'autres perdent leur âme.

Chapitre 14

La descente de Moussa

« On ne sait pas exactement quand quelqu'un commence à se perdre.
On le voit après. »

Moussa changea à partir du cinquième mois.

Ce n'était pas visible au début. Juste de petites choses. Il rentrait plus tard. Il parlait moins. Il avait des périodes de silence qui ne lui ressemblaient pas — lui qui avait toujours eu un mot pour toutes les situations, un plan pour chaque problème, un sourire pour chaque doute.

Koffi ne demanda pas tout de suite. Il attendit.

Il apprit par d'autres que Moussa avait changé de travail. Qu'il ne venait plus sur les chantiers. Qu'il fréquentait d'autres personnes, des hommes plus âgés qui se retrouvaient dans une arrière-salle d'un café du quartier.

Un soir, Koffi l'attendit devant le centre.

— Où tu étais ?

— Par là.

— Par là où ?

— Laisse tomber.

Koffi le regarda. Ses yeux. Quelque chose avait changé dans ses yeux — cette lumière particulière, cette conviction excessive qui était parfois naïve mais qui était vivante. Elle était moins présente.

— Moussa. Qu'est-ce que tu fais ?

— Ce qu'il faut faire pour vivre.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que je gagne de l'argent. Vrai argent. Pas les miettes du chantier.

Koffi sentit quelque chose se glacer en lui.

— Moussa...

— Ne me fais pas la morale. Tu ne sais pas ce que c'est d'être ici depuis cinq mois sans papiers, sans avenir certain, sans rien.

— Je suis dans la même situation que toi.

— Non. Toi tu supportes. Moi je ne supporte plus.

!!!

Pendant les semaines suivantes, Koffi chercha à comprendre sans juger. Ce que faisait Moussa — il ne le sut que par bribes, par allusions, jamais clairement dit — n'était pas quelque chose d'irréparable. Pas encore. Mais c'était la lisière. La frontière entre deux Moussa possibles.

Ce qui faisait le plus mal à Koffi, c'était que Moussa n'avait pas tort dans son diagnostic. Cinq mois sans statut. Des centaines d'euros économisés à ne pas savoir si demain ils auraient encore le droit d'être là. Une procédure administrative kafkaïenne qui

avançait à un rythme arbitraire. La dignité s'érode dans ces conditions. Lentement. Régulièrement.

L'homme du chantier qui leur disait "Prenez-le ou laissez-le" avait raison dans les faits. Il y avait cinquante autres candidats. Les migrants étaient la main-d'œuvre la moins chère, la plus malléable, la plus silencieuse, parce qu'ils n'avaient pas le droit de se plaindre, pas les moyens de partir, pas la possibilité d'exiger.

C'était de l'esclavage moderne. Pas celui des chaînes et des bateaux. Celui des papiers, des menaces, de la peur, du désespoir économique. Aussi efficace. Moins visible.

L'esclavage n'a pas changé de nature. Il a changé de costume.

I RÉALITÉ

Le terme "esclavage moderne" est utilisé par des organisations comme Antislavery International pour décrire des formes d'exploitation incluant le travail forcé, la servitude pour dettes et la traite des êtres humains. Selon l'Organisation Internationale du Travail, environ 50 millions de personnes vivent dans des formes d'esclavage moderne dans le monde. Les migrants en situation irrégulière constituent l'une des populations les plus vulnérables à ces formes d'exploitation.

Chapitre 15

La disparition

« Certains disparaissent sans faire de bruit. C'est le plus triste. »

Moussa disparut un mercredi.

Pas de drame. Pas d'adieu. Juste un matin où son lit était vide et ses quelques affaires avaient disparu. Un billet laissé sur l'oreiller de Koffi — un morceau de papier d'emballage, quelques mots écrits vite et mal.

Koffi le lut plusieurs fois.

"Je pars vers le Nord. Quelqu'un m'a dit qu'il y avait du travail là-bas et moins de complications. Prends soin de toi et d'Aminata. Pardonne-moi pour tout. M."

C'était tout.

Koffi resta assis longtemps sur le lit avec ce papier dans la main. Moussa. Son ami d'enfance. Celui qui riait trop fort. Celui qui croyait tout trop vite. Celui qui l'avait convaincu de partir avec les mots les plus vrais qu'il avait jamais entendus sur l'inutilité de rester.

Il avait disparu.

Dans les jours suivants, Koffi essaya de le retrouver. Les bénévoles du centre. La police — avec précaution, sans déclarer leur statut. D'autres migrants qui avaient pu le voir. Rien.

Moussa s'était dissous dans le continent européen comme une larme dans la mer.

Des milliers de Moussa disparaissent ainsi chaque année. Certains refont surface quelque part. D'autres entrent dans des statistiques. D'autres encore ne sont jamais retrouvés.

!!!

Ce fut Aminata qui formula ce que Koffi n'arrivait pas à mettre en mots.

Un soir, ils étaient assis dans le couloir du centre, la nuit tombée, les néons bourdonnants au-dessus d'eux. Elle tenait une tasse de thé qui ne chauffait plus. Il regardait ses mains.

— Tu sais ce que j'ai réalisé ? dit-elle.

— Non.

— On est partis parce qu'on croyait que nos pays nous avaient abandonné. Mais ici, on est abandonnés aussi. Juste autrement. Par les lois, les procédures, les regards. Et certains d'entre nous finissent par s'abandonner eux-mêmes.

— Moussa n'est pas perdu. Il a juste changé de chemin.

— Peut-être. Ou peut-être qu'il a arrêté de se souvenir de qui il était avant.

Koffi pensa à Moussa qui riait sous le manguier. À Moussa qui faisait défiler les photos avec la certitude des gens qui ont décidé de croire à quelque chose. À Moussa qui disait "on nous a volé notre place ici, allons la chercher ailleurs".

C'était un homme. Un homme complet, complexe, avec des rêves, des peurs, une histoire. Pas un dossier. Pas une statistique. Pas un problème d'immigration à résoudre.

Un homme.

Et le monde avait décidé de ne pas le voir comme ça.

I RÉALITÉ

On estime que plusieurs centaines de milliers de migrants vivent dans une situation de "grande invisibilité" en Europe — sans adresse fixe, sans état civil reconnu, sans accès aux soins ou à la protection juridique. Cette invisibilité administrative produit une invisibilité sociale : ces personnes cessent d'exister dans les données, dans les politiques publiques, dans les consciences. La déshumanisation administrative précède et permet la déshumanisation sociale.

SIXIÈME PARTIE

Ceux qui restent

*Là où la souffrance se transmet comme un héritage que personne n'a
choisi.*

Chapitre 16

La lettre d'Awa

« Les enfants voient ce que les adultes ne disent pas. »

La lettre arriva par un intermédiaire, six mois après le départ de Koffi.

Pas une lettre officielle. Un papier plié en quatre, transporté de main en main par le réseau informel des gens du village, jusqu'à quelqu'un qui connaissait quelqu'un qui savait où se trouvait Koffi. Ça avait pris des semaines.

L'écriture était celle d'Awa. Ses lettres rondes, appliquées, celles d'une élève sérieuse.

"Grand frère,

Maman dit que tu vas bien alors je n'écris pas pour ça. J'écris pour te dire que Kariou ne parle plus depuis que son père est parti. C'est le fils de notre voisin Abdou qui est parti en même temps que toi. Kariou a cinq ans. Il demande plus quand papa revient parce que la maitresse lui a dit à l'école qu'il ne faut pas trop demander. Je pense que ce n'est pas une bonne réponse. Tu m'avais dit de rester, je reste. Mais je te demande de revenir. Pas pour moi. Pour les enfants comme Kariou qui ont besoin de voir que les pères reviennent.

Ta sœur Awa."

Koffi relut la lettre trois fois. La troisième fois, il dut s'arrêter.

Kariou. Cinq ans. Qui ne demande plus quand papa revient.

Il n'y a pas de forme de souffrance plus silencieuse que celle d'un enfant qui a appris à ne plus poser les questions qui font mal.

Il pensa à tous les enfants comme Kariou. Dans tous les villages. Tous les pays. Tous les enfants qui avaient cessé de demander. Qui grandissaient avec une absence au milieu de leur poitrine, une absence en forme de père, de mère, de frère parti un matin et jamais revenu.

Il pensa à ce que ces enfants allaient devenir. À la colère qu'ils allaient nourrir en eux sans savoir comment la nommer. À l'image qu'ils allaient avoir des hommes qui partent. À leur propre envie, peut-être, un jour, de partir aussi — pour retrouver quelque chose ou pour fuir quelque chose, sans bien savoir la différence.

Le cycle se perpétue dans les corps des enfants. C'est là où tout recommence.

!!!

Koffi montra la lettre à Aminata.

Elle la lut en silence. Longtemps. Puis elle la plia avec soin et la rendit.

— J'ai une nièce au village, dit-elle. Deux ans. Elle ne sait pas que j'existe.

— Comment ça ?

— Je suis partie avant qu'elle naisse. Ma sœur a accouché après mon départ. Elle ne connaît mon visage que par une photo. Je suis "la tante qui est en Europe". Comme si j'étais un personnage de conte.

Silence.

— Ce que j'ai laissé derrière moi ne m'appartient plus de la même façon, continua Aminata. Mon pays a continué sans moi. Ma famille a continué sans moi. Je suis parti pour vivre une vie meilleure et pendant ce temps, la vie que j'avais a avancé sans m'attendre.

— Tu regrettes ?

Elle réfléchit honnêtement.

— Je regrette d'avoir eu besoin de partir. C'est différent. Je regrette que mon pays ne m'ait pas offert le choix de rester.

I RÉALITÉ

Le phénomène des "orphelins de la migration" est documenté dans plusieurs pays africains. Des études sociologiques au Sénégal, au Mali et en Côte d'Ivoire montrent que les enfants dont les parents ont migré présentent des taux plus élevés de troubles émotionnels, de décrochage scolaire et, paradoxalement, d'intention de migrer à leur tour. L'absence paternelle liée à la migration crée des ruptures intergénérationnelles dont les effets s'étendent sur plusieurs décennies.

Chapitre 17

Ce que le pays doit comprendre

« La solution n'est pas en Europe. Elle est chez vous. »

Un soir de novembre, un événement extraordinaire se produisit dans le centre d'accueil.

Un journaliste vint. Pas pour faire un reportage sur les migrants— enfin, pas exactement. Il voulait parler à des gens qui avaient fait le voyage. Entendre leurs histoires. Les publier.

La directrice du centre demanda s'il y avait des volontaires.

Koffi leva la main.

Ce n'était pas de la bravoure. C'était quelque chose qu'Awa avait dit dans sa lettre : "Je te demande de rêvenir. Pour les enfants comme Kariou." S'il ne pouvait pas rentrer tout de suite, il pouvait au moins parler. Faire que quelque chose soit dit.

!!!

Le journaliste s'appelait Thomas. Jeune, attentif, avec ce regard des gens qui veulent vraiment comprendre.

Ils parlèrent deux heures. Koffi raconta tout. Le village. Les photos. Le passeur. Le désert. Les corps. Le camp. La mer. L'homme qui était tombé sans qu'on puisse le sauver. Le racisme de la boulangerie. Moussa. Aminata. Kariou.

Thomas écoutait en prenant des notes. Parfois il s'arrêtait et disait simplement : "Continue".

À la fin, Thomas ferma son carnet.

— Je vais vous poser une question que je pose à tous les gens que j'interviewe. Si vous pouviez parler directement aux gouvernements africains et européens, vous leur diriez quoi ?

Koffi réfléchit longuement.

— Aux gouvernements africains je dirais : votre plus grande richesse, ce sont vos jeunes. Et vous les chassez vers la mort par vos corruptions, vos dynasties, vos trahisons. Chaque jeune qui part est une accusation contre vous. Chaque mort en mer est une mort dont vous portez une part de responsabilité. Construisez des pays où les gens veulent rester. C'est votre travail. C'est pour ça qu'on vous élit.

— Et à l'Europe ?

— À l'Europe je dirais : nous ne venons pas voler ce que vous avez. Nous venons chercher ce que vous nous avez appris à désirer. Vous avez colonisé nos cerveaux avant nos terres. Vous nous avez dit que vos valeurs — l'éducation, le travail, la liberté, la dignité — étaient universelles. Et quand on vient les réclamer chez vous, vous nous traitez comme des envahisseurs. Vous ne pouvez pas avoir les deux.

Thomas le regarda.

- C'est une formulation très puissante.
- C'est juste la vérité.

I RÉALITÉ

Les inégalités de développement entre l'Afrique subsaharienne et l'Europe restent massives. Selon la Banque Mondiale, le revenu moyen par habitant en France est environ 50 fois supérieur à celui du Mali. Les flux migratoires suivent systématiquement ces gradients économiques — ce qui est une loi de l'histoire humaine, pas une anomalie. Les accords de coopération qui conditionnent l'aide au développement à la "gestion des flux migratoires" sont régulièrement critiqués par des économistes du développement comme inversant les priorités réelles.

SEPTIÈME PARTIE

Résister ou Disparaître

Là où certains trouvent, dans les décombres, les pierres d'une reconstruction.

Chapitre 18

Le combat d'Aminata

« Elle ne cherchait pas la victoire. Elle refusait la défaite. »

Aminata obtint ses papiers la première.

Dix-neuf mois après leur arrivée, après des dizaines de rendez-vous, des centaines de pages de dossier, des heures d'entretiens avec des agents qui parfois semblaient chercher à la prendre en défaut plutôt qu'à l'aider — le statut de réfugiée lui fut accordé.

La directrice lui tendit l'enveloppe. Aminata l'ouvrit avec des gestes précis et lents, comme si elle voulait garder le contrôle de ce moment.

Elle lut la décision. La relut. Puis elle plia soigneusement la feuille et la rangea dans la pochette plastifiée où elle conservait ses documents.

— Félicitations, dit la directrice.

— Merci, répondit Aminata.

Elle ne sourit pas. Elle ne pleura pas. Elle demanda poliment s'il y avait un ordinateur disponible parce qu'elle voulait commencer à chercher un logement.

La directrice, visiblement surprise par ce calme, lui désigna un bureau.

Koffi, qui avait attendu dans le couloir, la vit sortir.

— Alors ?

— Accordé.

Il voulut la prendre dans ses bras. Elle leva une main — pas pour le rejeter, mais pour dire : pas maintenant, pas encore, laisse-moi finir de comprendre ce que ça veut dire.

!!!

Dans les mois suivants, Aminata construisit sa vie avec une méthode qui impressionnait et parfois intimidait Koffi.

Elle apprit la langue avec une intensité presque violente. Cours du matin, cours du soir, conversations avec chaque personne qui voulait bien lui parler, dictionnaires empilés dans sa chambre. En huit mois, elle pouvait soutenir des conversations complexes. En douze, elle écrivait des lettres de motivation sans aide.

Elle trouva un emploi dans une association d'aide aux migrants. Un emploi déclaré, avec un contrat, une fiche de paie, une mutuelle. La première fois qu'elle reçut un salaire officiel, elle le regarda longtemps.

— À quoi tu penses ? demanda Koffi.

— À ma mère. Elle a vendu son tissu préféré pour que je puisse payer le premier passeur. Je vais le lui rembourser.

— Tu n'as pas à faire ça.

— Je sais. C'est pour ça que je le fais.

!!!

Dans son travail, Aminata rencontrait des femmes qui arrivaient du désert, de la mer, des camps. Elle les reconnaissait. Pas leurs visages — leurs regards. Ce mélange de survie et de vide qu'elle avait porté elle-même pendant des mois.

Un jour, une jeune femme d'une vingtaine d'années arriva au centre, les mains tremblantes, n'ayant pas dormi depuis des jours. Elle ne parlait pas. Elle regardait autour d'elle avec des yeux qui cherchaient les issues.

Aminata s'assit à côté d'elle. Pas en face. À côté. Elle ne parla pas tout de suite. Elle s'assit simplement.

Au bout de quelques minutes, la femme demanda dans un souffle :

— C'est fini ?

Aminata réfléchit. Pas à la réponse facile, mais à la vraie.

— La traversée est finie. Maintenant commence autre chose. C'est différent. C'est difficile aussi. Mais tu peux choisir d'y être présente.

— Comment tu fais ?

— Je refuse de disparaître.

C'était la résistance la plus radicale possible dans ce monde qui préférait que ces gens soient invisibles.

Chapitre 19

La lettre que Koffi écrit

« La vérité ne sauve pas tout le monde. Mais elle commence à sauver. »

Koffi obtint ses papiers deux mois après Aminata.

Il n'y eut pas de cérémonie. Il rentra au centre, s'assit sur son lit, et tint l'enveloppe longtemps dans ses mains.

Il pensa à sa mère. À Awa. Au vieux Jonas et ses phrases sur les mandats qui ne meurent pas. Au jeune garçon qui courait avec un maillot de football pieds nus. À Moussa sous le manguier. À la femme dont la main était tendue dans le désert.

Puis il ouvrit l'enveloppe.

!!!

Trois jours plus tard, il commença à écrire.

Pas pour lui. Pour les autres.

Il utilisa un vieil ordinateur du centre. Il tapa lentement, avec deux doigts, mais il tapa. Il raconta tout. Le village. Les photos. Les mensonges. Le désert. Les corps. Le camp. Aminata. La mer. L'homme tombé. Moussa. Kariou. Les boulangeries. Les chantiers.

La honte d'appeler sa mère pour lui demander de vendre ses bijoux.

Il écrivit en français, aussi clairement qu'il pouvait. Il ne chercha pas à faire beau. Il chercha à faire vrai.

Quand ce fut terminé, il imprima le texte. Vingt-trois pages.

Il envoya une copie à Thomas, le journaliste.

Il envoya une copie à sa mère — via l'intermédiaire habituel, avec une note demandant à la maîtresse d'Awa de le lire avec elle.

Il en garda une copie.

La vérité ne peut pas tout arrêter. Elle ne peut pas ressusciter ceux qui sont morts dans le désert. Elle ne peut pas effacer les violences subies. Mais elle peut, peut-être, empêcher le prochain. Et le suivant.

!!!

L'article de Thomas parut dans un journal. Koffi ne savait pas combien de personnes l'avaient lu. Peut-être personne dans son village. Peut-être des milliers ailleurs.

Mais quelques semaines après sa publication, Koffi reçut un message. Pas d'un journaliste, pas d'une organisation. D'un inconnu.

"Je m'appelle Ibrahim. J'avais prévu de partir. J'ai lu ce que vous avez écrit. J'ai décidé de rester et d'essayer autrement. Je ne sais pas si j'ai eu raison. Mais je vous remercie d'avoir dit la vérité."

Koffi lut ce message plusieurs fois. Il ne savait pas si Ibrahim avait eu raison de rester. Il ne savait pas ce qu'"essayer autrement" voulait dire concrètement dans un pays où les portes étaient fermées.

Mais Ibrahim savait. Et Ibrahim avait décidé.

C'était quelque chose.

Une vie. Une décision. C'était déjà quelque chose.

ÉPILOGUE

Chapitre 20

Ce qui reste

« Le monde ne changera pas tout seul. Quelqu'un doit commencer. »

Koffi rentra au village deux ans et demi après son départ.

Il rentra différemment de ceux qui mentent. Il ne rapporta pas de cadeaux. Il ne porta pas de chaussures neuves. Il ne roula pas des mécaniques. Il descendit du bus avec son sac sur l'épaule et marcha sur la route rouge comme si chaque pas lui coûtait quelque chose.

Sa mère l'attendait devant la maison.

Elle avait maigri. Ses cheveux avaient blanchi depuis son départ— beaucoup plus qu'il ne l'aurait cru possible en si peu de temps. Quand elle le vit, elle ne cria pas, ne courut pas. Elle posa simplement la main sur sa bouche, comme pour retenir quelque chose qu'aucun mot ne pouvait contenir.

Koffi marcha vers elle.

Il la prit dans ses bras.

Ils restèrent longtemps ainsi. Debout devant la maison fissurée, sous le soleil. Le village continuait autour d'eux — les motos-taxis, les voix, les odeurs. La vie ordinaire et persistante.

— Tu es revenu, dit-elle enfin.

— Oui.

— Comme dans mon rêve. Mais cette fois tu t'es retourné.

Il ne répondit pas. Il sera plus fort.

!!!

Awa avait grandi. Quinze ans, maintenant. Elle avait ce regard de quelqu'un qui a décidé de comprendre le monde avant même d'être en âge de le changer.

Elle lui posa mille questions. Comment c'est là-bas. Est-ce que c'est beau. Est-ce qu'il fait vraiment aussi froid. Est-ce que les gens sont gentils.

Il répondit honnêtement à chaque question. Même les difficiles. Surtout les difficiles.

Quand elle lui demanda si elle devrait partir un jour, il prit le temps de répondre.

— Si tu pars, pars préparée, pars en sachant. Pas en rêvant de photos sur un téléphone. Et surtout, pars parce que tu as une raison positive — quelque chose à construire — pas juste parce que tu fuis.

— Et si je veux rester et construire ici ?

Il la regarda avec quelque chose qui ressemblait à de la fierté.

— Alors bats-toi pour ça. C'est peut-être le choix le plus courageux de tous.

!!!

Kariou avait sept ans.

Koffi le croisa un après-midi, jouant dans la poussière devant sa maison. Un garçon silencieux, aux yeux trop sérieux pour son âge. Son père n'était pas revenu.

Koffi s'accroupit devant lui.

— Tu t'appelles Kariou ?

L'enfant hocha la tête.

— Moi c'est Koffi. J'étais parti aussi. Mais je suis revenu.

Kariou le regarda longuement. Puis il demanda, d'une voix très petite :

— Mon papa aussi il va revenir ?

Koffi sentit quelque chose se briser et se resouder en même temps dans sa poitrine.

— Je ne sais pas. Mais toi, tu seras là quand il reviendra.

Ce n'était pas une bonne réponse. Mais c'était une réponse vraie.

Kariou réfléchit. Puis il hocha la tête et retourna à son jeu.

Koffi resta accroupi encore quelques secondes, regardant l'enfant jouer dans la poussière rouge de son village.

Le monde continue. Les enfants grandissent. Les absents deviennent des légendes, des manques, des questions sans réponse. Et parfois, rarement mais vraiment, quelqu'un revient. Et ça changé quelque chose, même si personne ne sait exactement quoi.

!!!

Aminata ne rentra pas. Elle resta.

Elle travailla. Elle construisit. Elle apprit encore. Elle devint interprète pour l'association qui l'avait accueillie. Puis coordinatrice. Puis formatrice.

Elle envoya de l'argent à sa mère. Elle finança les études de sa nièce qu'elle ne connaissait que par photos.

Elle ne raconta à personne ce qui s'était passé au camp. Jamais. Mais un soir, lors d'une conférence sur les droits des femmes migrantes, elle prit la parole.

Elle parla pendant vingt minutes. Sans notes. Sans trembler.

Elle raconta ce qu'elle n'avait jamais raconté.

Dans la salle, personne ne bougea.

À la fin, une femme dans le public — une femme bien habillée qui n'avait visiblement jamais mis les pieds sur un bateau de fortune — leva la main et demanda :

— Comment vous avez trouvé la force ?

Aminata réfléchit.

— Je n'ai pas trouvé la force. La force était là. Je l'ai juste refusée la perdre.

!!!

Moussa réapparut.

Un an et demi après sa disparition, il envoya un message à Koffi. Depuis une ville du nord de l'Europe, à des centaines de kilomètres.

"Je vais bien. Je travaille. C'est dur mais c'est mieux. Je ne peux pas tout expliquer. Un jour je vous dirai. Prends soin d'Aminata."

Koffi lut le message dix fois.

Il répondit : "Content que tu sois en vie. Reviens quand tu peux."

Moussa n'avait pas répondu à ça. Mais il avait mis un cœur.

Parfois, c'est tout ce qu'on peut s'offrir : la preuve qu'on est toujours là.

NOTE FINALE DE L'AUTEUR

Ce roman est une fiction. Koffi, Aminata, Moussa, Awa, Kariou — ces personnages n'existent pas. Mais ils sont faits de milliers d'existences réelles.

Les routes qu'ils empruntent existent. Les déserts où les corps restent sans tombe existent. Les camps de transit existent. Les naufrages existent. Le racisme dans les boulangeries existe. Les chantiers sans contrat et sans salaire existent. Les enfants qui cessent de demander quand papa revient — ils existent.

Ce livre n'a pas été écrit pour accuser un continent ou en défendre un autre. Il a été écrit pour nommer ce qui se passe. Parce que ce qu'on ne nomme pas ne change pas.

Les fléaux que ce roman traverse — l'esclavage moderne, le racisme, la xénophobie, la dictature, la corruption, la jalousie sociale, la déraison collective — ne sont pas des problèmes africains ou européens. Ils sont des problèmes humains. Ils existent parce que nous les laissons exister.

Le vrai combat, il est là. Pas dans la mer. Pas dans le désert. Dans nos cerveaux et dans nos choix.

Si vous avez lu ce livre jusqu'ici, vous faites déjà partie de ceux qui refusent de ne pas savoir.

C'est un début.

Goulia Frédéric Richard

PHARAOH GOLD PHG ÉDITIONS

POUR ALLER PLUS LOIN

L'esclavage moderne

Défini par l'OIT (Organisation Internationale du Travail) comme toute situation dans laquelle une personne est contrainte de travailler par la menace, la violence, la coercition ou la tromperie. Il concerne environ 50 millions de personnes dans le monde, dont une proportion significative de migrants.

Le racisme institutionnel

Désigne les discriminations systémiques intégrées dans les structures, lois et pratiques des institutions — distinct du racisme individuel. Il se manifeste dans l'accès à l'emploi, au logement, à la justice et aux soins de santé.

La xénophobie

Du grec exons (étranger) et phobos (peur). Attitude de rejet, hostilité ou mépris envers les personnes d'origine étrangère ou perçues comme telles. Elle se nourrit de l'ignorance, des inégalités économiques et de la propagande politique.

La dictature dynastique

Régime politique dans lequel le pouvoir est exercé de manière permanente et héréditaire, sans alternance réelle. De nombreux pays africains vivent sous des formes de pouvoir personnel qui durent plusieurs décennies, concentrant les richesses nationales au profit d'un cercle étroit.

Le mythe migratoire

Construction sociale qui idéalise les conditions de vie dans les pays de destination. Il est alimenté par les images sélectives diffusées sur les réseaux sociaux, les récits partiels des migrants de retour et l'espoir naturel de ceux qui souffrent de misère et d'injustice.

La route centrale méditerranéenne

La route migratoire reliant l'Afrique subsaharienne à l'Europe via la Libye et la mer Méditerranée. Elle est considérée comme l'une des routes migratoires les plus meurtrières au monde depuis 2014.

HUITIEME PARTIE

Les Racines Profondes du Mal

Pour comprendre la blessure, il faut remonter a la blessure première.

Chapitre 21

La dictature et ses enfants

« Un peuple privé de futur finit par fuir le présent. »

Pour comprendre pourquoi Koffi est parti, il faut comprendre ce qu'il a laissé derrière lui. Pas seulement la pauvreté matérielle. La pauvreté politique. Ce vide particulier qui s'installe dans les pays où les gouvernants ont décidé que les gouvernés n'existent que pour servir.

Le président de son pays — on ne le nommera pas parce qu'il ressemble à tant d'autres — était au pouvoir depuis dix-neuf ans. Dix-neuf ans. Un enfant le jour de son élection serait aujourd'hui majeur. Une génération entière n'avait connu que lui. Son visage sur les billets. Son nom dans les hymnes reforme. Sa famille dans les ministères. Ses enfants dans les conseils d'administration des grandes entreprises nationales.

On appelait ça la 'stabilité'. Les journaux étrangers, parfois, reprenaient ce mot avec une prudence qui ressemblait à de la complicité. La stabilité d'un pays où les élections avaient la forme des élections sans en avoir le fond. Où les candidats d'opposition disparaissaient mystérieusement dans des circonstances que les enquêtes officielles ne clarifiaient jamais.

Koffi se souvenait de la dernière campagne. Il avait vingt-deux ans. Pour la première fois, il avait le droit de voter. Il était allé au bureau de vote de bonne heure, son identité en main. Il avait glissé le papier dans l'urne. Il était rentré chez lui en pensant qu'il avait fait quelque chose.

Le soir, les résultats étaient arrivés. Même président. Quarante-vingt-sept virgule trois pour cent des voix.

Le vieux Jonas avait dit, sans lever les yeux de son the : 'Je savais que ça servirait à rien.' Koffi n'avait pas répondu. Mais quelque chose en lui ce soir-là avait cessé de croire que les choses pouvaient changer par les voies normales.

!!!

Le pays était riche. C'était la part la plus douloureuse.

Sous la terre : des minerais rares, du pétrole, de l'or. Sous les fleuves : des poissons, de l'eau douce, de l'énergie potentielle. Dans la forêt : du bois, des plantes médicinales, une biodiversité que les chercheurs étrangers venaient étudier à grands frais. Le pays avait tout.

Et ses enfants mouraient de maladies ordinaires parce qu'il n'y avait pas assez de médicaments dans les hôpitaux. Ses jeunes diplômés attendaient des emplois qui n'existaient pas. Ses routes étaient défoncées. Ses écoles surchargées. Ses fonctionnaires fonctionnaient sur des salaires versés avec des mois de retard, si tant est qu'ils soient versés.

Où allait l'argent ?

Les gens le savaient. Ils ne le disaient pas trop fort. Parce que ceux qui le disaient trop fort avaient tendance à avoir des accidents. Des maladies soudaines. Des problèmes juridiques qui surgissaient opportunément.

L'argent allait dans les comptes européens et américains de ceux qui gouvernaient. Dans les villas de la capitale et de la côte. Dans les voyages officiels. Dans les budgets militaires qui servaient moins à protéger les populations qu'à maintenir en place ceux qui les pillaient.

La dictature n'est pas seulement un problème politique. C'est un vol organisé. Un vol intergénérationnel. On vole l'avenir des jeunes pour financer le présent de quelques-uns.

!!!

Koffi avait eu un professeur, en terminale, qui lui avait un jour dit quelque chose qu'il n'avait pas compris sur le moment.

— Le problème de notre continent, ce n'est pas le manque de ressources. Ce n'est pas non plus le manque d'intelligence ou de capacité. C'est l'incapacité des institutions à transformer les richesses naturelles en richesses humaines. Et cette incapacité n'est pas une fatalité. C'est un choix. Quelqu'un choisit chaque jour que ça reste ainsi.

Koffi avait alors dix-sept ans. Il avait noté la phrase dans son cahier sans vraiment en mesurer le poids.

Dans le désert, allongé sur le sable froid, il avait repensé à ce professeur. À ses mots exacts. Il avait compris.

Le désert n'était pas une fatalité géographique. La mer n'était pas un passage oblige. Ce voyage n'était pas inévitable.

Quelqu'un avait choisi que ça reste ainsi.

I RÉALITÉ

Selon l'indice de perception de la corruption de Transparency International, les pays d'Afrique subsaharienne dont les populations migrent le plus vers l'Europe figurent systématiquement parmi les plus corrompus du monde. Les flux illicites de capitaux quittant l'Afrique vers les pays riches — via l'évasion fiscale des multinationales, les détournements de fonds publics et la complicité des systèmes financiers internationaux — sont estimés entre 50 et 80 milliards de dollars par an, soit plus que l'aide au développement reçue.

Chapitre 22

Le corps d'Aminata — ce qu'elle n'a pas dit

« Certaines blessures n'ont pas besoin d'être dites pour exister. »

Il y a des choses qu'Aminata n'a jamais raconté en entier n'a personne.

Pas à Koffi. Pas a Moussa. Pas aux travailleurs sociaux du centre d'accueil qui lui posaient des questions dans des bureaux blancs avec des formulaires bleus.

Les formulaires avaient une case : 'Avez-vous été victime de violences physiques ou sexuelles au cours de votre trajet ?' Il y avait une case 'oui' et une case 'non'. Comme si la violence était quelque chose qu'on pouvait cocher.

Aminata avait coché 'oui'. Elle n'avait rien ajouté.

La jeune femme de la cellule sociale lui avait dit qu'elle pouvait en parler, que ça resterait confidentiel, que des soutiens psychologiques étaient disponibles.

Aminata avait dit merci. Elle était sortie.

Elle avait marché dans le couloir du centre. Elle s'était arrêtée devant la fenêtre. Dehors, il y avait une rue, des gens, un arbre dépouillé par l'automne.

Elle avait regardé l'arbre.

Il était nu. Complètement nu. Ses branches comme des bras tendus vers un ciel gris.

Et pourtant il tenait debout.

Elle était repartie dans sa chambre et avait commence a apprendre des mots nouveaux dans le dictionnaire.

!!!

Deux ans plus tard, dans son travail a l'association, Aminata eut a accompagner une jeune femme pour une deposition officielle. Une jeune femme qui avait vécu ce qu'Aminata avait vécu.

La jeune femme s'appelait Fatou. Vingt ans. Des yeux qui ne savaient plus ou se poser.

Elles Furent reçues par une policière. Professionnelle, Bienveillante, mais avec cette distance obligatoire de la procédure.

Fatou eut du mal a parler. Elle s'arrêtait. Reprenait. S'arrêtait encore.

La policière lui dit doucement : 'Prenez votre temps. Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise facon de raconter.'

Aminata, à côté de Fatou, posa simplement sa main sur la sienne.

Fatou parla.

Aminata écoute. Et en écoutant l'histoire de Fatou, elle entendit aussi la sienne. Pas comme une souffrance revécue — elle avait appris a mettre ça ailleurs, dans un endroit de soi ou on range ce

qu'on ne peut pas porter tous les jours. Elle l'entendit comme une confirmation.

Ce qui était arrivé à Fatou, ce qui lui était arrivé à elle, n'était pas accidentel. Ce n'était pas le fruit d'une rencontre malheureuse, d'une mauvaise chance. C'était systématique. Organisé. Intégré dans le système comme une étape.

— Ce n'est pas ta faute, dit-elle à Fatou quand la policière sortit un moment.

— Je sais, dit Fatou.

— Non. Tu dis que tu sais. Mais est-ce que tu le crois vraiment ?
Silence.

— Pas encore, admit Fatou.

— Ça vient. Ça prend du temps. Mais ça vient.

Le courage n'est pas l'absence de blessure. C'est de continuer à avancer malgré elle.

I RÉALITÉ

Les violences sexuelles sur les routes migratoires ne sont pas des incidents isolés. Des rapports de l'UNHCR et de Médecins Sans Frontières décrivent des mécanismes systématiques d'exploitation des femmes migrantes à chaque étape du trajet. Ces violences sont souvent utilisées comme monnaie d'échange ou comme moyen de coercition. Les taux de syndrome de stress post-traumatique chez les femmes migrantes victimes de violences sont parmi les plus élevés documentés dans la littérature médicale.

Chapitre 23

Ibrahim — celui qui est resté

« Rester, quand tout vous dit de partir, est aussi un acte de courage. »

Koffi reçut d'autres messages d'Ibrahim dans les mois suivants.

Ils n'étaient pas longs. Jamais. Ibrahim écrivait comme quelqu'un qui n'est pas très à l'aise avec l'écrit — des phrases courtes, directes, sans fioriture. Mais dans ces phrases courtes, il y avait quelque chose de vivant.

'J'ai monté une petite activité. Je répare des motos. Ça marche pas encore bien mais ça marche.' Puis, trois semaines plus tard : 'J'ai un client régulier. Un mécanicien de la ville m'a appris des choses. Je pense que j'apprends vite.'

Puis : 'Ma mère est malade. On a pu payer le médecin parce que j'avais de quoi. C'est la première fois que je peux aider commença.'

Puis, après un long silence : 'J'ai failli partir quand même. Trois fois. Parce que c'est difficile ici. Vraiment difficile. Mais j'ai relu ce que vous avez écrit. Et j'ai décidé de continuer à essayer ici.'

Koffi répondait à chaque message. Jamais long non plus. Des encouragements. Des questions. Une présence.

Il ne savait pas si Ibrahim allait réussir. Il ne savait pas si son pays allait changer assez vite pour que des gens comme Ibrahim puissent y construire une vie digne sans avoir à sacrifier leur sécurité.

Mais Ibrahim essayait.

Et c'était quelque chose.

!!!

Un jour, Ibrahim lui envoya une photo.

Pas devant la Tour Eiffel. Pas avec des femmes blondes. Pas avec un téléphone dernier modèle.

C'était lui, dans un petit atelier improvisé, avec une moto démontée devant lui et les mains noires de graisse. Il souriait. Ce n'était pas le sourire de performance de Mamadou sur les photos. C'était un sourire de quelqu'un qui vient de résoudre un problème, de quelqu'un qui est en train de construire quelque chose de ses mains.

Koffi regarda cette photo longtemps.

Puis il la montra à Aminata.

Elle la regarda aussi. Longtemps.

— C'est ça la vraie photo, dit-elle.

— Oui.

— Envoie-la au village.

Koffi hésita.

— Elle ne fera pas rêver autant que celles de Mamadou.— Non. Mais elle dit quelque chose de vrai.

Il l'envoya.

Sa mère lui répondit : 'C'est qui ce garçons avec les mains sales ?'

Koffi sourit.

— C'est quelqu'un qui a décidé de rester et de travailler. Sa mère a pu aller chez le médecin.

Un silence. Puis : 'C'est bien ça.'

Trois mots. C'est bien ça. Parfois la Revolution commence dans trois mots.

Chapitre 24

L'enfant de Moussa

« Ce qu'on n'a pas su protéger revient hanter ceux qui arrivent après. »

Koffi apprit l'existence de l'enfant de Moussa le jour où il rentra au village.

Sa mère le lui dit avec précautions, avec cette façon qu'ont les femmes mures de donner les nouvelles difficiles — pas d'un coup, mais par paliers, comme on descend des marchés pour ne pas tomber.

— Moussa avait une fiancée, tu te souviens ? Kadiatou ?

— Oui.

— Elle a eu un enfant. Après son départ. Un garçon.

Koffi resta immobile.

— Moussa est au courant ?

— Elle lui a envoyé un message. Il a répondu une fois. Puis plus rien.

Un garçon. Le fils de Moussa. Qui grandirait sans son père. Qui demanderait peut-être, comme Kariou, quand papa revient. Qui cesserait peut-être de demander.

Koffi alla voir Kadiatou le surlendemain.

Elle vivait dans sa famille maternelle, un peu à l'écart du village. Elle avait vingt-trois ans et le regard de quelqu'un qui a appris très vite à ne compter que sur elle-même. L'enfant s'appelait Lamine. Il avait dix-huit mois. Grands yeux, rires faciles, et sur son visage, des traits qui ressemblaient tellement à Moussa que Koffi dut s'arrêter un instant en le voyant.

— Il ressemble à son père, dit-il.

— Oui, dit Kadiatou.

— Comment tu vas ?

— Je fais ce qu'il faut faire.

Cette réponse-la, Koffi l'avait entendue plusieurs fois depuis son retour. C'était la réponse de ceux qui n'ont plus le luxe de se demander comment ils vont vraiment. De ceux dont toute l'énergie est consacrée à faire tenir le quotidien.

— Moussa ne sait pas ce qu'il manque, dit Koffi.

— Peut-être. Mais même s'il savait, ça ne changerait pas grand-chose.

Koffi n'avait pas de réponse à ça.

Lamine essayait de prendre le téléphone dans la poche de Koffi. Des deux mains. Avec la détermination sérieuse des tout-petits qui veulent quelque chose.

Koffi lui tendit. L'enfant l'examina avec une concentration totale.

Ce petit garçon ne saura pas exactement ce que son père a traversé. Il saura seulement qu'il est parti. Et un jour, peut-être, il se demandera s'il doit partir aussi.

!!!

Koffi écrivit a Moussa ce soir-là.

Pas un reproche. Pas de la colère. Une information.

— Ton fils s'appelle Lamine. Il a les yeux. Il essaie d'attraper les téléphones. Sa mère va bien. Elle fait ce qu'il faut faire. Je pense que tu devrais savoir.

Moussa ne répondit pas ce jour-là.

Ni le lendemain.

Trois jours plus tard, juste : 'Je sais. Je ne sais pas quoi faire avec ça.'

Koffi répondit : 'Personne ne sait. Mais il grandit.

Silence.

Puis : 'Prends soin d'eux si tu peux.'— Tu peux revenir, tu sais.

— Peut-être un jour.

Ce 'peut-être un jour' pesait tout le poids de ce que Moussa ne pouvait pas encore dire.

I RÉALITÉ

Le phénomène des enfants nés après le départ du père migrant est commun dans de nombreuses régions d'Afrique subsaharienne. Ces enfants grandissent dans des familles monoparentales ou avec des pères absents parfois pendant toute leur enfance. Les études de psychologie du développement indiquent des impacts significatifs sur la construction de l'identité, le rapport à l'autorité masculine et, paradoxalement, une propension accrue à migrer à son tour a

L'adolescence ou à l'âge adulte. L'absence crée le cycle qu'elle aurait voulu briser.

Chapitre 25

Le marché noir et l'homme qui s'y noya

« Le système dévore d'abord ceux qu'il a créés. »

Le huitième mois en Europe, Koffi perdit son emploi sur le chantier.

Pas parce qu'il avait mal travaillé. Parce que le responsable avait trouvé moins cher. Deux nouveaux arrivés, sans papiers depuis moins longtemps, prêts à travailler pour encore moins. La logique du marché. La logique de l'exploitation.

Il y eut trois semaines sans travail.

Trois semaines où Koffi comprit vraiment ce que veut dire être sans filet. Sans famille proche. Sans système de secours. Juste lui, sa chambre au centre, et le compte à rebours de ses dernières économies.

C'est dans ces trois semaines qu'il croisa Djibril.

Djibril avait trente-cinq ans. Il était là depuis six ans. Il parlait couramment la langue locale, connaissait les rues, les adresses, les codes. En apparence, il avait réussi — un logement pour lui seul, des vêtements corrects, un téléphone récent.

Mais Djibril vivait dans un endroit où la frontière entre subsistance et compromission était devenue invisible. Il travaillait

dans des zones grises. Pas illégales au sens brutal du terme, mais proches. La revente de marchandises dont on ne posait pas trop de questions. Les services rendus a des gens dont on préférerait ne pas savoir exactement ce qu'ils faisaient.

Il proposa à Koffi de l'aide. De l'argent, en échange de quelques 'petits services'.

— Juste du transport. Juste porter des choses d'un endroit a l'autre. T'as pas besoin de savoir quoi.

Koffi l'avait regardé.

— Je sais ce que ça veut dire 'pas besoin de savoir'.

— Ça te permet de manger. Ça te permet de tenir en attendant les papiers.

— Et après ?

— Après c'est après.

Koffi avait dit non. Il avait faim ce soir-là et les deux suivants. Mais il avait dit non.

!!!

Il retrouva du travail la troisième semaine. Un restaurant cette fois. Plonge, en cuisine, des heures impossibles, mais un vrai travail.

Djibril, lui, disparut six mois plus tard.

Koffi apprit par d'autres qu'il avait été arrêté. Que ce pour quoi il avait été arrêté était sérieux. Que les petits services s'étaient transformés en choses moins petites.

Il pensa à Djibril quelque temps. A cet homme qui avait survécu la mer, le désert, les camps, qui avait tenu six ans, qui parlait la langue, qui connaissait les rues — et qui avait fini par se perdre dans les interstices du système qu'il avait essayé d'utiliser.

Le système avait gagné. Le système gagne toujours quand on essaie de jouer avec ses propres règles.

La vraie résistance, c'est refuser les règles du système. Même quand ça vous coûte. Même quand ça fait faim.

!!!

Dans le restaurant où travaillait Koffi, il y avait un chef cuisinier qui s'appelait Marco.

Marco avait cinquante ans, était né ici, avait toujours vécu ici. Il avait commencé sa vie dans des conditions difficiles aussi — famille pauvre, quartier difficile, pas de diplôme. Il avait appris son métier en cuisine depuis l'âge de seize ans.

Marco observa Koffi pendant quelques semaines. Sans rien dire.

Puis un jour il lui apprit à faire une sauce.

Ce n'était pas grand-chose. Juste une sauce. Mais c'était le premier geste d'apprentissage que quelqu'un d'ici faisait envers Koffi. Le premier geste qui disait : tu peux apprendre quelque chose ici, tu peux devenir quelqu'un dans cette cuisine.

— Tu as des mains intelligentes, dit Marco. C'est rare.

Koffi ne sut pas quoi répondre. Alors il dit simplement :

— Merci de me l'avoir montré.

Marco haussa les épaules. Mais il lui apprit autre chose le lendemain.

Et le surlendemain encore.

La xénophobie, le racisme — c'était réel, commun, douloureux. Mais il y avait aussi des Marco. Des gens ordinaires qui faisaient des choses ordinaires qui changeaient quelque chose. La salle de la haine était grande. Mais elle n'était pas sans fenêtres.

I RÉALITÉ

L'intégration des migrants dans le marché du travail européen est un processus long et semé d'obstacles. Les études économiques montrent cependant que les migrants contribuent positivement à l'économie des pays d'accueil, en particulier dans les secteurs où la main d'œuvre locale est insuffisante — restauration, agriculture, bâtiment, soins aux personnes. La question n'est pas économique : les données sont claires. La question est politique et culturelle.

Chapitre 26

La jalousie dans le camp — les frères ennemis

« On se bat entre pauvres pendant que les riches nous regardent se battre. »

Koffi avait encore en mémoire, longtemps après, cette nuit dans le camp où deux hommes s'étaient battus.

C'était au fond du dortoir, après l'extinction des lumières. Il entendit d'abord des voix basses, tendues. Puis le bruit caractéristique d'un corps qui tombe. Puis le silence oblige des gens qui ne veulent pas attirer les gardes.

Le matin, il vit les deux hommes. L'un avait la lèvre fendue. L'autre, un œil gonfle. Ils ne se regardaient pas.

Il apprit la cause par Bintou, qui avait tout entendu.

— L'un avait reçu de l'argent de sa famille. L'autre, rien. Le premier mangeait un peu mieux. L'autre ne supportait pas de voir ça.

— Et il l'a frappé pour ça ?

— Ce n'est pas vraiment pour ça. C'est parce qu'il ne pouvait pas frapper les gardes. Il ne pouvait pas frapper le système. Alors il a frappé ce qu'il pouvait frapper.

Cette analyse de Bintou — cette femme qui avait failli rester dans le désert, cette femme qui ne disait presque jamais rien — frappa Koffi plus que n'importe quel discours politique qu'il avait entendu.

Elle avait raison.

La jalousie entre pauvres était le cadeau le plus précieux que les riches n'avaient jamais fait à leur propre sécurité. Tant que les domines se battaient entre eux, ils ne regardaient pas vers le haut.

!!!

Il y avait dans le camp un homme qui avait été banquier. Dans son pays, un homme important. Il avait fui après avoir refusé de participer à une fraude que ses supérieurs lui imposaient.

Il s'appelait Celestin. Cinquante ans. Grande taille. Très calme.

Dans ce camp, Celestin était traité comme tout le monde. SON passé, son diplôme, son statut ancien — ça ne valait rien ici. Il mangeait le même pain dur. Il dormait sur le même sol. Les gardes lui parlaient de la même façon qu'aux autres.

Un soir, Koffi s'assit près de lui.

— Comment vous arrivez à rester calme ?

— Parce que je sais que ce n'est pas définitif.

— Comment vous pouvez en être sûr ?

— Je ne peux pas en être sûr. Mais j'ai décidé de le croire. C'est différent.

Silence.

— J'ai vu des gens perdre tout ce qu'ils avaient matériel. Maison, voiture, compte en banque. Certains s'effondrent. D'autres se relèvent. La différence, ce n'est pas ce qu'ils ont perdu. C'est ce qu'ils ont gardé à l'intérieur.

— Et vous, vous avez garde quoi ?

Celestin réfléchit.

— La conviction que j'ai pris la bonne décision quand j'ai refuse de signer. Tant que j'ai ça, personne ne peut me prendre l'essentiel.

La dignité n'est pas une propriété. C'est une décision. On peut tout perdre sauf ça, si on choisit de ne pas le perdre.

Chapitre 27

Le retour de Moussa

« Revenir n'est pas une défaite. C'est parfois le plus grand voyage. »

Moussa revint deux ans après Koffi.

Il arriva sans prévenir. Un matin d'avril. Koffi était dans la cour de la maison familiale quand il entendit une voix dans la rue.

Il se leva.

Moussa était là. Mince. Plus que dans son souvenir. Les yeux fatigués mais présents. Il portait un sac sur l'épaule et un sourire qu'il essayait de tenir droit.

Ils se regardèrent une seconde.

Puis Koffi traversa la cour et ils s'étreignirent sans rien dire.

Sa mère de Koffi, qui venait de sortir, les vit. Elle mit les mains sur ses joues et dit : 'Ya Allah.' Puis elle rentra chercher à manger parce que c'est comme ça qu'on dit que quelqu'un est le bienvenu, ici.

!!!

Dans les jours suivants, Moussa parla. Pas tout d'un coup. Par pièces.

Il avait été dans plusieurs villes. Avait travaillé dans plusieurs endroits. Avait touché le fond une fois — il n'en dit pas plus sur cette période. Il avait rencontré une communauté de gens de son pays et quelqu'un lui avait aidé à trouver du travail sérieux. Pas beaucoup d'argent, mais sérieux.

Il avait vu son fils en photo. Il n'en dit rien directement. Mais Koffi vit que cette photo, quelque chose, avait changé en lui.

— Je vais voir Kadiatou, dit-il un soir.

— C'est bien, dit Koffi.

— Je ne sais pas comment elle va réagir.

— Vas-y et tu sauras.

Silence.

— Tu penses que Lamine va me connaître ?

— Il a deux ans. Il connaîtra son père.

— Je ne l'ai pas été vraiment.

— Tu peux commencer maintenant.

Moussa hocha la tête. Il avait les yeux brillants mais il ne pleura pas. Il était encore trop Moussa pour pleurer en pleine conversation.

!!!

La rencontre avec Lamine eut lieu le lendemain.

Koffi n'était pas là, évidemment. Mais il apprit ce qui s'était passé.

Moussa s'était présente chez Kadiatou. Elle l'avait regardé sans dire un mot pendant quelques secondes. Puis elle avait dit : 'Entre. Il joue dans la cour.'

Moussa était allé dans la cour.

Lamine jouait avec des pierres qu'il empilait. Des pierres sérieusement empilées, avec la concentration totale des enfants qui construisent quelque chose.

Moussa s'était accroupi devant lui.

Lamine avait levé les yeux. Les avait laissés sur Moussa un long moment. Les yeux des petits enfants qui évaluent les adultes avec une honnêteté impitoyable.

Puis il avait tendu une pierre à Moussa.

Un cadeau. Une inclusion. Une invitation à construire.

Moussa avait pris la pierre.

Parfois, la grâce est dans un geste si simple qu'il traverse tout le reste.

I RÉALITÉ

Le retour des migrants dans leur pays d'origine est un phénomène peu étudié mais réel. Environ 20% des migrants économiques retournent dans leur pays d'origine dans les cinq ans suivant leur départ. Parmi ceux qui reviennent, beaucoup rapportent une transformation profonde de leur vision du monde, de leur rapport à la communauté et de leurs projets professionnels. Ces retours, quand ils sont accompagnés et soutenus, peuvent être des vecteurs de développement local.

Chapitre 28

Ce que l'Europe doit entendre

« La xénophobie créé ce qu'elle prétend combattre. »

Deux ans après son arrivée en Europe, Koffi fut invité à parler dans une école.

Une école secondaire. Des élèves de quinze, seize ans. Des enfants de toutes origines, mélangés comme les villes le font quand elles fonctionnent.

La professeure qui l'avait invité s'appelait Madame Bertrand. Elle enseignait les sciences sociales. Elle avait lu l'article de Thomas et voulu que ses élèves entendent directement.

Koffi avait accepté en sachant que ça serait difficile. Pas à cause des questions — il avait appris à répondre aux questions. Mais parce que regarder dans les yeux des adolescents de seize ans qui n'avaient pas encore choisi leurs convictions, c'était une responsabilité.

!!!

Il arriva dans la classe. Trente élèves. Certains l'observaient avec curiosité. Quelques-uns avec une méfiance visible, héritée —

il le savait — de conversations entendues chez eux ou en ligne.

Il parla une heure. Sans notes. Depuis son expérience.

Quand il eut terminé, il y eut un silence. Puis les mains se levèrent.

— Pourquoi vous n'êtes pas restés dans votre pays pour le changer ?

La question la plus courante. Il y avait préparé une réponse.

— Si vous viviez dans un pays où voter ne change rien, où travailler dur ne suffit pas, où mettre son fils au monde revient à lui promettre la même misère — est-ce que vous resteriez ? Par principe ? Ou est-ce que vous chercheriez pour lui la meilleure option possible ?

Silence.

— Mais ce n'est pas notre problème, dit un garçon au fond.

Koffi le regarda. Pas avec colère. Avec quelque chose qui ressemblait à de la patience.

— Vous pensez vraiment que les problèmes de l'Afrique ne vous concernent pas ?

— Ben... c'est l'Afrique.

— Vos vêtements ont été fabriqués dans des usines qui paient des salaires de misère au Mali et au Bangladesh. Votre téléphone contient du cobalt extrait dans des mines congolaises où travaillent des enfants. Vos voitures roulent avec des carburants dont une partie vient de pétrole acheté à des régimes autoritaires africains. Vous êtes déjà dans l'histoire. Vous l'avez décidé ou pas.

Le garçons au fond ne dit rien. Mais il ne détourna pas le regard non plus.

!!!

Une fille leva la main.

— Est-ce que vous aimez la France ?

La question inattendue. Il réfléchit vraiment.

— J'aime ce que la France prétend être. Liberté, égalité, fraternité. Ces mots sont beaux. Je voudrais qu'ils soient vrais pour tout le monde. Quand ils le sont — et parfois ils le sont — c'est admirable. Quand ils ne le sont pas, c'est une trahison de l'idéal que vous portez vous-mêmes.

— Et vous allez rester ?

— Je ne sais pas encore. Ce que je sais, c'est que je veux construire quelque chose. Ici ou ailleurs. L'endroit importe moins que l'acte de construire.

Madame Bertrand lui sourit à la fin. Elle dit simplement :

— Merci d'avoir accepté de venir.

— Merci de leur avoir posé la question, dit-il.

Chaque génération a la responsabilité d'apprendre ce que la précédente a préféré ne pas savoir.

I RÉALITÉ

Les études en psychologie sociale montrent que l'exposition directe au témoignage de personnes d'origines différentes est l'un des facteurs les plus efficaces pour réduire les biais implicites et la

Xénophobie. Les programmes d'éducation à la citoyenneté incluant des témoignages de migrants sont mieux évalués par les élèves et produisent des effets durables sur les attitudes envers l'astérie. La rencontre reste, avec le temps, la principale arme contre la haine.

Chapitre 29

Omar le professeur — ce qu'il fit après

« L'intelligence ne meurt pas dans un camp. Elle attend. »

Koffi retrouva Omar par hasard, deux ans après le camp.

Sur les réseaux sociaux — ces mêmes réseaux qui avaient servi à propager les mensonges des photos avaient aussi, parfois, cette utilité-là : retrouver les gens.

Omar avait obtenu ses papiers. Il vivait dans une ville universitaire. Et il enseignait.

Pas les mathématiques — pas encore, les équivalences de diplômes prenaient du temps. Mais il donnait des cours particuliers à des lycéens. Il avait commencé comme ça, par annonces dans les couloirs d'une librairie. Puis le bouche-à-oreille. Puis des familles qui se recommandaient entre elles.

Koffi lui écrivit. Omar répondit le même jour.

Ils parlèrent au téléphone pendant une heure.

— Tu te souviens de ce que tu m'avais dit dans le camp ?
demanda Koffi. Sur tes élèves.

— Que j'avais refusé de falsifier les notes parce que je me souvenais d'eux ?

— Oui.

— C'est encore vrai. C'est plus vrai même. Je donne des cours a des gosses qui galopent en math. Et quand je les vois comprendre quelque chose — ce regard quand ça s'allume — c'est tout ce dont j'avais besoin.

— Tu regrettes d'avoir refusé de signer ?

Silence. Puis :

— Je regrette d'avoir dû faire ce choix. Je ne regrette pas de l'avoir fait.

Koffi nota mentalement cette distinction. Elle lui semblait juste et importante. On peut regretter la situation sans regretter sa réponse a la situation. C'est peut-être ça, l'intégrité : pas l'absence de douleur dans les choix, mais la fidélité à ce qu'on est malgré la douleur.

!!!

Omar lui demanda comment il allait, lui.

— J'apprends à cuisiner sérieusement. Mon chef m'apprend des choses.

— C'est un bon chef ?

— Pas toujours. Mais il croit que j'apprends vite.

— Et tu comptes faire quoi après ?

Koffi réfléchit.

— Je ne sais pas encore exactement. Mais je pense à ouvrir quelque chose un jour. Un restaurant, peut-être. Ou un traiteur. Quelque chose qui mélange les cuisines que j'ai connues.

— Chez toi et ici ?

— Oui. Peut-être que c'est ça, ce que je peux faire — mettre les deux ensembles et en faire quelque chose de nouveau.

Omar rit doucement.

— C'est comme ça que les cultures s'enrichissent. Pas en restant séparées. En se mélangeant.

Ce que la xénophobie déteste le plus, c'est exactement ce qui fait avancer le monde.

Chapitre 30

Lettre a ceux qui n'arrivent pas

« Pour ceux dont les noms ne sont pas écrits. »

Il y a une chose que Koffi n'a jamais faite mais qu'il a pensée.

écrire aux morts.

Pas pour eux — ils ne liront pas. Mais pour ceux qui resteront et pour ceux qui partiront.

Cette nuit-là, dans sa chambre de la ville européenne, alors que la pluie frappait la fenêtre avec ce bruit particulier des pluies d'automne qui ressemble à une conversation chuchotée, il prit une feuille et il écrivit.

A toi dont j'ai vu la main tendue dans le sable du désert,

A toi dont j'ai entendu le cri dans la nuit de la mer,

A toi qui es reste dans le camp sans que personne vienne te chercher,

A toi dont l'enfant ne se souvient plus du visage,

*Je t'ai vu. Même si je n'ai pas pu m'arrêter. Même si j'ai dû continuer.
même si c'est toi qui es reste et moi qui ai passe.*

*Ce que tu as traverse était réel. Ce que tu as espère était légitime. Ce
que tu as perdu — ta vie, ta dignité, ton nom — ne t'appartenait pas
moins parce que tu venais de là ou tu venais.*

*Tu méritais de vivre. Tu méritais l'Europe ou un autre endroit ou la vie
aurait été possible. Tu méritais que ton pays soit juste. Tu méritais que
la mer ne soit pas un piège. Tu méritais d'arriver.*

Je ne peux pas te rendre ça.

*Mais je peux continuer a dire qui tu étais. Ce n'est pas beaucoup. Mais
c'est ce que j'ai.*

Koffi.

!!!

Il plia la feuille. Il ne l'envoya nulle part.

Il la garda.

Parce que certaines choses qu'on écrit sont pour soi autant que pour les autres. Parce que nommer ce qu'on a vu, c'est aussi une façon de ne pas le perdre. De ne pas le normaliser. De maintenir vivante l'indignation qui empêche de s'adapter à l'inadmissible. La pluie continuait dehors.

Koffi éteignit la lumière.

Il pensa à sa mère. À Awa. À Lamine qui empilait des pierres. À Aminata dans sa conférence. À Omar et ses élèves. À Ibrahim et son atelier.

Il pensa à Moussa quelque part dans le Nord, qui construisait quelque chose.

Il pensa à ceux dont la main était tendue dans le sable.

Il s'endormit.

I RÉALITÉ

On estime que depuis 2000, plus de 40 000 personnes sont mortes en essayant de rejoindre l'Europe par la mer Méditerranée ou les routes terrestres. La très grande majorité d'entre elles ne sont jamais identifiées. Leurs noms ne figurent sur aucun mémorial officiel. Leurs familles, dans leurs pays d'origine, attendent parfois pendant des années sans savoir ce qui s'est passé. L'organisation Missing

Migrants Project de l'OIM documente ces disparitions. Chaque chiffre est une vie complète.

CONCLUSION

Ce que nous avons décidé de ne pas voir

Chapitre 31

L'esclavage que nous avons choisi de ne pas appeler esclavage

« Quand on change le nom d'une chose, la chose reste. »

Ce livre parle de plusieurs formes d'esclavage.

L'esclavage dans le désert, quand des hommes armes gardent des corps humains comme des marchandises en attente de paiement. C'est visible. C'est documenté. C'est l'horreur que tout le monde reconnaît quand on lui met sous les yeux.

Mais il y a d'autres formes d'esclavage dans ce récit.

L'esclavage de la dette — celui qui fait partir des jeunes gens avec l'argent de la sueur et des bijoux de leurs mères, qui les transforme en débiteurs avant même d'avoir commencé à vivre.

L'esclavage du travail invisible — celui du chantier sans contrat, du salaire inférieur au minimum, de l'impossibilité de se plaindre parce qu'on n'existe pas officiellement.

L'esclavage administratif — celui qui privé des êtres humains du droit d'exister légalement pendant des années, les maintenant dans un limbe où ils ne peuvent ni travailler, ni soigner, ni construire quoi que ce soit.

L'esclavage de l'image — celui qui oblige les migrants à performer une réussite qu'ils n'ont pas pour ne pas décevoir les

familles qui ont tout sacrifié pour leur départ, et ce faisant alimente le flux de ceux qui partiront après eux.

L'esclavage de la peur — celui qui fait taire les victimes de racisme, de xénophobie, de violences, parce qu'elles n'ont pas les papiers pour porter plainte, pas la langue pour expliquer, pas le statut pour être crues.

*Nous avons inventé des mots nouveaux pour des réalités anciennes.
Mais les chaînes restent des chaînes.*

!!!

Ce livre parle aussi du racisme.

Pas du racisme des croix brûlées et des uniformes noirs —celui-là, tout le monde s'accorde à le condamner. Mais du racisme ordinaire, quotidien, invisible pour ceux qui ne le vivent pas. Le racisme du regard trop long dans un magasin. Le racisme du loyer refuse et de la raison inventée. Le racisme du CV jeté parce que le nom sonne étranger. Le racisme du 'Retourne chez toi' dit normalement, comme une observation météorologique.

Ce racisme-là est plus difficile à combattre parce qu'il est diffus, nie, rationalise. Parce que ceux qui le pratiquent ne se considèrent pas racistes. Parce qu'il se cache derrière des arguments économiques, des craintes identitaires, des discours sur l'intégration.

Mais il tue. Pas avec des armes. Avec l'érosion. Avec la somme de tous les petits messages qui disent : tu n'es pas l'un des nôtres, tu n'es pas vraiment ici, tu n'es pas tout à fait humain comme nous.

!!!

Ce livre parle de la xénophobie.

De cette peur de l'autre qui se déguise en patriotisme, en pragmatisme, en bon sens. Qui fabrique des boucs émissaires pour des problèmes qui ont d'autres causes. Qui donne des visages humains a des angoisses qui sont en réalité économiques, politiques, historiques.

La xénophobie n'est pas une opinion. C'est une erreur de diagnostic. Elle attribue a la présence des étrangers des problèmes qui existaient avant eux et qui subsisteraient après eux. Elle détourné l'attention des vraies causes — les politiques économiques, les inégalités, les corruptions — en pointant vers des étrangers qui, la plupart du temps, contribuent plus qu'ils ne coutent.

!!!

Ce livre parle enfin de la déraison.

De cette déraison collective qui fait qu'on peut regarder des gens mourir en mer, semaine après semaine, année après année, et continuer de faire les mêmes politiques. Qui fait qu'on peut savoir que les routes sont meurtrières et ne rien changer à ce qui les alimente. Qui fait qu'on peut comprendre que la misère pousse au départ et continuer à financer des régimes qui maintiennent la misère.

Cette déraison n'est pas de l'ignorance. C'est un choix. Un choix fait chaque jour, dans les parlements et dans les bureaux, de ne pas résoudre ce qui pourrait l'être.

Ce livre est écrit contre cette déraison.

Il est écrit depuis la conviction que les choses peuvent changer. Pas par magie. Pas rapidement. Mais par l'accumulation des gens qui refusent de regarder ailleurs. Par la patience de ceux qui nomment les choses. Par le courage de ceux qui restent debout.

La prise de conscience n'est pas la fin du problème. Mais c'est le début de tout le reste.

I RÉALITÉ

Les migrations forcées par la pauvreté, la corruption et l'instabilité politique ne diminueront pas sans s'attaquer à leurs causes profondes. Les experts en développement international s'accordent à dire que les transferts de fonds des migrants vers leurs pays d'origine— qui représentent plusieurs fois le montant de l'aide publique au développement — constituent un signe de l'échec des politiques de développement, pas de leur succès. Tant que des pays seront gouvernés au profit de quelques-uns, leurs jeunes chercheront une sortie.

ANNEXES NARRATIVES

Voix parallèles — Ceux qu'on n'entend jamais

Il n'y a pas une seule histoire. Il y en a des milliers. En voici quelques-unes.

Chapitre I

Fatou — La mère qui reste

« Elle n'est pas partie. Elle a attendu. C'est peut-être le plus dur. »

Cette histoire-là n'est pas celle de Koffi.

C'est celle de sa mère, Fatou. Celle qui est restée.

Fatou avait quarante-quatre ans quand son fils est parti. Elle en avait trente-sept quand son mari est mort d'une malaria que cent euros auraient pu soigner. Entre ces deux dates, sept années à porter seule le poids d'une maison, de deux enfants, d'une dignité qu'il faut maintenir même quand les voisins vous regardent avec une pitié qui ressemble à du mépris.

Le matin du départ de Koffi, elle l'avait vu se lever. Elle n'avait pas dormi. Elle avait fait semblant.

Elle avait entendu ses pas dans la maison. Le froissement de ses affaires dans le sac. La porte qui s'ouvrait. La porte qui se refermait.

Ce sont de porte — elle l'entendrait pendant des années. Dans les rêves. À l'aube. Dans les silences de l'après-midi quand le village se taisait sous la chaleur.

Elle s'était levée après. Elle avait regardé son lit vide. Elle avait mis de l'eau à bouillir. Elle avait commencé sa journée.

Parce que les mères qui restent n'ont pas le droit de s'arrêter.

!!!

Les premières semaines, elle avait surveillé la route a chaque instant.

Chaque moto qui passait, elle relevait la tête. Chaque voix d'homme dans la rue, elle tendait l'oreille. Comme si Koffi pouvait revenir du jour au lendemain en disant que c'était une erreur, qu'il s'était ravisé, qu'il avait trouvé une autre solution.

Il n'était pas revenu.

Après un mois, un voisin lui avait dit avec la bonne conscience des gens qui pensent rendre service : 'Tu sais, ceux qui partent comme ça reviennent rarement sans argent. Et s'ils reviennent sans argent, ils repartent.' Elle ne lui avait pas répondu. Mais elle avait cessé de regarder la route.

Elle avait appris a vivre avec l'absence comme on apprend a vivre avec une blessure chronique. Ça ne guérit pas. Ça devient une partie de soi.

!!!

L'argent de la rançon avait été la pire chose.

Quand Koffi avait appelé pour dire qu'il était bloqué quelque part et qu'il fallait envoyer cinq cents euros, Fatou avait fait le tour de ce qu'elle possédait.

La bassine bleue pour laver le linge.

Les pagnes de fête qu'elle gardait pour les mariages.

Les boucles d'oreilles en or que son mari lui avait offertes le jour de leur mariage.

Elle avait pris les boucles d'oreilles. Elle les avait portées pour la dernière fois, debout devant le miroir casse qui lui servait de coiffeuse depuis vingt ans. Elle s'était regardée. Elle avait enlevé les boucles. Elle les avait posées dans sa paume.

Elle les avait vendues à l'orfèvre du marché pour trois cent cinquante euros — moins que leur valeur, mais c'est comme ça quand on a besoin vite. Le reste, elle l'avait emprunté à sa sœur.

Elle avait envoyé l'argent.

Koffi avait rappelé deux jours après. Il était vivant. Il avançait.

Elle n'avait pas pleuré. Elle n'avait pas le droit.

Il y a des mères qui font des choses impossibles en silence. Le monde ne les voit pas. C'est peut-être ce qui leur permet de tenir.

!!!

Un an après le départ, Awa eut une conversation avec sa mère qui lui resterait toujours.

C'était un dimanche soir. Elles l'avaient les plats ensemble. L'obscurité tombait dehors.

— Maman. Est-ce que tu regrettes d'avoir laissé Koffi partir ?
Fatou s'arrêta de frotter un instant. Puis reprit.

— Je n'ai pas laissé Koffi partir. Koffi est parti.

— Tu aurais pu le retenir.

— Retenir un homme qui a décidé ? Ça s'appelle une prison. Je ne voulais pas être sa prison.

— Mais tu avais peur.

— J'avais peur. J'ai toujours peur. La peur n'est pas une raison de retenir quelqu'un.

Silence. Le bruit de l'eau.

— Et maintenant, tu as moins peur ?

Fatou posa son plat. Elle se retourna vers sa fille.

— Maintenant j'ai une peur différente. Je crains qu'il revienne et qu'il ne soit plus lui. Ou qu'il ne revienne pas du tout. Les deux me font aussi peur.

— C'est la même peur ?

— Oui. C'est la peur de perdre mon enfant. D'une façon ou d'une autre.

Awa prit la main de sa mère. Elles restèrent ainsi jusqu'à ce que les plats soient secs et la nuit complètement tombée.

I RÉALITÉ

Les femmes qui restent dans les pays d'origine quand les hommes Migrent portent une charge psychologique et économique documentée mais peu visibilisée. Des études menées dans plusieurs pays d'Afrique de l'Ouest montrent des taux élevés de dépression, d'anxiété et d'isolement social chez les mères et épouses de migrants. Certaines attendent des nouvelles pendant des années sans jamais en recevoir. La migration n'est pas un acte individuel : c'est un événement familial dont les conséquences s'étendent sur des décennies.

Chapitre II

Pietro — Le garde-côte qui ne dormait plus

« Il avait sauvé des centaines de personnes. Il ne s'en souvenait pas. Il se souvenait de ceux qu'il n'avait pas pu sauver. »

Pietro avait trente-huit ans et travaillait pour les garde-côtes italiens depuis douze ans.

Il était né sur une île. Il avait grandi avec la mer comme horizon. La mer pour lui, c'était la pêche du dimanche avec son père, les nuits d'été sur la plage, le sel dans les cheveux de son premier amour. La mer était belle.

Puis il avait vu d'autres choses dans la mer.

La première fois qu'il avait participé a un sauvetage — son troisième mois de service — il y avait quatre-vingt-deux personnes sur un bateau pneumatique conçu pour dix. Le bateau prenait l'eau. Des gens criaient en plusieurs langues. Un nourrisson était tenu a bout de bras par une femme qui n'avait plus la force de tenir.

Pietro avait plongé et pris le bebe.

Il avait tout sauvé ce jour-là. Les quatre-vingt-deux. Et le bebe.

Il était rentré chez lui le soir et il avait pleuré pendant une heure sans savoir exactement pourquoi.

!!!

Au fil des années, les sauvetages s'étaient accumulés. Des centaines. Peut-être des milliers de vies.

Et aussi, inévitablement, les autres.

Ceux qu'il n'avait pas atteints à temps.

La vague qui avait retourné le bateau avant qu'on arrive.

La femme qui avait lâché prise à cinq mètres du zodiac.

L'enfant retrouve flottant, les yeux ouverts, dans une mer calme comme un lac — cette image-là, Pietro ne pouvait pas l'effacer.

Son médecin lui avait diagnostiqué un syndrome de stress post-traumatique. Son supérieur lui avait proposé un congé.

Pietro avait refusé le congé. Il avait dit : 'Si je m'arrête, qui prend ma place ?'

Ce n'était pas du courage. C'était de l'incapacité à ne pas être là.

!!!

Un soir, sa fille de huit ans lui avait demandé pourquoi il ne dormait pas bien.

Il lui avait dit : 'Papa travaille pour aider les gens qui sont en danger sur la mer.'

— Tu les sauves tous ?

— J'essaie.

— Et ceux que tu ne sauves pas ?

Pietro avait regardé sa fille.

— Ils restent avec moi.

Sa fille avait réfléchi. Puis :

— Alors tu as beaucoup d'amis.

Pietro ne sut pas comment répondre à ça.

Il la prit dans ses bras.

Il avait compris ce soir-là pourquoi il continuait. Pas pour les médailles. Pas pour le salaire. Pour pouvoir regarder sa fille le soir et ne pas avoir à lui mentir sur ce qu'il faisait de sa vie.

Il existe des gens, dans ce monde, qui effectuent le travail que personne ne veut regarder en face. Ils méritent mieux que l'invisibilité.

I RÉALITÉ

Les équipages des garde-côtes européens, mais aussi des organisations humanitaires comme SOS Méditerranée, MSF et Sea-Watch, rapportent des taux très élevés de traumatismes psychologiques liés aux opérations de sauvetage. Ces hommes et ces femmes repêchent des vivants mais aussi des morts. Certains sont jugés, poursuivis, accusés de faciliter l'immigration irrégulière pour avoir sauvé des noyants. La criminalisation du sauvetage en mer est une réalité documentée dans plusieurs pays européens.

Chapitre III

Aminata — Ce qu'elle dit devant eux

« Le silence protège les coupables. La parole les nomme. »

Six mois après sa conférence, Aminata fut invitée à parler devant le Parlement européen.

Pas dans l'hémicycle — pas encore. Dans une commission. Une salle de conférence avec une trentaine de représentants et de conseillers. Des hommes et des femmes en costume, avec des dossiers, des tablettes, des expressions sérieuses.

Aminata arriva avec ses notes. Elle ne les utilisa pas.

Elle posa ses feuillets sur la table. Elle regarda les gens en face d'elle. Puis elle dit :

— Je vais vous parler sans papier. Parce que ce que j'ai à vous dire, je le connais par cœur. Je le connais dans mon corps.

Elle parla quarante minutes.

Elle parla du village. De l'homme du hangar. Du désert. Des corps. De ce qu'on lui avait fait dans le camp. De la mer. De l'arrivée. Du formulaire avec la case oui ou non. Du travail dans les maisons. De l'argent compte sur la table comme si c'était une faveur.

Elle parla de toutes ces choses sans courber la tête une seule fois.

Quand elle eut terminé, la salle était silencieuse.

Un homme — grand, cheveux blancs, l'air de quelqu'un qui a pris beaucoup de décisions importantes — leva la main.

— Madame, permettez-moi de vous demander : vous avez subi des choses extrêmement difficiles. Comment vous avez pu garder la force de témoigner comme ça ?

Aminata le regarda.

— Ce n'est pas de la force. C'est de la responsabilité. Si je ne témoigne pas, qui le fait ? Les morts ne parlent pas. Alors les vivants doivent parler deux fois plus fort.

Silence.

— Et qu'est-ce que vous attendez de nous ?

Elle n'hésita pas.

— Que vous cessiez de traiter la migration comme un problème à gérer et que vous commenciez à la traiter comme une conséquence de problèmes que vous pouvez résoudre. Que vous arrêtiez de financer des régimes corrompus qui chassent leurs jeunes. Que vous cessiez de criminaliser ceux qui sauvent des noyant. Et que, au minimum, quand quelqu'un arrive chez vous ayant survécu à ce que j'ai décrit, vous le traitiez comme un être humain et non comme un dossier à expédier.

La salle était toujours silencieuse.

Puis quelqu'un applaudit. Puis d'autres.

Aminata ne sourit pas. Ce n'était pas le moment des sourires.

Elle ramassa ses notes non utilisées.

Elle sortit.

Dans le couloir, elle s'appuya contre le mur une seconde. Les yeux fermes. Elle respirait.

Puis elle prit son téléphone. Elle envoya un message a Koffi :
'C'est fait.'

Il répondit trente secondes plus tard : 'Je suis fier de toi.'

Elle rangea le téléphone. Elle se remit a marcher.

*Les mots ne sauvent pas tout. Mais ils commencent quelque chose. Et
ce quelque chose peut devenir beaucoup.*

Chapitre IV

Oumar — L'enfant qui a vu

« On dit que les enfants sont résilients. C'est vrai. On dit que ça ne laisse pas de traces. C'est faux. »

Oumar avait onze ans quand il traversa.

Il était parti avec son oncle parce que ses parents étaient morts— sa mère d'une complication d'accouchement, son père d'une balle perdue lors d'une manifestation réprimée. Son oncle avait dit : 'Je te prends avec moi. On va trouver quelque chose de mieux.'

Son oncle avait disparu dans le camp. Oumar ne sut jamais exactement ce qui lui était arrivé.

Il continua seul.

Un enfant seul de onze ans sur une route migratoire est théoriquement invisible. En pratique, il est la proie de tout le monde. Des passeurs qui l'utilisent pour attendre des gardes-frontières. Des adultes qui le nourrissent en échange de services. Des gens bien intentionnés qui l'aident mais ne savent pas quoi faire de lui.

Oumar apprit très vite à lire les gens. À savoir en un regard qui voulait lui faire du mal et qui voulait l'aider. C'est une intelligence particulière — l'intelligence de la survie. Elle se développe très vite chez les enfants qui n'ont pas d'autre choix.

!!!

Il arriva en Europe a l'âge de douze ans. Il fut place dans un centre pour mineurs non accompagnés.

Dans ce centre, il y avait des éducateurs qui essayaient vraiment. Une femme en particulier — elle s'appelait Laure — qui avait appris quelques mots de sa langue pour lui dire bonjour le matin. Ce bonjour-là avait compté énormément pour Oumar, même s'il ne savait pas l'expliquer.

Il apprit la langue en huit mois. Il était déjà polyglotte — sa langue maternelle, le français appris à l'école, l'arabe du désert, des bribes de plusieurs autres. Les langues étaient son armure.

Il alla a l'école. Il eut dix-neuf ans, puis vingt. Il fit des études. Il devint traducteur-interprète.

Il travaillait maintenant dans le même type de centre ou il avait été accueilli. Il traduisait pour les nouveaux arrives.

Un jour, un garçon de dix ans lui fut amène. Seul. Les yeux trop grands.

Oumar s'accroupit devant lui. Il dit, dans sa langue :

— Tu es en sécurité maintenant. Je sais que ça ne veut pas dire grand-chose encore. Mais c'est vrai.

Le garçon le regarda.

Oumar ajouta :

— Moi aussi j'étais comme toi. Et Je suis là.

Le garçon ne dit rien. Mais quelque chose dans sa posture changea. Une tension, quelque part dans ses épaules, qui se relâchait d'un millimètre.

Un millimètre de confiance, dans un monde qui vous a appris à ne faire confiance n'a rien — c'est déjà tout un univers.

I RÉALITÉ

Les mineurs non accompagnés représentent une proportion significative des arrivées migratoires en Europe. Beaucoup ont fait le trajet seuls depuis leur pays d'origine, souvent après avoir perdu leurs parents dans des conflits, des catastrophes ou des voyages migrants tragiques. Selon Unicef, environ un migrant sur quatre arrivant par la Méditerranée est un enfant. Leur prise en charge varie considérablement d'un pays à l'autre et reste insuffisante dans la majorité des cas.

Chapitre V

Celestin — Le fonctionnaire qui a dit non

« Il n'est pas difficile de savoir ce qui est juste. Il est difficile de le faire quand ça coûte quelque chose. »

Celestin Mbarga était directeur adjoint du trésor dans son pays.

C'était un poste important. Un salaire décent. Une voiture de fonction. Des invitations aux dîners officiels.

Il avait gravi les échelons par le travail. Pas par les relations — enfin, pas seulement. Il avait travaillé dur, obtenu ses diplômes, passé ses concours. Il croyait que dans le service public, il était possible de faire quelque chose de bien.

Pendant longtemps, il avait eu raison. Il avait géré des dossiers proprement. Il avait refusé des enveloppes. Il avait orienté des crédits vers des projets qui en valaient la peine.

Puis le gouvernement avait changé. Pas vraiment change — la même famille, juste un autre membre. Mais les priorités avaient changé.

On lui avait demandé de signer un ordre de virement. Deux cents millions vers un compte dans une banque étrangère. Pour 'frais d'expertise d'un programme de développement'. Aucun programme ne correspondait à cette description dans les dossiers.

— Je ne signe pas ça, avait-il dit.

— Ce n'est pas une option, avait répondu son supérieur.

— Si, ça l'est. Je ne signe pas.

Deux jours plus tard, une enquête était ouverte contre lui pour 'irrégularités comptables'. C'était le mécanisme classique — on accusait d'abord pour étouffer la résistance.

Celestin avait compris. Il avait fui.

!!!

Dans le camp de transit, il avait rencontré Koffi.

Et dans ce camp, lui qui avait dirigé des services entiers, qui avait signé des documents représentant des millions — il chargeait des pierres sous la surveillance d'hommes armés et dormait sur un sol en ciment.

Certains autres détenus, apprenant son passé, l'avaient regardé avec un mélange d'incrédulité et d'une forme bizarre d'ironie.

— Toi, tu étais en haut et tu es tombé ici ?

— Non. J'étais en haut et j'ai refusé de faire une chose injuste. C'est pour ça que je suis ici.

— C'était stupide.

— C'était nécessaire.

— Pour quoi ? Pour qui ?

Celestin avait réfléchi à la réponse.

— Pour moi. Pour pouvoir dormir avec moi-même.

La personne qui lui parlait avait fait une grimace. Pas avec mépris. Avec quelque chose qui ressemblait à de l'envie — l'envie de quelqu'un qui aurait voulu avoir la même conviction mais qui ne savait plus où elle était.

!!!

Celestin obtint le statut de réfugié politique. Il s'installa dans une ville européenne de taille moyenne.

Il passa les équivalences de ses diplômes. Il trouva un travail dans une organisation de suivi de la transparence financière internationale.

Son travail consistait à tracer des flux financiers suspects entre des pays africains et des banques européennes. A documenter. A publier des rapports.

C'était une forme de continuation de ce qu'il avait commencé en refusant de signer ce virement.

Un jour, il identifia dans les données publiques une transaction qui ressemblait au virement qu'on lui avait demandé de signer trois ans auparavant.

Il écrivit un rapport.

Le rapport fut publié.

Rien ne se passa immédiatement.

Mais quelques mois plus tard, un journaliste s'empara du dossier. Puis un autre. Puis un procureur européen fit une demande d'entraide judiciaire.

La roue tournait lentement.

Mais elle tournait.

Le courage n'a pas toujours de résultats immédiats. Mais il a des résultats. Il suffit de tenir assez longtemps pour les voir.

I RÉALITÉ

Les flux illicites de capitaux entre l'Afrique et les pays riches sont au cœur de la problématique du développement. Des organisations comme Transparency International et le Global Financial Integrity documentent chaque année des milliards de dollars détournés de fonds publics africains vers des banques européennes et américaines. Ces fonds, s'ils étaient investis localement, pourraient financer des systèmes de santé, d'éducation et d'infrastructure susceptibles de donner aux jeunes africains les raisons de rester chez eux.

Chapitre VI

Awa — La sœur qui n'est pas partie

« Elle a choisi de rester. Ce n'était pas moins courageux. »

Awa avait dix-huit ans quand elle reçut le prix de la meilleure élève de son district.

La directrice de l'école avait fait un discours. Les parents étaient là, habillés de leur mieux. Des photos avaient été prises.

Sa mère avait pleuré.

Ce soir-là, Awa avait appelé Koffi.

— J'ai eu le prix.

— Je sais. Maman m'a envoyé la photo. Je t'ai vue sur l'écran. Tu souriais comme quand tu avais trois ans et que tu avais gagné une course.

— Je t'entends encore me chasser des matchs de foot.

— Tu courais trop vite pour ton âge. C'était énervant.

Ils avaient ri.

Puis Awa avait dit :

— J'ai une bourse pour l'université. Ici. Pas en Europe. Ici.

— C'est bien.

— Tu n'es pas déçu ?

— Pourquoi je serais déçu ?

— Parce que toi tu es parti et moi je reste.

Koffi avait réfléchi un moment.

— Awa. Rester et construire ici, c'est peut-être le plus difficile. C'est peut-être même le plus courageux. Moi, je suis parti en partie parce que je ne savais pas comment rester. Toi, tu as décidé de savoir.

— Et si ça ne marche pas ? Si le pays ne change pas ?

— Alors tu auras essayé. Et les gens qui essaient tracent une route pour ceux qui viennent après. Même si ça prend longtemps.

Silence. Puis :

— Tu me manques.

— Toi aussi.

— Reviens un jour.

— Je reviendrai.

!!!

Awa fit des études de droit. En cinq ans, elle obtint son diplôme. La première de sa famille à l'université.

Elle travailla dans une association d'aide juridique aux victimes de discriminations et de malversations. Elle se spécialisa dans les recours contre les décisions administratives arbitraires.

Petit travail. Petits dossiers. Petites victoires. Des gens qui recouvraient un droit de propriété vole. Des fonctionnaires qui

avaient refusé un dossier sans raison légale. Des citoyens qu'on pensait trop pauvres pour avoir recours à la justice.

Awa travaillait sur chaque dossier comme si c'était le plus important du monde.

Parce que pour les gens concernés, ça l'était.

Un jour, une collègue lui dit :

— Tu aurais pu faire carrière à l'international, avec ton niveau. Pourquoi tu restes ici à faire ces petits dossiers ?

Awa la regarda.

— Parce que mon frère est parti pour que je puisse rester. Et je ne vais pas gaspiller ça.

Il y a des dettes qu'on ne rembourse pas en argent. On les rembourse en étant la personne que quelqu'un a cru qu'on pouvait devenir.

I RÉALITÉ

Dans de nombreux pays africains, une génération de jeunes professionnels instruits commence à choisir de rester et de construire localement plutôt que d'émigrer. Ces 'nouveaux acteurs du développement endogène' sont soutenus par des réseaux de la diaspora qui investissent dans leurs pays d'origine, par des programmes universitaires de qualité croissante, et par une conscience politique nouvelle qui refuse la fatalité de la corruption et de l'exclusion. Ils font face à des obstacles énormes. Mais ils existent.

Chapitre VII

La scène que le monde ne voit pas

« Il y a des moments où tout est dit sans un mot. »

C'était un lundi matin. N'importe quel lundi matin dans n'importe quelle ville européenne.

Un homme marchait dans la rue. Il avait environ trente ans. Un sac sur l'épaule. Des vêtements de travail. Il allait quelque part.

Personne ne savait ce qu'il avait traversé pour être là.

Personne ne savait la nuit du désert où il avait cru mourir.

Personne ne savait les mains de sa mère qui avaient vendu ses bijoux.

Personne ne savait le nom de l'homme qui était tombé de ce bateau dans la nuit et que personne n'avait pu sauver.

Personne ne savait qu'il portait une lettre dans sa poche — une lettre d'Awa qui lui disait qu'elle avait gagné son premier procès, un petit procès, mais un vrai, et que Kariou allait à l'école et avait appris à lire.

Personne ne savait qu'il avait un rendez-vous ce matin avec un banquier pour un prêt — un petit prêt pour commencer quelque chose.

Personne ne savait tout ça.

Ils voyaient juste un homme qui marchait dans la rue.

Certains changeaient de côté.

D'autres ne levaient même pas les yeux.

L'homme continuait à marcher.

Il connaissait le poids de leur regard.

Et il marchait quand même.

C'était Koffi.

C'était tout le monde.

DERNIER MOT

Ce roman se termine. L'histoire, elle, continue.

En ce moment, quelque part, un Koffi regarde une photo sur un téléphone. Une Aminata décidée de partir parce qu'elle n'a pas le choix. Un Moussa croit encore que le monde est plus simple qu'il n'est. Un Kariou demande quand papa revient.

En ce moment, quelque part, une Fatou vend ses bijoux. Un Omar refuse de signer. Une Awa gagne un petit procès. Un Ibrahim répare une moto avec ses mains noires de graisse.

En ce moment, quelque part, un Pietro repêché quelqu'un qu'il ne connaîtra jamais. Un Celestin écrit un rapport que personne ne lira peut-être pendant des années. Un Oumar dit à un enfant : 'Tu es en sécurité. Moi aussi j'étais comme toi.'

Ce livre ne peut pas changer tout ça seul.

Mais vous, peut-être, vous pouvez commencer quelque chose.

Exiger que votre gouvernement traite les gens qui arrivent comme des êtres humains. Refuser les discours qui transforment des personnes en problèmes. Ecouter ceux qui ont traversé avant de les juger. Comprendre que ce que vous voyez n'est jamais toute l'histoire.

Et peut-être, si vous avez grandi dans un pays où les portes étaient fermées, vous demander : est-ce que je peux aider à les ouvrir ? Est-ce que je peux être, pour quelqu'un, l'équivalent de ce Marco qui a appris à Koffi à faire une sauce ?

Les grandes histoires se font de petits gestes.

Ce livre vous appartient maintenant.

Faites-en quelque chose.

Goulia Frederic Richard

PHARAOH GOLD PHG EDITIONS

SCENES PROFONDES

Ce que les chiffres ne disent pas

Les statistiques ont un défaut fatal : elles font disparaître les visages.

Chapitre A

La nuit de l'arrivée — ce que Koffi n'a pas écrit

« Certaines choses s'écrivent en premier dans le corps, pas dans les mots. »

Il y a une heure que Koffi n'a jamais racontée à personne exactement. L'heure qui a suivi l'arrivée sur cette plage de galets européenne, quand les gyrophares bleus éclairaient les visages épuisés.

Les uniformes étaient là. Professionnels. Efficaces. Pas mauvais, ces hommes et ces femmes en tenue bleue — ils effectuaient un travail difficile dans des conditions impossibles. Mais dans le regard de Koffi à cet instant précis, ils étaient d'abord des uniformes.

Il y avait dans le groupe une femme qui s'appelait Mariama. Trente ans, nigériane. Elle portait un enfant de deux ans accroché dans son dos. L'enfant dormait — d'un sommeil d'épuisement profond, ce sommeil que les corps trouvent quand ils ne peuvent plus tenir éveillés.

Quand un agent en uniforme s'approcha pour l'orienter vers le point de rassemblement, Mariama se pencha sur l'enfant pour vérifier qu'il respirait encore. Ce geste — ce simple geste de mère qui vérifie que son enfant est vivant — Koffi ne l'oublierait jamais.

Parce que dans ce geste, il y avait tout.

Tout ce voyage. Toute cette peur. Toute cette mer. Et à la fin, une mère qui vérifie que son enfant respire.

L'agent vit le geste aussi. Il s'arrêta un instant. Quelque chose passa sur son visage — pas de la pitié, quelque chose de plus profond. Il dit quelques mots dans sa langue que Koffi ne comprenait pas. Mais son ton avait changé.

Il alla chercher une couverture supplémentaire pour l'enfant.

C'était peu. Mais dans cette nuit-là, sur cette plage, c'était énormément.

!!!

Koffi s'assit sur les galets et regarda l'eau.

La mer était calme maintenant. Indifférente, toujours, mais calme. Les vagues venaient mourir doucement sur les pierres avec un bruit presque reposant.

Il n'arrivait pas à croire qu'il était arrivé. Le mot arrive sonnait faux — comme si arriver impliquait une destination, un but atteint, quelque chose de complet. Il n'était pas arrivé quelque part. Il était juste survenu à quelque chose.

A cote de lui, Moussa regardait ses mains.

— On est en Europe.

— Oui.

— C'est tout ce que tu dis ? On est en Europe ?

— C'est tout ce que je sais dire pour l'instant.

Moussa hochala tête.

— Tu as faim ?

— Oui.

— Moi aussi.

Et ils restèrent assis, fatigués, affamés, vivants, sur une plage de galets dans un pays qu'ils ne connaissaient pas encore.

Au loin, les lumières d'une ville.

Toujours les lumières d'une ville.

L'espoir ressemble souvent à une lumière au loin. Ce n'est que quand on s'en approche qu'on voit ce que c'est vraiment.

Chapitre B

Le soir du restaurant

« Il y a des humiliations si ordinaires qu'on ne sait plus si on doit pleurer ou rire. »

Trois mois après son embauche dans le restaurant, Marco proposa à Koffi de venir manger avec l'équipe le soir de la fermeture annuelle.

C'était une tradition. Fin d'année, le restaurant fermait, et Marco cuisinait pour son équipe. Une fête simple, bruyante, avec du vin et des plats que les clients ne commandaient jamais parce qu'ils étaient trop modestes pour la carte.

Koffi hésita. Il ne savait pas si cette invitation s'adressait vraiment à lui ou si c'était une formule de politesse.

Marco le vit hésiter.

— Tu viens ou pas ?

— Je ne veux pas déranger.

— C'est moi qui t'invite. Viens.

Il vint.

C'était une table de dix personnes. Des italiens, des espagnols, une Polonaise, un Marocain, et lui. Ils mangèrent. Ils burent. Ils rirent.

Koffi observa. Il ne parlait pas encore assez bien la langue pour suivre toutes les conversations, mais il observait. Les gestes. Les rires. La façon dont Marco regardait ses employés — avec une exigence réelle mais aussi une affection réelle.

A un moment, un homme — le chef de salle, la cinquantaine, l'air d'un homme qui a des opinions sur tout — dit quelque chose qui fit rire tout le monde. Koffi sourit par reflexe sans comprendre.

La polonaise, qui parlait plusieurs langues, se pencha vers lui.

— Il disait que vous avez les meilleures mains de la cuisine et que Marco voudra jamais le reconnaître.

Koffi la regarda.

— C'est vrai ?

— C'est ce qu'il a dit.

Koffi regarda Marco. Marco, qui avait entendu l'échange, haussa les épaules avec l'air de quelqu'un qui ne veut pas qu'on sache qu'il est content.

— T'exagérés, dit Marco au chef de salle.

— Non.

Koffi sourit.

Ce soir-là, pour la première fois depuis son arrivée, il ne se sentit quelque part. Pas chez lui — il ne savait plus exactement où était chez lui. Mais quelque part.

*Appartenir a un endroit ne vient pas des papiers. Ça vient du soir ou
quelqu'un vous laisse une place a sa table et n'en fait pas tout un
évènement.*

!!!

Ce soir-là ne se passa pas sans accroc.

En rentrant, Koffi prit le métro. Il était tard — vers minuit. Les wagons étaient presque vides.

A un arrêt, un groupe de jeunes monta. Cinq ou six. Bruyants, l'alcool dans la voix, l'énergie de gens qui ont passé une bonne soirée et cherchent à la prolonger.

L'un d'eux vit Koffi. Quelque chose dans son regard changea. La façon dont il le regarda — pas avec hostilité immédiate, mais avec cette évaluation que Koffi avait appris à reconnaître. Une évaluation qui classait.

— C'est quoi toi dans ton pays ? dit le gars.

Koffi ne répondit pas.

— Je te parle !

Ses amis regardaient. Pas tous avec la même expression — certains semblaient mal à l'aise. Mais aucun ne disait rien.

— Laisse tomber, dit l'un d'eux.

— Non mais sérieusement. Tu as un titre de séjour au moins ? Le métro s'arrêta. Koffi se leva, sortit.

Ce n'était pas son arrêt. Mais c'était mieux.

Il marcha dans la nuit tiède. Vingt minutes jusqu'au centre. Ses mains dans les poches.

Il pensait à la table de Marco. À la polonaise qui lui avait traduit le compliment. À ce soir où il avait existé, une heure, sans que

personne le questionne sur sa légitimité à être la.

Il pensait à ça pour ne pas penser à autre chose.

Il ne suffit pas d'une bonne soirée pour effacer le reste. Mais une bonne soirée peut vous donner la force de supporter le reste.

Chapitre C

La réunion des survivants

« Ils ne se connaissaient pas avant. La mer les avait rendus frères. »

Un an et demi après l'arrivée, Koffi reçut un message inattendu.

C'était Bintou. Bintou qui avait failli rester dans le désert. Bintou qui avait bu l'eau de sa bouteille. Bintou qui n'avait pas dit merci mais qui avait continué à marcher.

Elle vivait dans une autre ville. Elle avait trouvé le numéro de Koffi par quelqu'un qui connaissait quelqu'un. Les réseaux de la migration fonctionnaient aussi comme ça — pas seulement pour envoyer des gens sur des bateaux, mais aussi pour retrouver des gens qui s'en étaient sortis.

— Je voulais juste savoir si tu étais arrive.

— Oui. Toi ?

— Oui. On est deux.

Deux. Sur les soixante-deux qui avaient monte dans ce bateau.

Il ne demanda pas combien d'autres avaient été retrouvés. Il ne voulait pas savoir le nombre exact. Le nombre aurait été trop réel.

— Comment tu vas ?

— Je travaille. Dans une ferme. C'est dur mais c'est du vrai travail.

— Et toi ?

— Je cuisine. Dans un restaurant.

— Tu cuisines ?

— J'apprends.

Un silence.

— Koffi. La bouteille d'eau dans le désert.

— Oui.

— Je sais que tu m'as dit que ce n'était rien. Mais pour moi c'était tout. Alors voilà. Merci.

Koffi ne sut pas quoi dire.

— Tu n'as pas à me remercier.

— Je sais. C'est pour ça que je le fais maintenant. Parce que j'en ai envie, pas parce que j'y suis obligée.

Il rit doucement.

— Comment elle s'appelait ? Cette femme dans le désert dont tu as pris la main ?

Bintou réfléchit.

— Je ne sais pas. Elle ne parlait plus. Elle ne pouvait plus parler.— Elle méritait qu'on se souvienne d'elle quand même.

— Oui. Tous ceux qu'on a vus méritaient ça.

Ils parlèrent encore une heure. De tout et de rien. De la vie quotidienne, des difficultés, des petites victoires. De gens ordinaires qui vivaient une vie ordinaire après avoir traversé quelque chose d'extraordinaire.

Survivre a quelque chose avec quelqu'un crée un lien que rien d'autre ne peut créer. C'est une fraternité qu'on n'a pas choisie. C'est souvent

la plus vraie.

!!!

Deux mois plus tard, il y eut une réunion.

Pas organisée officielle — juste des gens qui avaient fait le même voyage et qui s'étaient retrouvés par les réseaux. Ils se retrouvèrent dans un appartement modeste dans une banlieue, quinze personnes autour d'une table trop petite.

Koffi ne connaissait presque personne. Il reconnut quelques visages du camp. Un homme qu'il avait vu charger des pierres. Une femme qui avait prié sur le bateau.

Personne ne parla de ce qu'ils avaient traversé. Pas directement. Ils mangèrent. Ils se racontèrent leurs nouvelles vies. Qui avait trouvé quoi. Qui cherchait encore. Qui avait des nouvelles d'untel ou d'une telle.

Vers la fin de la soirée, quelqu'un porta un toast.
Maladroitement, avec un verre de jus de fruit.

— A ceux qui sont partis avec nous et qui ne sont pas la ce soir.
Silence.

Puis tout le monde leva son verre.

Certains avaient les yeux brillants.

Koffi regardait les visages autour de la table. Ces visages marquent, fatigués, mais présents. Vivants.

*Les survivants portent les morts avec eux. Ce n'est pas un fardeau.
C'est un honneur.*

Chapitre D

Les mains de Koffi

« Ce qu'on apprend avec les mains entre dans l'âme autrement. »

Un an et demi après ses débuts dans la plonge, Koffi était devenu commis de cuisine.

Ce n'était pas une promotion spectaculaire. Mais c'était réel. Un contrat signé. Un titre. Une place dans l'équipe avec un nom sur le tableau de service.

Marco lui apprenait avec méthode. Pas avec beaucoup de mots— Marco n'était pas homme de discours. Avec des gestes. Des démonstrations. En faisant les choses et en laissant regarder.

Koffi apprit que couper un oignon à un certain angle fait pleurer moins. Que le moment où on ajoute l'ail dans une sauce change tout le goût. Que les viandes demandent de la patience — on ne peut pas accélérer certaines choses sans les gâcher.

Ces leçons s'appliquaient au-delà de la cuisine. Il le sentait sans pouvoir l'expliquer.

Un jour, pendant qu'il préparait une mise en place, Marco s'arrêta derrière lui.

— Tu sais ce qui te manque encore ?

— Quoi ?

— La confiance. Tu fais bien les choses mais tu les fais comme si tu demandais la permission. Dans une cuisine, il faut des gens qui font comme s'ils avaient le droit d'être là.

Koffi s'arrêta.

— Tu as le droit d'être là, dit Marco.

— Certaines gens ne pensent pas ça.

— Certaines gens ont tort. Et de toute façon, ce n'est pas eux qui cuisinent. C'est toi.

Koffi reprit son couteau.

Il coupa les herbes avec un peu plus de précision dans le geste. Un peu plus d'assurance dans la tenue du couteau.

Marco hocha la tête et alla vérifier les feux.

Parfois, tout ce dont quelqu'un a besoin, c'est que quelqu'un lui dise : tu as le droit d'être là. Et que cette personne le pense vraiment.

!!!

Ce soir-là, Koffi appela sa mère.

— Maman, je cuisine dans un vrai restaurant.

— Tu cuisines ?

— Oui. Pas encore les plats principaux, mais les préparations. Et parfois les desserts.

— Est-ce qu'ils mangent de la nourriture de chez nous là-bas ?

— Non. Mais j'ai dit au chef que je pouvais lui faire quelque chose. Il a dit qu'on allait tester.

— Tu vas lui cuisiner quoi ?

Koffi réfléchit.

— Le poulet au feu de bois avec les épices. Comme toi tu fais.

Silence au téléphone. Puis, doucement :

— Mon fils. Si tu fais ça avec l'amour que j'y mettais... ils vont pleurer de bonheur.

Koffi rit.

— Je vais essayer.

— Ne le fais pas pour les impressionner. Fais-le parce que la cuisine de ta mère est bonne et mérite d'être connue.

Il apporta le plat deux semaines après. Pour l'équipe, pas les clients — un test.

Ils mangèrent.

Silence.

Puis Marco dit simplement :

— C'est quoi les épices ?

— C'est le secret de ma mère.

— Elle m'apprendrait ?

Koffi sourit.

— Peut-être. Si vous lui faites un bon accueil quand elle viendra.

— Elle vient ?

— Un jour. J'y travaille.

Faire venir sa mère. Un objectif si simple, si concret. Et pourtant, pour Koffi, à ce moment-là, c'était l'horizon qui donnait du sens à tout le

reste.

Chapitre E

Le rêve de rentrer

« Rentrer n'est pas abandonner. C'est parfois commencer vraiment. »

Deux ans et quelques mois après son arrivée, Koffi commença à penser sérieusement au retour.

Pas définitivement. Pas parce qu'il avait échoué. Mais parce que quelque chose en lui avait commencé à se demander si l'endroit où il construisait des choses était vraiment l'endroit où il voulait les construire.

Il aimait ce restaurant. Il aimait ce qu'il apprenait. Il aimait, de plus en plus, la ville. Ses rues, ses marches, ce mélange de gens de partout qui constituaient une communauté hétéroclite mais réelle.

Mais il aimait aussi le souvenir du manguier. L'odeur du soir dans le village. La voix de sa mère le matin. Awa qui grandissait. Lamine qui apprenait à marcher. Ibrahim dans son atelier.

Il n'était pas de nulle part. Il était de là-bas. Et il avait passé deux ans à construire quelque chose ici. Ces deux choses pouvaient-elles coexister ?

!!!

Il en parla a Aminata un samedi après-midi.

Elle venait de finir une formation. Ils étaient dans un cafe, avec des cafés et des livres sur la table.

— Je pense à rentrer. Pas maintenant. Dans un ou deux ans. Mais j'y pense.

— Pour faire quoi ?

— Ouvrir quelque chose. Peut-être un restaurant. Quelque chose qui mélange ce que j'ai appris ici et là-bas.

— Et les papiers que t'as mis deux ans à avoir ?

— Je les garde. Ça ne veut pas dire que je ne reviens pas parfois.

Aminata réfléchit.

— Tu sais ce qui m'a surprise le plus ici ? C'est que j'avais cru que l'Europe allait me changer. Et en fait elle m'a juste montré qui j'étais vraiment. Parce que quand on te retire tout — la famille, la langue, les repères — ce qui reste, c'est toi. Et ce qui restait de moi, ça m'a surprise.

— En bien ?

— Oui. En bien.

Elle prit son café.

— Moi je ne rentrerai pas tout de suite. J'ai encore des choses a faire ici. Mais je comprends que toi tu le veuilles. Ce n'est pas pareil pour tout le monde.

— Et tu viendras un jour ?

— Un jour. Pour voir les changements. Et pour te manger le poulet de ta mère que tout le monde a l'air d'adorer.

Il rit.

Il n'y a pas une seule bonne façon de finir l'histoire. Rentrer peut-être aussi courageux que partir. L'essentiel est de choisir, pas de subir.

!!!

La nuit d'avant son retour, Koffi écrivit dans son cahier.

Il avait commencé ce cahier en arrivant en Europe. Il y notait des mots nouveaux, des expressions, des observations. Progressivement il avait commencé à y écrire autre chose — des pensées, des scènes, des fragments de ce qu'il vivait.

Ce soir-là il écrivit :

Je pars demain. Non, ça ne s'écrit pas comme ça. Je rentre demain.

Je rentre différent. Je n'ai pas les poches pleines d'or comme dans les photos que Moussa montrait. J'ai les poches pleines d'autre chose. Des recettes. Des méthodes. Des contacts. Des langues. Une façon de regarder le monde que je n'avais pas avant.

Je rentre aussi avec des choses moins utiles. Des cicatrices dans la tête que je ne verrai que dans dix ans quand certaines pensées reviendront sans prévenir. Des images que j'aurais voulu ne jamais

Voir. Des questions auxquelles je n'ai toujours pas de réponse.

Je rentre en sachant maintenant ce que signifie arriver quelque part et qu'on te regarde comme un problème. Ça changé la façon dont on regarde les gens qui arrivent. Ça changé la façon dont on est dans le monde.

Je rentre parce que mon pays m'appartient autant qu'a ceux qui l'ont dirigé sans moi. Parce qu'Awa a besoin que son frère soit présent. Parce que Kariou a besoin de voir un homme revenir.

Je rentre parce que la maison ou ma mère lave le linge dans une bassine bleue est aussi le monde. Et le monde ou je cuisine dans un restaurant européen est aussi la maison.

Bonne nuit, Europe. J'ai appris ici. Je repars là-bas. Ce n'est pas la fin.

!!!

Le lendemain matin, à l'aéroport, Koffi regarda la porte d'embarquement.

Il pensa à ce matin de départ du village. La porte de la maison. Le bruit de la tôle. Les toits dans la lumière grise.

Ce matin, il tenait une valise — une vraie valise, pas un sac de toile. Il avait un billet — un billet normal, acheté sur internet avec son propre argent. Il avait un passeport — un passeport avec ses visas, ses tampons, son histoire officielle des deux dernières années.

Il était le même homme et un homme entièrement différent.

Quelqu'un passa près de lui — un homme d'une trentaine d'années, sac sur l'épaule, l'air perdu de quelqu'un qui cherche un terminal. Koffi remarqua quelque chose dans son regard. Cette expression particulière.

Il s'approcha.

— Tu cherches quoi ?

L'homme le regarda. Ses yeux. Koffi avait appris à reconnaître ces ceux-là.

— Je dois prendre un avion pour... Je ne sais pas comment ça marche ici.

Koffi regarda le billet que l'homme lui tendait. Il indiqua le bon terminal. Il expliqua le chemin. Il fit attention que l'homme comprenne.

— Merci, dit l'homme.

— Ce n'est rien. Bonne chance.

L'homme s'éloigna. Koffi le regarda disparaître dans le couloir.

Puis il se retourna vers sa porte d'embarquement.

Les chaines de solidarité fonctionnent comme ça. Quelqu'un t'aide. Tu aides quelqu'un d'autre. Un jour, quelqu'un que tu n'as jamais vu aide quelqu'un que tu n'aideras jamais. C'est suffisant. C'est même essentiel.

I RÉALITÉ

Le retour au pays reste une expérience complexe pour les migrants. Après plusieurs années à l'étranger, beaucoup décrivent un sentiment de ne plus appartenir complètement ni à leur pays d'origine ni au pays d'accueil — ce que les chercheurs appellent la 'double absence'. Ceux qui reviennent avec des compétences, une épargne et un réseau peuvent devenir des agents de développement locaux. Mais ils font face à des obstacles : manque d'infrastructures, corruption, difficulté à réintégrer des sociétés qui ont changé en leur absence.

POUR NE PAS CONCLURE

L'esclavage est vieux comme le monde. Il prend des formes nouvelles à chaque génération. Aujourd'hui, il s'appelle travail non déclaré, dette de la migration, exploitation du désespoir. On lui donne des noms administratifs. Mais sous les mots, c'est la même chose : un être humain traité comme une chose.

Le racisme est une peur habillée en certitude. Il dit : tu n'es pas comme moi, donc tu es moins que moi. C'est un mensonge ancien et persistant. Il survit parce que ceux qui en bénéficient n'ont aucun intérêt à l'abandonner. Il mourra quand assez de gens refuseront d'en hériter.

La jalousie entre les pauvres est le cadeau le plus précieux que les riches aient jamais fait à leur propre sécurité. Si vous vous battiez avec vos voisins, vous ne vous battiez pas avec les systèmes qui vous maintiennent tous les deux en bas.

La xénophobie fabrique des étrangers. Elle prend des gens qui habitent la même planète et décrète qu'ils ne partagent pas la même humanité. C'est une erreur de perception. Et comme toutes les erreurs de perception, elle peut être corrigée.

La déraison, c'est de continuer à faire la même chose en espérant des résultats différents. Continuer des politiques qui font mourir des gens en mer, qui maintiennent des régimes corrompus, qui

Criminalisent la solidarité — et s'étonner que les gens continuent de partir, de mourir, de souffrir.

Ce roman s'arrêta ici. L'histoire ne s'arrêta pas.

Elle continue dans les visages de ceux qui marchent dans vos villes sans que vous sachiez ce qu'ils ont traversé. Elle continue dans les cahiers d'Awa, dans les mains grasses de graisse d'Ibrahim, dans les conférences d'Aminata, dans les pierres empilées par Lamine.

Elle continue dans chaque personne qui, ayant lu ces pages, décidé de regarder autrement.

TEMOIGNAGES

Fragments de vies — Ce qu'ils auraient voulu dire

Ces voix sont fictives. Mais elles ressemblent à des voix réelles.

Chapitre T1

Seydou, 19 ans — Le garçon qui n'est pas arrivé

« Ce texte est une fiction. La réalité qu'il évoque ne l'est pas. »

Seydou avait dix-neuf ans et un téléphone qu'il avait économisé pendant huit mois pour acheter.

Il venait d'un village de la région de Kayes. Son père cultivait le mil. Sa mère vendait des arachides au marché du vendredi. Seydou avait fini le lycée avec de bonnes notes, mais l'université était trop loin et trop chère. Il avait travaillé comme aide-maçonnerie pendant un an. L'argent ne suffisait jamais.

Sur son téléphone, il avait une photo. Lui dans sa chambre, souriant. Derrière lui, un poster d'un joueur de football européen. Il avait envoyé cette photo à un ami qui était parti l'année d'avant. Son ami avait répondu avec trois photos de lui en Europe. Belle ville. Belles rues. Beau sourire.

Seydou avait décidé.

Il avait dit à sa mère qu'il allait travailler dans la capitale. Elle avait pleuré. Il lui avait promis qu'il rentrerait avant l'hivernage.

Il n'est jamais rentré.

Son nom n'est pas dans les statistiques officielles. Personne ne sait exactement ce qui lui est arrivé. Sa mère attend encore. Son

père dit que les jeunes partis ne reviennent plus. Sa petite sœur, quatorze ans, a accroché sa photo au mur.

Dans un monde juste, Seydou aurait eu accès à une université. Ou à un travail qui paye. Ou à un avenir qui n'exigeait pas de risquer sa vie.

Dans ce monde, il a pris un bus, puis un camion, puis a marché.

Personne ne sait la suite.

Le monde produit des Seydou par milliers. Et puis s'étonné que des gens traversent des déserts et des mers.

!!!

Si Seydou avait pu écrire une lettre avant de partir, elle aurait peut-être dit :

"Je pars parce que je n'ai pas trouvé de raison de rester assez forte. Pas parce que mon pays ne m'appartient pas. Mais parce qu'il n'a pas encore appris à m'appartenir.

Je ne suis pas un aventurier. Je suis quelqu'un qui a calculé et qui a conclu que le risque de partir était moins grand que le risque de rester toute une vie à faire semblant que ça allait aller.

Prends soin de maman. Dis-lui que je reviendrai. Essaie de le croire pour qu'elle puisse y croire aussi."

Chapitre T2

Mariama, 26 ans — La mère et l'enfant

« Deux personnes. Une seule traversée. »

Mariama avait vingt-six ans et un fils de deux ans qui s'appelait Ibnou.

Elle avait fui une violence conjugale que les autorités locales avaient refusé d'entendre. Deux fois elle avait porté plainte. Deux fois on lui avait dit de rentrer chez elle, que les affaires de ménage se réglaient en famille.

La troisième fois qu'il l'avait frappée, elle avait compris qu'il n'y aurait pas de quatrième fois. Pas parce qu'il allait s'arrêter. Parce qu'elle ne survivrait peut-être pas.

Elle était partie avec Ibnou attache dans son dos et l'équivalent de deux cents euros économies en cachette.

Le voyage avait duré quatre mois.

Ibnou avait deux ans quand il était monte sur le bateau. Il en avait deux et trois mois quand il avait pose le pied sur une plage européenne. Ces trois mois-la, personne ne peut les lui enlever.

Il ne les comprenait pas encore. Un jour il comprendrait.

Dans le centre d'accueil, un médecin avait examine Ibnou. L'enfant allait bien physiquement — la robustesse inexplicable des

enfants en bas age qui traversent des choses que les adultes ne supporteraient pas. Mais il ne parlait plus autant qu'avant. Il avait régressé sur certains acquis.

La psycho du centre avait dit à Mariama : c'est normal. Ça revient. Les enfants sont résilients.

Mariama avait hoché la tête.

Elle pensait : résilients, oui. Mais ils portent quand même. Ils portent juste autrement que nous.

Ibnou grandissait. Il avait appris à parler la langue nouvelle a une vitesse qui stupéfiait les éducateurs. A quatre ans, il était bilingue. A six, il aidait sa mère avec les formulaires.

Mariama regardait parfois son fils aider les nouvelles arrivantes a remplir leurs dossiers. Ce garçon de six ans qui expliquait le système administratif avec une patience infinie.

Elle pensait : voilà ce qu'on lui a donné sans le vouloir. La capacité de comprendre deux mondes.

Les enfants de la migration portent deux mondes en eux. C'est un fardeau. C'est aussi un don extraordinaire, quand le monde le reconnaît comme tel.

I RÉALITÉ

Les femmes constituent environ 30% des migrants arrivant en Europe par les routes méditerranéennes. Beaucoup fuient des violences conjugales, des mariages forcés, des persécutions liées a leur genre dans des pays ou ces violences ne sont pas poursuivies pénalement. Leurs parcours migratoires sont systématiquement plus dangereux que ceux des hommes : elles sont exposées a des violences supplémentaires a chaque étape. Les procédures d'asile pour motif de violence de genre restent insuffisantes dans la plupart des pays

européens.

Chapitre T3

Djamila, 34 ans — L'enseignante qui a traverse

« Elle avait enseigne a des centaines d'enfants. En Europe, personne ne reconnaissait son diplôme. »

Djamila était professeure de mathématiques depuis dix ans.

Elle avait enseigne dans un lycée de la capitale. Elle aimait son travail avec la sincérité des gens qui ont trouvé leur vocation. Elle aimait le moment ou un élève comprenait. Ce regard particulier quand les chiffres s'organisent soudainement en logique.

Elle avait fui son pays après une série d'évènements politiques qu'on ne détaillera pas ici, parce que certaines histoires ne peuvent pas être racontées en détail sans mettre en danger des gens qui sont encore là-bas.

En Europe, son diplôme n'était pas reconnu.

La procédure d'équivalence prenait entre deux et cinq ans. En attendant, elle ne pouvait pas enseigner. Elle ne pouvait pas exercer la seule chose qu'elle savait faire vraiment bien.

Elle travaillait comme agent d'entretien dans un lycée.

C'était un lycée public. Les enseignants étaient professionnels. Les élèves étaient ordinaires — curieux, distraits, brillants, paresseux, comme des élèves partout.

Un jour, elle nettoyait le couloir près d'une salle de classe. La porte était entrouverte. Elle entendit un professeur expliquer une équation. L'explication était approximative.

Elle s'arrêta. Elle entendit les élèves confus.

Elle continua à nettoyer le couloir.

Le lendemain, un élève était dans le couloir après les cours, son cahier ouvert, bloqué sur le même problème. Djamila avait son chariot. Elle s'approcha, hésita, puis dit :

— Tu permets que je regarde ?

L'élève leva la tête. Il vit la blouse de travail. Il haussa les épaules.

— Ouais.

Djamila regarda le problème. Elle prit un stylo. En trois minutes, avec les mots simples de quelqu'un qui a passé dix ans à trouver les mots simples, elle lui expliqua.

L'élève la regarda.

— Vous êtes prof ?

— J'étais prof. Je le suis encore. Les papiers ne suivent pas encore.

L'élève regarda son cahier. Regarda Djamila.

— C'est nul, ce système.

— Oui.

— Vous pouvez m'aider pour le reste ?

Djamila regarda son chariot. Regarda l'heure. Regarda l'élève.

— Dix minutes.

Ils restèrent vingt minutes.

Une professeure de mathématiques nettoie des salles de classe pendant que des élèves galopent en maths. Ce n'est pas seulement injuste pour elle. C'est une perte pour tout le monde.

Chapitre T4

Thierno, 45 ans — Celui qui est arrivé il y a vingt ans

« Il a construit sa vie ici. Et pourtant, on lui demande encore d'où il vient. »

Thierno était arrivé il y a vingt ans.

En vingt ans, il avait appris la langue parfaitement — avec même quelques expressions locales que les natifs trouvaient amusantes dans sa bouche. Il avait obtenu la nationalité. Il avait fondé une entreprise de bâtiment. Il employait douze personnes, dont huit natifs du pays.

Il avait deux enfants nés ici. Sa fille voulait être médecin. Son fils jouait dans l'équipe de football du lycée.

Il payait ses impôts. Il votait. Il avait été élu représentant des parents d'élèves de l'école de ses enfants.

Et pourtant.

Dans un dîner avec des clients potentiels, une femme lui avait demandé avec un sourire : 'Mais d'où vendez-vous vraiment ?' Avec ce mot vraiment qui voulait dire : votre réponse 'de cette ville' n'est pas suffisante. Je veux la vraie réponse. La réponse qui confirme que vous n'êtes pas tout à fait d'ici.

Dans un conseil municipal où il avait pris la parole pour défendre une proposition, quelqu'un avait dit après : 'C'est bien qu'il s'intègre si bien.' Avec ce s'intègre qui voulait dire : ça ne va pas de soi. Ça demande un effort. Un effort de votre part. Un effort pour devenir ce que nous sommes naturellement.

Son fils avait été suivi dans un magasin. Sa fille s'était entendu dire qu'elle parlait bien le français. Pour une fille qui est née ici et n'a jamais parlé autre chose, c'est une observation étrange.

Thierno en avait parlé avec son fils une nuit.

— Comment tu gères ça ? lui avait demandé le garçon.

Thierno avait réfléchi.

— Je décidé de qui je suis. Pas eux. Si je leur laisse le pouvoir de me définir, je leur donne quelque chose qui m'appartient. Je ne veux pas leur donner ça.

— Mais ça fait pas mal quand même ?

— Si. Ça fait mal. Et ça dure. Mais la douleur ne doit pas devenir de la honte. Je ne suis pas honteux d'être ce que je suis. Ni d'où je viens. Ni ou je suis.

Son fils avait hoché la tête.

Le lendemain il était allé à l'entraînement de football avec ce quelque chose de différent dans le port des épaules que les entraîneurs remarquent parfois chez les jeunes — cette confiance nouvelle qui vient de quelqu'un qui a compris quelque chose la nuit.

L'intégration réussie n'immunise pas contre le racisme. Elle donne juste plus d'outils pour lui résister.

I RÉALITÉ

Les personnes de la deuxième génération — enfants de migrants nées dans les pays d'accueil — font face à des discriminations documentées dans l'accès à l'emploi, au logement et aux services publics. Des études de curriculum vitae montrent que des candidatures identiques ont des taux de réponse significativement différents selon que le nom du candidat sonne étranger ou autochtone. Le racisme systémique ne disparaît pas avec la nationalité ni avec l'intégration économique.

Chapitre FIN

L'horizon qui ne ment pas

« Ce n'est pas la mer qui est cruelle. C'est ce qui pousse les gens à la traverser. »

Il y a une image que Koffi garde dans la tête depuis ce matin d'arrivée sur la plage de galets.

Ce ne sont pas les gyrophares bleus. Ce n'est pas Moussa à côté de lui regardant ses mains. Ce n'est pas Mariama vérifiant que son enfant respire.

C'est l'horizon.

Ce moment, juste avant que les uniformes arrivent, ou il regardait la mer derrière lui. La mer par laquelle il était venu. Cette immensité grise et froide, indifférente, qui avait failli le tuer et qu'il venait de traverser.

Et au-delà de la mer, invisible mais présent dans sa tête, son village. La route rouge. Le manguier. Awa qui récite ses leçons. Sa mère qui lave le linge dans la bassine bleue.

Entre les deux : lui. Debout sur des galets dans un pays qu'il ne connaissait pas encore. Vivant.

Il avait pensé à une chose simple, étrangement simple pour un moment pareil :

L'horizon est le même pour tout le monde. Il ne dit pas d'où tu viens. Il ne dit pas si tu as les papiers. Il est là, pour tout le monde, a la même distance — toujours la même distance, jamais atteint, toujours présent.

Plus tard, quand il raconta son voyage à Thomas le journaliste, Koffi dit :

— Ce que je voudrais que les gens comprennent, c'est que personne ne choisit de risquer sa vie s'il a une autre option. Personne ne met son enfant sur un bateau pneumatique par caprice. On le fait quand on a calculé que la mort probable sur la mer est préférable à la mort certaine, lente et invisible, qu'on vivrait en restant. Quand vous aurez compris ça vraiment, dans votre ventre, pas dans votre tête — alors on pourra peut-être commencer à résoudre quelque chose.

Thomas avait noté ça.

Il avait souligné le mot vraiment.

!!!

Le monde change. Lentement. Trop lentement pour ceux qui meurent en mer. Mais il change.

Des lois se réécrivent. Des consciences s'éveillent. Des politiciens perdent des élections parce que leurs discours de haine ne convainquent plus. Des écoles apprennent à leurs élèves ce que le monde ressemble vraiment. Des entreprises embauchent des gens sur leurs compétences et pas sur leur nom.

Des Marco apprennent à des Koffi à faire des sauces.

Des Djamila expliquent des équations a des élèves dans des couloirs.

Des Ibrahim réparent des motos et paient le médecin de leur mère.

Des Awa gagnent des petits procès.

Des Kariou apprennent à lire.

Ces choses-là sont minuscules.

Ces choses-là sont énormes.

Ce sont elles qui font que le monde, dans cent ans, sera peut-être un endroit où les gens n'auront plus besoin de traverser des déserts et des mers pour avoir le droit d'exister.

Fin.

Ou plutôt : A suivre.

CHAPITRE ADDITIONNEL

La Nuit du 14 Novembre

Il y a des violences qui se commettent dans la lumière des lampadaires. Il y a des témoins. Et pourtant personne ne voit.

Chapitre N

La nuit du 14 novembre

« Il n'a pas eu le temps de dire son nom. »

C'était un mercredi soir. Dix-neuf heures quarante.

Koffi rentrait du restaurant. Il avait travaillé depuis onze heures du matin. Ses pieds étaient lourds, ses épaules fatiguées, ses mains avaient cette odeur particulière des cuisines — un mélange d'huile, d'herbes et de chaleur qui ne partait jamais complètement même après s'être lave.

Il portait son sac sur une épaule. Il avait les écouteurs dans les oreilles. De la musique. Quelque chose de doux, de son pays, que sa mère lui avait envoyée sur WhatsApp la semaine précédente avec juste le message : 'Ecoute ça. Ça fait du bien.'

Il marchait dans une rue qu'il connaissait bien. Quatre cents mètres entre la station de métro et le centre d'hébergement. Il avait fait ce chemin des centaines de fois.

Les flics arrivèrent par derrière.

!!!

Il ne les entendit pas. Les écouteurs. La musique de sa mère.

La première chose qu'il sut, c'est une main qui saisissait son bras. Brutalement. Sans avertissement. Un mouvement rapide, professionnel, qui lui tordait le coude dans le dos avant qu'il ait eu le temps de comprendre ce qui se passait.

Il cria. Pas de peur — de douleur. Son coude.

— Reste tranquille !

Il ne bougeait pas. Comment bouger quand quelqu'un vous maintient le bras dans le dos et que vous sentez le poids d'un corps contre votre dos ?

Un deuxième policier. Devant lui maintenant. Un visage sans expression particulière. Les yeux qui évaluent.

— Tes papiers.

Koffi voulut répondre. Voulut dire : mon sac, mes papiers sont dans mon sac, laissez-moi attraper mon sac. Mais la pression dans son dos s'accroissait. Son visage fut poussé contre le mur.

La pierre froide contre sa joue.

Il entendit sa propre respiration. Rapide. Trop rapide.

— Je n'ai rien fait, dit-il. Mes papiers sont dans le sac.

Le policier devant lui ne répondit pas. Il ouvrit le sac. Fouilla. Trouva le titre de séjour. Le regarda.

La pression dans le dos de Koffi ne diminua pas.

Quelques secondes. Peut-être une minute. Peut-être une heure. Le temps n'existait plus de la même façon avec la joue contre la pierre froide et quelqu'un qui vous tient le bras tordu.

Puis le premier policier relâchement partiellement son emprise.

— Tu étais signale dans le secteur.

— Signale pour quoi ?

— Comportement suspect.

Koffi se retourna lentement. Il regardait les deux hommes. Deux hommes en uniforme, la trentaine, l'air de quelqu'un qui fait son travail.

— Quel comportement suspect ? Je rentrais du travail. J'ai des écouteurs dans les oreilles. Je marchais.

Le deuxième policier lui rendit ses papiers.

— Tu peux y aller.

C'était tout. Pas d'excuse. Pas d'explication supplémentaire. Pas de nom échange. Pas de trace écrite.

Koffi prit ses papiers. Il ramassa son sac. Il reprit la route.

Il n'avait pas fait vingt mètres qu'il dut s'arrêter.

Ses mains tremblaient.

!!!

Ce n'était pas la pire chose qui pouvait arriver. Il le savait.

Deux semaines auparavant, un homme avait été tabassé dans une ville voisine lors d'un contrôle de police. Tabasse — le mot était précis, documenté, filmé par une caméra de surveillance que personne n'avait pensé à désactiver. L'homme s'appelait Mamadou. Trente et un ans. Guinéen. Il vivait dans le pays depuis sept ans. Il avait une carte de séjour. Il revenait d'un anniversaire en famille.

La vidéo circulait depuis une semaine. On y voyait Mamadou a terre, les bras protégeant sa tête, et deux uniformes qui continuaient. On entendait les coups. On entendait Mamadou crier quelque chose. Il criait en français — parfaitement, sans accent — qu'il n'avait rien fait, qu'il avait ses papiers, qu'il ne résistait pas.

Personne sur la vidéo ne s'était interpose.

Mamadou avait deux côtes cassées et un traumatisme crânien. Il était sorti de l'hôpital en boitant, avec des bandages et ce regard particulier des gens qui ont compris quelque chose sur le monde qu'ils auraient préféré ne pas comprendre.

L'enquête était en cours. C'était ce qu'on disait. L'enquête était en cours.

L'enquête était en cours. Dans ce pays, ça voulait dire beaucoup ou rien. Ça dépendait de qui était juge et qui le jugeait.

!!!

Koffi parla a Aminata le lendemain.

Il lui raconta. Elle écouta sans l'interrompre. Quand il eut fini, elle resta silencieuse un moment.

— Tu as eu mal ?

— Au coude. C'est passé. Ce n'est pas ça.

— C'est quoi alors ?

Il chercha ses mots.

— C'est que je n'ai pas eu le temps de dire quoi que ce soit. Ils m'ont saisi, ils m'ont mis contre le mur, et j'ai compris que ce

que je dirais ou ne dirais pas n'avait pas vraiment d'importance. Ils avaient déjà décidé avant même de me regarder.

— Ils avaient décidé quoi ?

— Que j'étais suspect. Que ma présence dans cette rue à cette heure était une anomalie à vérifier. Que mon corps dût être contrôlé avant que ma personne soit vue.

Aminata hocha la tête lentement.

— C'est le racisme systémique. Pas le racisme d'un individu qui te déteste. Le racisme d'un système qui te catégorisé avant de te voir.

— Et c'est quoi la différence pour moi concrètement ?

— La différence, c'est qu'avec un individu, tu peux te défendre. Argumenter. Le convaincre. Avec un système... c'est plus compliqué.

Silence.

— Mais ça ne veut pas dire que c'est impossible, ajouta-t-elle.

— Non. Ça veut dire que c'est long.

— Oui. C'est long.

!!!

Ce qui se passait dans la ville depuis quelques mois était plus difficile à ignorer que jamais.

Les mouvements d'extrême droite, les groupes suprématistes— ils ne se cachaient plus vraiment. Il y avait eu une manifestation trois semaines auparavant. Des centaines de personnes dans les rues. Des drapeaux. Des slogans. Des visages découverts. Des

caméras devant lesquelles ils posaient.

Ce n'était pas nouveau, ce mouvement. Il existait depuis des décennies sous des formes diverses. Mais quelque chose avait changé dans son rapport à la visibilité. Avant, ces gens savaient qu'ils représentaient quelque chose que la société considérait honteux. Ils opéraient dans les marges, se réunissaient discrètement, utilisaient des codes.

Maintenant, ils marchaient dans les rues en plein jour avec leurs drapeaux et leurs discours. Ils se filmaient et postaient les vidéos. Ils avaient des élus dans des parlements. Ils donnaient des interviews à des journaux grand public.

Quelqu'un avait décidé, quelque part, que ce n'était plus honteux. Ou du moins que la honte ne suffisait plus à les freiner.

Koffi avait regardé les images de la manifestation sur son téléphone. Des visages ordinaires, pour la plupart. Des gens qui ressemblaient à des voisins, des collègues, des clients du restaurant. Des gens ordinaires qui marchaient ensemble en criant des choses extraordinairement simples : que certains avaient le droit d'être là et d'autres non. Que la naissance déterminait la valeur. Que la couleur de peau était une frontière.

Il avait vu, sur certaines pancartes, des messages qui le visaient nommément — pas lui personnellement, mais lui comme catégorie. Sa couleur. Son origine. Sa présence sur cette partie de la planète.

Il avait fermé son téléphone.

Il avait fait ce qu'il faisait depuis son arrivée dans ce pays quand les choses étaient trop lourdes : il était allé en cuisine préparer quelque chose. Ses mains occupées. Son esprit en partie libre.

Il y a une forme de santé mentale dans l'acte de créer quelque chose quand le monde essaie de vous convaincre que vous n'existez pas.

!!!

Mais cette nuit-là, après le contrôle de police et la conversation avec Aminata, Koffi ne put pas dormir.

Il pensa a Mamadou et ses côtes cassées.

Il pensa aux drapeaux dans les rues.

Il pensa a la joue contre la pierre froide du mur.

Il pensa a son coude qui avait fait mal.

Et il pensa a ce silence autour de lui pendant le contrôle. Les gens qui passaient. Pas des dizaines — il n'était pas sur un boulevard. Mais deux ou trois. Qui avaient vu. Qui n'avaient pas dit un mot. Qui avaient continué leur chemin.

Il ne leur en voulait pas exactement. Il comprenait la logique : intervenir dans un contrôle de police est compliqué, risqué, ambigu. Les gens ne savent pas quoi faire.

Mais il y avait quelque chose dans ce silence qui pesait autant que les coups.

Ce silence-là disait : ce qui t'arrive ne me concerne pas assez pour que je m'arrête.

Ce silence-là était la frontière la plus réelle entre lui et ce pays.

Pas les papiers. Pas la langue. Pas la culture. Pas même le racisme de ceux qui le détestaient.

Mais l'indifférence de ceux qui ne le détestaient pas mais ne le voyaient pas non plus.

La xénophobie tue. L'indifférence laisse mourir. Ce n'est pas la même chose. Mais le résultat, pour celui qui est a terre, se ressemble.

!!!

Quelques jours après, Koffi écrivit un texte. Pas un article — il n'était pas journaliste. Pas un manifeste — il n'était pas militant. Juste un texte. Un texte qu'il posta sur un compte que peu de gens suivaient.

Il écrivit :

« Mercredi soir. J'avais les écouteurs dans les oreilles. De la musique envoyée par ma mère. J'avais travaillé dix heures. Je rentrais. Deux policiers m'ont mis contre un mur avant que j'aie pu dire bonjour. Ma joue contre la pierre. Mon coude tordu. Mon sac fouille. Mes papiers vérifiés. Ils étaient en règle, comme toujours.

Je ne dis pas que tous les policiers sont mauvais. Je connais des policiers qui font bien leur travail. Je dis que ce soir-là, dans cette rue, mon corps a été traité comme un problème à résoudre avant que ma personne soit vue. Je dis que c'est systématique. Je dis que ça a un nom.

Et je dis que j'ai regardé les images de la manifestation de la semaine dernière, ces gens avec leurs drapeaux et leurs slogans qui ne se cachent plus, et j'ai pensé : voilà ou ça va quand on laisse les mots devenir des actes et les actes devenir des politiques.

Je vis dans ce pays depuis deux ans. Je respecte ses lois. Je paye ses impôts. J'aime sa cuisine et j'essaie d'y contribuer avec la mienne. Je veux y rester parce que j'ai commencé à y construire quelque chose.

Mais je voudrais que ce pays décidé si je suis quelqu'un qui le construit avec lui ou quelqu'un qu'il tolère en attendant de s'en débarrasser. Parce que je ne peux pas être les deux en même temps. Et lui non plus.

Koffi. »

!!!

Le texte fut partagé deux cent quarante-sept fois en trois jours.

Ce n'était pas viral au sens de millions de vues. Mais c'était des gens qui l'avaient lu, qui avaient décidé que ça méritait d'être lu par d'autres.

Parmi les réactions, il y en avait de toutes sortes.

Des gens qui disaient : moi aussi. Exactement ça. Dans des mots différents mais la même expérience.

Des gens qui disaient : je ne savais pas que ça se passait comme ça. Merci de le dire.

Des gens qui disaient : c'était probablement justifié, tu ne nous racontes qu'une version.

Des gens qui disaient : rentre chez toi si tu n'es pas content.

Des gens qui ne disaient rien mais qui lieraient le texte d'un compte qui, en regardant de plus près, appartenait à l'un de ces mouvements dont les symboles avaient changé mais pas la substance.

Marco lui envoya un message privé.

— J'ai lu ce que tu as écrit. Je ne savais pas. Je suis désolé que ça t'est arrivé.

— Ce n'est pas ta faute.

— Non. Mais c'est mon pays. Ça m'appartient aussi de réagir.

Koffi ne sut pas quoi répondre.

Il dit juste : merci.

Quand quelqu'un dont ce n'est pas le problème décidé quand même que c'est son problème — c'est là, exactement là, que quelque chose commence à changer.

!!!

Deux mois après cette nuit du 14 novembre, un évènement se produisit dans une ville voisine.

Un homme avait été battu par un groupe de jeunes affiliés à un mouvement suprématiste. Battu dans la rue, en plein jour, devant des témoins. L'homme s'appelait Souleymane. Il avait vingt-huit ans. Il était étudiant en médecine — quatrième année.

Souleymane était survenu. Mais il avait passé trois jours à l'hôpital.

Les agresseurs avaient été identifiés grâce aux caméras. Cinq personnes. Trois avaient des antécédents. Deux étaient inconnus des services.

Ce qui s'était passé ensuite était ce qui avait retenu l'attention.

La mobilisation. Des centaines de personnes dans les rues le lendemain. Des étudiants, des médecins, des enseignants, des inconnus. Des gens qui avaient lu la nouvelle et qui avaient décidé que cette fois ils ne resteraient pas silencieux. Que ce silence-là avait duré assez longtemps.

Il y avait eu des discours. Des banderoles. Des chants.

Et dans la foule, des visages très différents les uns des autres. Pas seulement des gens qui ressemblaient à Souleymane. Beaucoup de gens qui ne lui ressemblaient pas du tout. Des gens dont la présence disait : ce qui lui est arrivé nous concerne aussi. Sa blessure est notre affaire.

Aminata avait pris la parole ce jour-là. Une de ses courtes interventions, sans notes, directes.

— La haine s'organise. La solidarité doit s'organiser aussi. Ils n'ont plus honte de montrer leur visage — alors nous devons montrer le nôtre.

Koffi était dans la foule.

Il ne parla pas. Il était là. C'était suffisant.

La première réponse à la haine organisée, c'est la présence organisée. Être là. Se compter. Se voir. Se rappeler mutuellement qu'on n'est pas seul.

!!!

Ce soir-là, Koffi rentra tard.

Il passa devant le mur où il avait eu la joue deux mois plus tôt. Il s'arrêta. Il regarda les pierres.

Des pierres ordinaires. Grises. Froides, probablement, même maintenant. Juste un mur comme des milliers d'autres dans cette ville.

Il continua à marcher.

Mais cette fois il n'avait pas d'écouteurs. Il préférait entendre la rue.

I RÉALITÉ

Les contrôles au faciès — contrôles d'identité basés sur des caractéristiques physiques comme la couleur de peau ou l'apparence ethnique plutôt que sur un comportement suspect — sont documentés dans plusieurs pays européens. Des études menées en France, au Royaume-Uni et en Allemagne montrent que des personnes perçues comme noires ou arabes ont une probabilité plusieurs fois supérieure

d'être contrôlées par rapport à des personnes perçues comme blanches, dans des conditions similaires. Les violences policières lors de contrôles touchent de façon disproportionnée les personnes racisées. La montée en puissance des mouvements d'extrême droite et suprématistes en Europe est documentée par des organisations comme le Centre Simon Wiesenthal, l'Institute for Strategic Dialogue et Europol, qui signalent une augmentation des actes de violence à motivation raciste depuis 2015.

Chapitre N2

Ce que Koffi comprit cette nuit-là

« La résistance n'est pas un acte héroïque. C'est un choix quotidien. »

Koffi nota quelque chose dans son cahier cette nuit-là. Une phrase qui lui était venue dans la foule, pendant le discours d'Aminata.

Il écrivit :

Ils sont en train de nous apprendre quelque chose, malgré eux. Ils nous apprennent que rien n'est acquis. Que les droits qu'on croit avoir ne sont réels que si des gens se battent pour les défendre. Que la liberté ne soit pas un état permanent — c'est une vigilance permanente.

Ils croient qu'en se montrant, ils gagnent. Ce n'est pas faux — la visibilité de la haine normalise la haine. Mais la visibilité de la résistance normalise la résistance. Le choix nous appartient : est-ce qu'on leur laisse l'espace public, ou est-ce qu'on y est aussi ?

Je suis parti de mon village parce que mon pays ne m'offrait pas de place. J'ai traversé le désert. J'ai traversé la mer. J'ai survécu des choses que je ne raconterai pas entièrement parce que les mots ne sont pas assez grands. J'ai construit quelque chose ici, doucement, avec les mains.

Et maintenant des gens organisent des manifestations pour me dire que je n'ai pas ma place ici non plus.

Ma réponse : je reste. Je construis. Je parle. Je suis présent dans cet espace public ou ils veulent être seuls.

Pas parce que je suis courageux. Parce que l'alternative — m'effacer, devenir invisible, accepter leur définition de moi — cette alternative-là n'en est pas une.

J'existe. Je suis là. C'est suffisant pour commencer.

!!!

Dans les semaines suivantes, quelques choses changèrent.

Pas énormément. Pas le système. Pas les lois. Pas les mouvements d'extrême droite qui continuaient à marcher et à se filmer.

Mais des petites choses.

Un collectif de soutien aux victimes de contrôles au faciès ouvrit dans le quartier. Aminata en devint membre. Elle y apporta sa formation juridique, ses contacts, sa capacité à écouter sans que ça l'écrase.

Marco, de son côté, demanda à un représentant du collectif de venir parler à son équipe. Pas une grande réunion. Juste une heure, un midi, autour de sandwiches. Pour que ses employés comprennent ce que certains d'entre eux vivaient sans jamais le dire.

Un des policiers qui avait plaque Koffi contre le mur travaillait dans le même quartier. Ils se croisèrent un jour dans la rue. Le policier le reconnut. Koffi le reconnut. Ils se regardèrent une seconde. Le policier ne dit rien. Koffi ne dit rien.

Ils continuèrent leurs chemins respectifs.

Il n'y avait pas de résolutions parfaites dans cette histoire. Pas de scène où le coupable reconnaissait sa faute et demandait pardon. Pas de tribunal qui tranchait avec précision. Pas de happy end cinématographique.

Il y avait juste la vie qui continuait. Avec ses injustices non résolues, ses silences jamais comblés, et au milieu de tout ça, des gens qui essayaient.

La justice n'est pas un état. C'est un mouvement. Elle n'arrive jamais complètement. Elle avance par petits pas. Et chaque pas compte.

I RÉALITÉ

En France, la Cour de cassation a reconnu en 2016 que l'état pouvait être responsable de contrôles d'identité discriminatoires. En 2020, le Comité des droits de l'homme de l'ONU a condamné la France pour contrôles au faciès dans plusieurs affaires. Malgré ces avancées juridiques, les contrôles discriminatoires persistent. Selon le Défenseur des droits français, les jeunes hommes perçus comme noirs ou arabes ont six fois plus de chances d'être contrôlés que les autres. La lutte contre les discriminations systémiques dans les forces de l'ordre est un chantier ouvert dans la plupart des démocraties européennes.

PARTIE SPECIALE

Celles qu'on n'entend jamais

Il y a des femmes qui sont parties chercher du travail. Il y a des femmes qui ont fini dans des endroits dont personne ne parle. Ce chapitre leur appartient.

Chapitre G1

Grace — Ce qu'elle ne pouvait pas refuser

« Elle n'avait pas choisi ça. Elle n'avait pas eu le choix. Ce n'est pas pareil. »

Grace avait vingt ans quand elle quitta Lagos.

Elle avait un diplôme de secrétariat. Elle parlait anglais, yoruba, et quelques mots de français appris à l'école. Elle était intelligente, organisée, ponctuelle. Trois qualités que son professeur avait inscrites en rouge dans son bulletin de fin d'année, comme s'il voulait que ça reste.

Sa mère vendait du tissu au marché de Balogun depuis vingt-cinq ans. Ses deux frères étaient encore au lycée. Son père était mort d'un accident de mototaxi quand Grace avait douze ans. Depuis, c'était sa mère qui portait tout.

Grace avait trouvé du travail comme secrétaire dans un cabinet d'avocats. Le salaire était maigre mais réel. Elle aidait sa mère. Elle mettait un peu de côté. Elle avait un plan.

Puis le cabinet avait fermé. Le patron avait disparu avec les fonds des clients dans une affaire dont les journaux parlèrent deux semaines avant de passer à autre chose.

Grace s'était retrouvée sans emploi du jour au lendemain.

Elle avait cherché. Pendant six mois, elle avait cherché. Chaque matin, les petites annonces. Chaque semaine, des candidatures. Chaque réponse — quand il y en avait une — se terminait de la même façon : soit on lui demandait quelque chose qu'elle ne voulait pas donner, soit le poste était déjà pris, soit le salaire ne couvrait pas le transport pour s'y rendre.

C'est dans cet état — épuisée, endettée, sa mère qui toussait depuis deux mois sans pouvoir payer le médecin — qu'une femme l'aborda au marché.

!!!

La femme s'appelait Mama Bisi. Elle avait quarante ans, des habits soignes, un téléphone dernier modèle. Elle souriait beaucoup.

Elle dit a Grace qu'elle recrutait des jeunes femmes sérieuses pour travailler en Europe. Dans des restaurants, des Hotels, des maisons de famille. Du travail légal. Des papiers arrangent. Un salaire fixe.

Grace n'était pas naïve. Elle avait entendu des histoires.

Mais Mama Bisi avait des réponses a tout. Des photos de filles qui étaient parties et qui étaient bien arrivées. Des numéros de téléphone de familles qui confirmaient. Un contrat écrit — en anglais, avec des tampons, avec des chiffres.

Et surtout : sa mère qui toussait.

Ce detail-la, Mama Bisi ne le connaissait pas. Mais elle avait l'instinct des prédateurs — elle sentait la vulnérabilité comme on

sent une odeur. Elle avait frappé au bon moment.

Grace avait dit oui.

Il y a des pièges si bien construits qu'on ne les voit pas. Pas parce qu'on est stupide. Parce qu'on est désespéré. Et le désespoir aveugle mieux que n'importe quel bandeau.

!!!

Les premiers signes apparurent à la frontière.

On leur confisqua les passeports. 'Pour les visas', dit l'homme qui les accueillit dans un appartement de transit. 'On vous les rend quand les papiers sont prêts.'

Grace comprit alors. Pas complètement — l'esprit humain résiste à la compréhension totale de certaines choses — mais assez.

Elle demanda à récupérer son passeport.

L'homme lui expliqua, très calmement, qu'elle avait une dette. Les billets d'avion. Le logement. Les arrangements. Tout ça avait un coût. Jusqu'à ce que la dette soit remboursée, le passeport restait en sécurité.

— Combien ?

— Cinquante mille euros.

Grace regarda l'homme. Puis elle regarda ses mains. Puis le mur.

Cinquante mille euros.

C'était un nombre astronomique. Un nombre qui n'existait pas dans sa vie. Un nombre qui signifiait une chose simple : elle ne pourrait jamais rembourser ça en effectuant le travail promis. La dette avait été calculée pour être impayable. C'était le mécanisme. C'était le système.

Ce soir-là, dans cette chambre qu'elle partageait avec cinq autres femmes venues de cinq autres pays, Grace comprit qu'elle n'était plus en route vers un emploi.

Elle était arrivée.

Il n'existe pas de mot assez fort pour décrire le moment ou quelqu'un comprend dans quel piège il a été poussé. Il y a juste ce silence dans la tête qui vient quand le monde s'effondre et qu'on ne sait qu'aucun son ne peut exprimer l'étendue de ce silence.

!!!

Ce que Grace vécut dans les mois suivants, on ne le racontera pas dans le détail.

Non pas parce que ce n'est pas important. Mais parce que certaines violences ne doivent pas être consommées comme du spectacle. Parce que décrire dans le menu l'horreur de ce qu'on fait subir à un corps humain peut, dans les mauvaises mains ou dans les mauvais yeux, devenir quelque chose d'autre que de la compassion.

On dira ceci : Grace survit à des choses que personne ne devrait subir. Elle le fait en construisant à l'intérieur d'elle un espace où ces choses ne peuvent pas entrer. Une sorte de chambre

intérieure dont elle ferme la porte avant de commencer et qu'elle rouvre, parfois, dans les rares moments où elle est seule. Dans cette chambre, il y a Lagos. Il y a le marché de tissu de sa mère. Il y a l'odeur des beignets le matin. Il y a le bulletin de fin d'année avec les trois qualités en rouge.

Elle garde cette chambre-là vivante.

C'est ce qui lui permet de ne pas mourir à l'intérieur.

!!!

La maladie arriva deux ans après.

Pas annoncée. Pas avec des symptômes dramatiques. Juste une fatigue qui ne passait plus. Des infections qui revenaient. Un corps qui résistait de moins en moins.

Une femme dans la maison — une autre, plus ancienne, qui avait appris à naviguer dans ce système avec une froideur que Grace lui enviait parfois — lui dit de faire le test.

— Tu ne veux pas savoir, je comprends. Mais si tu sais, tu peux gérer. Si tu ne sais pas, tu ne peux pas gérer.

Grace fit le test.

Le résultat arriva dans une enveloppe blanche qu'on lui remit sans cérémonie.

Elle n'ouvrit pas l'enveloppe tout de suite. Elle la tint dans ses mains un long moment. Elle pensa à sa mère. A ses frères. Au bulletin avec les trois qualités en rouge.

Puis elle l'ouvrit.

Elle lut.

Elle plia l'enveloppe soigneusement. Elle la mit dans la poche de son peignoir.

Elle alla dans la cuisine commune. Elle fit du thé.

Elle but son thé.

Puis elle pleura. Silencieusement, le visage dans le creux de son bras, pendant dix minutes.

Puis elle s'arrêta.

Elle se leva. Elle alla chercher du pain. Elle mangea.

Elle devait manger. Elle devait être forte. Elle devait continuer à exister parce que c'était la seule façon de sortir un jour de cet endroit.

La survie n'est pas une victoire. Mais c'est un prérequis à tout le reste.

!!!

Comment Grace sortit de cette situation, c'est une histoire longue et non linéaire.

Il y eut une travailleuse sociale qui frappa à la porte un jour — une opération de la police, qui nettoyait un quartier, pas par idéal mais par pression politique, et qui envoya quelqu'un d'une association derrière les policiers.

Il y eut un avocat commis d'office qui fit son travail vraiment.

Il y eut une association spécialisée qui l'accueillit et qui ne la jugea pas.

Il y eut un traitement médical, commence tardivement mais commence. Le virus, avec les antirétroviraux, pouvait devenir chronique, gérable. Pas une mort certaine. Une vie possible, différente, mais possible.

Il y eut, des mois plus tard, un passeport rendu — par la police, pas par les trafiquants. Les trafiquants avaient été arrêtés. Pas tous. Mais Mama Bisi était en prison.

Il y eut une chambre dans une maison d'accueil. Une chambre a elle. Avec une porte qu'elle pouvait fermer de l'intérieur.

Elle ferma cette porte le premier soir. Elle resta assise sur le lit. Elle regarda la porte.

Elle pouvait la fermer.

Elle pouvait aussi l'ouvrir.

Le choix lui appartenait.

Avoir une porte qu'on peut fermer et ouvrir soi-même — c'est peut-être la définition la plus simple de la liberté.

I RÉALITÉ

La traite des êtres humains a des fins d'exploitation sexuelle touche majoritairement des femmes et des filles. Selon l'ONUDC (Office des Nations Unies contre la drogue et le crime), environ 70% des victimes de traite identifiées dans le monde sont des femmes, dont une grande proportion de jeunes femmes africaines. Le mécanisme de la dette de traite (débat bondage) est le principal outil de contrôle. En Europe, le Nigeria est l'un des pays d'origine les plus représentés parmi les victimes de traite. La prévalence du VIH parmi les victimes

D'exploitation sexuelle est significativement plus élevée que dans la population générale — certaines études indiquent des taux de l'ordre de 30 à 50% dans des populations vulnérables non prises en charge. Les traitements antirétroviraux modernes permettent une espérance de vie normale si le diagnostic est précoce et le traitement régulier.

Chapitre G2

Bintou — La fille qui voulait être coiffeuse

« Elle avait un rêve si simple. Le monde l'a rendu impossible. Puis possible a nouveau. »

Bintou Diallo avait dix-neuf ans et voulait ouvrir un salon de coiffure.

Pas un grand salon. Un petit. Dans son quartier de Conakry. Avec des fauteuils propres, des miroirs encadrés, de la musique qui joue, et l'odeur particulière des produits capillaires qu'elle aimait depuis l'enfance — cette odeur qui mélange le karité, les huiles parfumées et quelque chose d'indéfinissable qui sentait le soin, l'attention portée aux gens.

Elle avait suivi une formation. Six mois. Elle savait faire des tresses, des coiffures afro, des défrisages, des extensions. Elle savait masser le cuir chevelu avec cette pression juste qui fait fermer les yeux.

Il lui manquait juste l'argent pour louer un local et acheter le matériel. Trois mille euros, environ. Trois mille euros qui représentaient trois ans de salaire d'un emploi qu'elle n'avait pas encore.

Son oncle avait une solution. Il connaissait quelqu'un qui connaissait quelqu'un. Des filles étaient parties en Europe, avaient

travaille un an ou deux, avaient renvoyé assez d'argent pour que leurs familles construisent des maisons. Bintou pouvait faire pareil. Travailler un an. Renvoyer de quoi ouvrir le salon. Rentrer.

Le plan semblait logique. Propre. Temporaire.

Aucun plan élaboré avec quelqu'un qui connaissait quelqu'un n'est jamais propre.

!!!

Bintou arriva en Europe dans un conteneur. Pas dans un avion comme Grace — dans un conteneur de transport maritime, avec seize autres personnes. Quarante heures dans le noir et l'odeur de rouille et d'urine et de corps humains en sueur et en peur.

Elle pensa au karité. A l'odeur du karité. Elle se concentra là-dessus pendant quarante heures.

Elle arriva dans un port du sud de l'Europe. Elle fut prise en charge par des hommes qu'elle ne connaissait pas. On lui dit de ne pas parler. De marcher vite. De ne pas regarder les uniformes.

Elle marcha. Vite. Sans regarder.

Elle se retrouva dans un appartement. Avec d'autres filles. Certaines qu'elle avait connues dans le conteneur. D'autres qu'elle ne connaissait pas.

Le discours de la dette qu'on lui fit ce soir-là était le même que celui entendu par des milliers d'autres — les billets, le transport, le logement, les arrangements. Un chiffre impossible. Une dette perpétuelle.

Bintou dit :

— Je voulais juste travailler. Pas ça.

L'homme qui lui expliquait la dette la regarda.

— Le travail, c'est ça maintenant.

Elle garda le silence.

Dans sa tête : l'odeur du karité.

!!!

Bintou résista.

Pas héroïquement — il n'y a rien d'héroïque dans une situation comme celle-là, seulement des degrés de survie. Elle résista à sa façon : en refusant de perdre le fil de qui elle était.

Elle continuait à parler de son salon de coiffure. À n'importe qui qui voulait bien entendre. À une fille qui partageait sa chambre. À la femme de ménage qui venait deux fois par semaine. À un client qui, un soir, lui demanda ce qu'elle ferait si elle pouvait faire quelque chose.

Les gens étaient surpris. Pas par l'ambition — par la précision du rêve. Elle ne disait pas 'je voudrais une vie normale' ou 'je voudrais rentrer'. Elle disait : 'Je veux ouvrir un salon de coiffure à Conakry, dans mon quartier, avec des fauteuils propres et de la musique.'

Un jour, la femme de ménage — une femme d'une cinquantaine d'années, portugaise, qui n'était pas naïve sur ce qui se passait dans cet appartement mais qui avait choisi de fermer les yeux

parce qu'elle avait besoin de son salaire — lui posa une question.

— Ton salon, tu as une image en tête ?

— Oui. Des murs jaunes. Des fauteuils bordeaux. Et un grand miroir en face, ovale, avec un cadre dore.

La femme la regarda.

— Tu as déjà fait des tresses ?

— C'est mon métier.

La femme hésita. Puis :

— Ma fille se marie dans trois mois. Elle cherche quelqu'un pour ses invitées.

Bintou ne répondit pas tout de suite.

Elle comprit que cette femme lui tendait quelque chose. Pas la liberté — ça, ça ne s'offre pas comme ça. Mais un fil. Un fil qui pouvait, peut-être, mener quelque part.

— Dites-lui de venir me voir.

!!!

Ce premier contact avec la fille de la femme de ménage — Teresa, vingt-six ans, brune, les cheveux épais — fut le début de quelque chose.

Teresa vit le travail de Bintou. Elle fut stupéfaite. Elle en parla à ses amies. Ses amies en parlèrent à d'autres amies.

Le bouche-à-oreille fonctionna comme il fonctionne toujours quand quelqu'un fait quelque chose vraiment bien.

Bintou commença à coiffer des femmes qui venaient la voir dans l'appartement — les contrôleurs laissaient faire, ils y voyaient une source de revenus supplémentaire. Mais Bintou, elle, y voyait autre chose.

Elle voyait des témoins. Des femmes du pays, qui avaient des noms, des visages, des vies normales. Des femmes qui la voyaient, elle, pas comme une marchandise mais comme quelqu'un qui avait des mains habiles et un don.

Teresa, a la troisième visite, lui dit a voix basse :

— Il y a des gens qui peuvent t'aider. Des vraies personnes. Si tu veux, je peux te donner un numéro.

Bintou regarda ses mains dans les cheveux de Teresa.

— Comment je sors d'ici ?

— Tu n'as pas à sortir physiquement ce soir. Tu as juste à appeler ce numéro.

— Et après ?

— Après, des gens effectuent leur travail. Tu n'as pas à tout gérer seule.

Bintou continua la coiffure. Ses mains ne tremblaient pas.

Le lendemain matin, dans les toilettes, elle appela le numéro.

!!!

L'association qui l'aida s'appelait 'Mains Libres'. Une petite structure, trois employées, un local exigu, un budget insuffisant comme tous les budgets des associations qui font vraiment le

travail difficile. Mais des personnes qui savaient exactement ce qu'elles faisaient.

Le processus prit huit mois. Huit mois de procédures, de portes de sortie aménagées, de nuits où Bintou ne savait pas si ça allait marcher, de jours où elle continuait à coiffer pour ne pas perdre la tête.

Elle obtint le statut de victime de la traite. Ce statut lui donnait des droits — pas tous les droits, mais des droits. Un logement. Un accompagnement. La possibilité de déposer plainte.

Elle déposa plainte.

Mama Bisi était déjà en prison — la même Mama Bisi qui avait recruté Grace, et d'autres, et d'autres encore. Les réseaux se recoupaient.

Bintou témoigna. Sa voix ne trembla pas dans la salle d'audience. Elle dit ce qu'elle avait à dire avec la précision de quelqu'un qui a répété chaque mot dans sa tête depuis longtemps.

!!!

Trois ans après son arrivée dans ce conteneur, Bintou ouvrit un salon de coiffure.

Pas à Conakry — pas encore. Dans la ville européenne où elle vivait maintenant, avec un titre de séjour, un bail commercial, et un prêt de microfinance obtenu avec l'aide de l'association.

Les murs étaient jaunes. Les fauteuils étaient bordeaux. Le grand miroir ovale avec le cadre doré n'était pas tout à fait comme

dans son imagination — un peu plus petit, un peu moins brillant — mais il était là.

Le jour de l'ouverture, Teresa fut la première cliente.

La femme de ménage — sa mère — vint aussi. Elle s'assit dans le fauteuil bordeaux et dit simplement :

— Fais ce que tu veux. Tu connais mieux que moi.

Bintou prit le peigne. Elle commença.

Et dans le salon que tout le monde peut voir depuis la rue, avec la musique qui joue et l'odeur du karité qui sort par la porte ouverte, une femme de vingt-deux ans qui a survécu des choses inimaginables pose ses mains habiles sur la tête d'une cliente et fait ce qu'elle a toujours su faire.

Elle n'a pas besoin qu'on l'applaudisse. Elle a besoin qu'on la laissée travailler. C'est tout ce qu'elle a toujours voulu.

I RÉALITÉ

La traite des êtres humains est l'une des formes les plus graves de violation des droits humains. En Europe, des dizaines de milliers de femmes vivent dans des situations d'exploitation sexuelle forcée. Les femmes d'Afrique subsaharienne — notamment du Nigeria, du Ghana, de Guinée et du Cameroun — représentent une part importante des victimes identifiées. Les associations spécialisées dans l'accompagnement des victimes de la traite font face à des moyens insuffisants pour répondre à l'ampleur du phénomène. En France, l'association Amicale du Nid, le Mouvement du Nid et la Fondation Scelles travaillent sur ces questions. En Europe, la Plateforme Nuit et Jour coordonne des actions transnationales. Ces organisations ont toutes besoin de soutien.

Chapitre G3

Rokhaya — Celle qui aurait pu être Aminata

« Deux filles du même village. Deux destins. La frontière entre les deux : le hasard d'une rencontre. »

Dans le village de Koffi, il y avait une fille qui s'appelait Rokhaya.

Tout le monde l'appelait Rokhy. Elle avait dix-huit ans, le rire facile, les projets plein la tête. Elle voulait être institutrice. Elle aimait les enfants, la précision des chiffres, la façon dont un élève qui ne comprenait pas finissait par comprendre si on trouvait le bon mot.

Rokhy était l'amie d'enfance d'Awa. Elles avaient grandi ensemble, étudié ensemble, dream-together comme on dit en anglais — rêve ensemble.

Quand Awa avait continué ses études, Rokhy, elle, avait dû s'arrêter. Sa famille n'avait pas les moyens pour deux enfants à l'université. Elle était l'ainée. Elle se sacrifia.

Elle chercha du travail. Rien de disponible dans le village. Elle alla dans la ville voisine. Rien non plus — enfin, rien qui payait suffisamment pour vivre et aider sa famille.

Un soir, une connaissance d'une connaissance lui parla d'une opportunité. Un travail dans une ville européenne. Travail de maison, bien payé. Tout arrange.

Awa, quand Rokhy lui en parla, eut un mauvais pressentiment.— Tu as vérifié ? Tu as parlé a des gens qui sont passés par là ? — Oui. Tout le monde dit que c'est sérieux.

— Tout le monde, c'est qui ?

Rokhy haussa les épaules.

— Arrêté de t'inquiéter. Tu es comme ta mère.

Awa, ce soir-là, eut envie de dire : peut-être que ma mère a ses raisons.

Elle ne le dit pas. Elle ne voulait pas paraître condescendante. Rokhy avait le droit de faire ses propres choix.

Rokhy partait dans trois jours.

!!!

Awa n'eut pas de nouvelles pendant quatre mois.

Puis un message. Court. Depuis un numéro inconnu.

'Je vais bien. Ne t'inquiète pas. Juste occupée. Bises.'

Awa lut ce message dix fois. La faute d'orthographe dans occupée. Rokhy ne faisait jamais de fautes d'orthographe. C'était une de ses fiertés.

Elle essaya de rappeler le numéro. Il sonna dans le vide.

Elle contacta la famille de Rokhy. Ils avaient reçu le même genre de message. Ils étaient rassurés. 'Elle travaille beaucoup, elle n'a pas le temps d'appeler.'

Awa ne fut pas rassurée.

Elle contacta Koffi.

— Tu connais des associations qui aident les filles en difficulté en Europe ? ceux qui cherchent des personnes disparues ?

— Pourquoi ?

Elle lui raconta.

Koffi lui donna les contacts d'Aminata. Aminata connaissait les réseaux. Aminata savait comment chercher.

!!!

Rokhy fut retrouvée six mois plus tard.

Dans une ville du nord de l'Europe. Dans les fichiers d'une association locale d'aide aux victimes de la traite.

Elle était vivante. Elle allait 'bien', au sens clinique du terme — sans blessures graves, sans maladie immédiate. Mais elle avait ce regard que les travailleurs sociaux reconnaissent — ce regard un peu flottant, comme si une partie de la personne s'était mise en retrait pour ne pas voir ce que le corps avait du traverser.

Aminata fut celle qui prit l'avion pour aller la voir.

Elles étaient en réalité des quasi-inconnues — Rokhy connaissait Awa, qui connaissait Koffi, qui connaissait Aminata. Mais dans la salle d'accueil de l'association, quand Aminata entra et que Rokhy la vit, Rokhy pleura. Pas de soulagement exactement. Quelque chose de plus profond. La reconnaissance d'une personne qui avait survécu la même route et qui se tenait debout.

— Tu es passée par ça aussi ?

— Pas exactement la même chose. Mais des choses. Oui.

— Comment tu t'en es sortie ?

Aminata réfléchit a la réponse vraie, pas la réponse rassurante.

— En refusant de perdre de vue qui j'étais. En me souvenant de ce que je voulais. Et en acceptant de l'aide quand elle s'est présentée.

— Moi je voulais être institutrice.

— ça, personne peut te le prendre. C'est dans ta tête. Ça t'appartient toujours.

Rokhy essuya ses yeux.

— Je rentre chez moi.

— Bientôt. D'abord on s'occupe des formalités. Et après, oui, tu rentres.

— Awa sait ?

— Awa attend tes nouvelles depuis des mois. Elle est en train de finir un dossier juridique pour que tu puisses partir sans problème.

Rokhy eut, pour la première fois depuis longtemps, quelque chose qui ressemblait a un sourire.

— Elle fait ça, Awa. Toujours a s'occuper des autres.

— Oui. Et toi tu vas lui donner l'occasion de s'arrêter de s'inquiéter. C'est le plus beau cadeau que tu puisses lui faire.

La solidarité entre femmes qui ont survécu — ce n'est pas de la pitié. C'est de la reconnaissance. Je sais ce que tu as traversé parce que je l'ai traversé aussi. Et c'est pour ça que Je suis là.

!!!

Rokhy rentra.

Elle passa six mois dans sa famille, a dormir beaucoup, a manger la cuisine de sa mère, a reprendre possession de son corps et de ses journées.

Puis elle reprit des études. Pas l'université — elle avait passé l'âge des concours directs. Mais une formation d'institutrice par voie professionnelle.

Elle témoigna une fois, anonymement, pour une journaliste qui écrivait sur les réseaux de traite. Elle dit ce qu'elle avait vécu avec la précision et la sérénité de quelqu'un qui a décidé que son histoire lui appartenait et qu'elle pouvait choisir d'en faire quelque chose.

La journaliste lui demanda a la fin de l'entretien : qu'est-ce que vous voudriez que les gens retiennent ?

Rokhy réfléchit.

— Que ce n'est pas notre faute. Qu'on ne choisit pas ça. Qu'on choisit de partir parce qu'on n'a pas d'autre option visible, et qu'on se retrouve la parce que des systèmes entiers sont construits pour que ça arrive. Ce n'est pas notre faute. Et ça doit être dit encore et encore jusqu'a ce que tout le monde le comprenne.

Ce n'est pas leur faute. Dites-le. Ecrivez-le. Répétez-le. Jusqu'à ce que ça devienne une évidence pour tout le monde.

I RÉALITÉ

En Afrique subsaharienne, le manque d'accès à l'éducation supérieure et au marché du travail formel pousse de nombreuses jeunes femmes vers des situations de vulnérabilité extrême. Les réseaux de traite opèrent précisément dans ces zones de désespoir—ils offrent ce qui semble être une opportunité et se révèle être un piège. La prévention de la traite passe nécessairement par la création d'opportunités économiques locales pour les femmes. Quand les filles peuvent étudier, quand elles peuvent travailler dignement dans leur pays, elles n'ont pas besoin de risquer leur vie sur des routes migratoires incertaines.

Chapitre G4

Le monde global — les fils invisibles

« Tout est connecté. Il suffit de regarder. »

Il y a un moment dans ce roman où il faut sortir des histoires individuelles et montrer les connexions.

Parce que ces histoires ne sont pas isolées. Elles sont les symptômes d'un système global. Un système qui a des adresses, des chiffres d'affaires, des actionnaires.

!!!

Dans le pays de Koffi, une compagnie minière étrangère extrait du coltan depuis quinze ans. Le coltan est indispensable aux téléphones portables. Aux ordinateurs. A toute l'électronique qui fait fonctionner le monde modern. La compagnie paie des taxes — moins qu'elle ne devrait, grâce à un accord fiscal négocié avec un gouvernement qui préférerait une part certaine et immédiate a une part plus grande plus tard. La différence entre ce qu'elle paie et ce qu'elle devrait payer — des centaines de millions de dollars — est de l'argent qui n'ira pas dans les hôpitaux où Koffi n'a pas pu soigner son père. Dans les universités où il n'a pas pu étudier. Dans les routes qui auraient permis aux marchés de fonctionner.

Le téléphone sur lequel vous avez peut-être lu les nouvelles ce matin contient du coltan de ce pays. Ce n'est pas une accusation. C'est une connexion. Une connexion que la plupart des gens ignorent. Pas parce qu'ils sont mauvais. Parce que les connexions sont rendues invisibles par design.

!!!

Dans la banque où Celestin refusa de signer ce virement, l'argent détourné alla dans un compte dans un pays européen. Ce pays européen a des lois sur le secret bancaire qui rendent difficile mais pas impossible de retrouver ces fonds. Des enquêteurs travaillent dessus. Ça prend des années. Parfois ça aboutit. Souvent non.

L'argent que Fatou a gagné en vendant ses bijoux pour payer la rançon du désert de son fils — cet argent est entré dans un circuit financier informel. Il a transité par des transferts mobiles money, des hawala, des mains à mains à travers plusieurs pays. Une partie de cet argent a financé d'autres voyages. D'autres familles ont vendu d'autres bijoux.

Le salaire non payé de Koffi sur ce chantier — ces heures de travail volées par un entrepreneur qui savait que Koffi ne pouvait pas porter plainte — ce salaire a augmenté la marge bénéficiaire d'un chantier dont le commanditaire ne savait pas, ou ne voulait pas savoir, comment les ouvriers étaient traités.

L'exploitation de Grace et Bintou a généré des profits. Ces profits ont été blanchis dans des activités légales. Certains ont fini dans des commerces parfaitement ordinaires. Des cafés. Des

agences immobilières. Des boutiques.

La chaine est longue. Elle est globale. Chaque maillon compte. Et chaque maillon a la possibilité, théoriquement, de choisir de ne pas faire partie de cette chaine.

!!!

Mais voilà aussi ce qui existe, en parallèle, dans ce même monde global.

Aminata qui témoigne devant le Parlement européen. Son témoignage est enregistré. Il est lu. Un conseiller politique le transmet à un ministre. Le ministre pose une question en séance. La question génère un débat. Le débat génère une proposition. La proposition, peut-être, deviendra une loi. La loi, peut-être, changera quelque chose pour quelqu'un.

Ibrahim au fond de son atelier de mécanique à Conakry. Il réparé des motos. Il paie ses cotisations. Il emploie un apprenti. L'apprenti apprend un métier. L'apprenti, dans dix ans, emploiera peut-être quelqu'un d'autre. Chaque personne employée est une personne qui n'a pas besoin de partir.

Awa qui gagne ses petits procès. Chaque procès gagné est un précédent. Chaque précédent renforce les suivants. La loi se construit comme ça — coup par coup, dossier par dossier, par les gens qui ont la patience et la conviction de ne pas abandonner.

Koffi dans sa cuisine qui mélange les saveurs de deux continents. Les clients qui mangent ce plat. Certains ne sauront jamais d'où viennent les épices. Mais ils les mangeront. Et quelque

chose, imperceptiblement, se mêlera en eux.

C'est aussi le monde global. Le monde des connexions positives. Des liens qui se construisent sans fanfare. Des humains qui se rencontrent autour d'une assiette, d'un dossier juridique, d'un apprentissage, d'une tresse.

Le monde est global dans ses injustices. Il doit être global dans ses résistances.

!!!

Le roman s'arrêta ici — une deuxième fois, définitivement cette fois.

Koffi est quelque part. Aminata est quelque part. Moussa est quelque part. Grace coiffe dans son salon. Bintou est en cours pour obtenir sa certification. Rokhy enseigne à des enfants qui lui rendent son regard avec cette curiosité intacte que les enfants ont avant que le monde la leur prenne.

Et quelque part, un jeune homme dans un village regarde son téléphone. Sur l'écran, des photos. Des rues propres. Un sourire. Une ville lumineuse.

Il réfléchit.

Peut-être qu'il a lu quelque chose. Peut-être que quelqu'un lui a dit quelque chose. Peut-être qu'il a entendu le nom de Koffi dans une conversation.

Peut-être qu'il va quand même partir.

Peut-être qu'il va rester et essayer autrement.

Nous ne savons pas.

Mais cette hésitation — cette fraction de seconde où il réfléchit vraiment, où il se pose la question autrement qu'avant — cette hésitation a un nom.

Elle s'appelle : la conscience.

C'est pour ça que ce livre a été écrit.

I RÉALITÉ

Le monde global produit des inégalités globales qui génèrent des migrations globales. Les flux migratoires sont inséparables des flux économiques et financiers qui les précèdent. Tant que des ressources africaines seront extraites au bénéfice principal d'acteurs étrangers, tant que des capitaux corrompus trouveront des havres légaux dans des places financières occidentales, tant que le commerce international sera structure pour maximiser les profits des pays riches au détriment des pays pauvres — des gens partiront. Ce n'est pas une loi de la nature. C'est une conséquence de choix politiques et économiques qui peuvent être faits autrement.

RESSOURCES ET REFERENCES

Pour aller plus loin

Ce roman est une œuvre de fiction. Pour approfondir les réalités qu'il évoque, voici quelques pistes de lecture et d'action.

Organisation Internationale pour les Migrations (OIM)

L'OIM documente les flux migratoires mondiaux, les routes, les décès en mer et dans les déserts. Son projet Missing Migrants est la référence mondiale pour le recensement des morts de la migration. Les données sont accessibles en ligne et actualisées en continu.

Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés (UNHCR)

L'UNHCR protège les réfugiés et les personnes déplacées de force. Ses rapports annuels sur les tendances mondiales du déplacement sont essentiels pour comprendre l'ampleur du phénomène migratoire contemporain.

Amnesty International — section Migrants et Réfugiés

Amnesty documente les violations des droits humains subies par les migrants et les réfugiés, depuis les conditions dans les pays d'origine jusqu'aux traitements dans les pays d'accueil. Leurs rapports sur la Libye et les centres de détention sont particulièrement importants.

Transparency International

Pour comprendre comment la corruption dans les pays d'origine alimente les migrations forcées, les rapports annuels de Transparency International sur l'Indice de Perception de la Corruption offrent une perspective indispensable.

SOS Mediterranee et MSF — opérations de sauvetage

Ces organisations humanitaires opèrent des navires de sauvetage en Méditerranée et documentent les conditions des traversées. Leurs témoignages directs sont parmi les plus précieux pour comprendre ce que vivent réellement les migrants en mer.

Global Financial Integrity

Pour comprendre les flux illicites de capitaux qui vident les économies africaines et alimentent indirectement les migrations, les rapports de Global Financial Integrity sont une référence académique et politique majeure.

Cimade (France) — aide aux migrants et réfugiés

En France, la Cimade accompagne les étrangers dans leurs démarches administratives et juridiques. Elle produit également des analyses politiques sur les législations migratoires et leurs effets sur les personnes.

Les romans témoignages à lire

Pour aller plus loin dans la fiction engagée sur ces thèmes : 'Le Ventre de l'Atlantique' de Fatou Diome, 'Americana' de Chimamanda Ngozi Adichie, 'Petit Pays' de Gael Faye, 'Tropique de la Violence' de Nathacha Appanah, et 'La Saison de l'Ombre' de Leonora Miano.

GLOSSAIRE

Passeur (ou smuggler)

Personne facilitant le passage illégal de migrants d'un pays à l'autre, en échange d'une somme d'argent. Les passeurs peuvent être de simples transporteurs locaux ou des acteurs de réseaux criminels organisés transnationaux. Leur responsabilité juridique et morale varie considérablement.

Demandeur d'asile

Personne ayant fui son pays d'origine et demande une protection internationale dans un pays d'accueil. Pendant l'examen de sa demande, le demandeur d'asile bénéficie d'un statut temporaire qui lui garantit certains droits et lui en limite d'autres, notamment le droit au travail dans de nombreux pays.

Réfugié

Personne reconnue comme ayant fui son pays d'origine en raison de persécutions, de conflits ou de violations graves des droits humains. La Convention de Genève de 1951 définit le cadre juridique de cette protection. Le statut de réfugié offre des droits plus étendus que le statut de demandeur d'asile.

Migration économique

Déplacement d'une personne principalement motivé par la recherche de meilleures conditions économiques. La distinction entre migration

économique et migration forcée est souvent artificielle : la pauvreté extrême, la corruption et l'absence d'opportunités constituent des formes de contrainte.

Route migratoire

Itinéraire emprunte par les migrants pour rejoindre leur destination. Les routes migratoires sont documentées par les organisations humanitaires. Les principales routes vers l'Europe depuis l'Afrique incluent la route centrale méditerranéenne (Libye-Italie), la route occidentale (Maroc-Espagne) et la route orientale (Turquie-Grèce).

Coxeur

Dans l'Afrique de l'Ouest, intermédiaire local qui recrute des candidats à la migration pour les mettre en contact avec des réseaux de passeurs. Les coxeurs sont généralement des membres des communautés locales, ce qui les rend particulièrement efficaces et difficiles à identifier.

Travail non déclaré

Activité professionnelle exercée en dehors du cadre légal — sans contrat, sans déclaration aux autorités, sans cotisations sociales. Les migrants en situation irrégulière sont particulièrement vulnérables au travail non déclaré, qui les prive de protection juridique et facilite leur exploitation.

Double absence

Concept sociologique décrivant le sentiment des migrants de ne plus appartenir complètement ni à leur pays d'origine ni à leur pays d'accueil. L'expression, forgée par le sociologue Abdelmalek Sayad, capture une condition de marginalité durable qui marque les parcours

migratoires sur le long terme.

INTERLUDE

Voix parallèles

D'autres voix. D'autres histoires. Le même monde.

Chapitre 32

Bintou — celle qui a failli rester dans le sable

« Il faut parfois quelqu'un pour te tendre de l'eau pour continuer à vivre.

»

Bintou avait vingt ans quand elle tomba dans le désert.

Elle tomba au sens propre — les genoux dans le sable, les bras qui ne voulaient plus soutenir le reste. La chaleur avait fait son travail méthodiquement depuis le matin, siphonnant l'énergie, épaississant le sang, transformant chaque pas en une négociation avec le corps.

Elle n'était pas la plus faible du groupe. Elle était juste celle dont le corps avait dit stop en premier. Ce n'est pas une question de caractère. C'est une question de physiologie, de réserves, de quelques heures de sommeil en moins la veille, d'un peu moins d'eau que les autres dans la journée. La mort dans le désert ne choisit pas ses victimes sur des critères moraux.

Ce fut Koffi qui s'arrêta.

Il le sut lui-même que c'était une décision dangereuse. L'homme arme avait été clair. S'arrêter, c'est rester. Rester dans le désert sans eau et sans guide, c'est mourir. La logique du groupe était brutale mais pas irrationnelle.

Et pourtant il s'arrêta.

Il lui tendit sa bouteille. Il lui parla. Pas longtemps. Juste assez pour que quelque chose dans ses yeux se rallume. Il l'aida à se relever. Ils repartirent ensemble, lui ralentissant le pas pour qu'elle puisse suivre, elle mettant dans chaque pas qui suivit une sorte de gratitude silencieuse et déterminée.

Bintou ne mourut pas ce jour-là.

!!!

Des mois plus tard, dans le centre d'accueil européen, Bintou était assise dans le couloir quand Koffi passa.

Elle le reconnut immédiatement. Ce n'est pas le genre de visage qu'on oublie — le visage de quelqu'un qui a choisi de s'arrêter alors qu'il avait une bonne raison de ne pas le faire.

— C'est toi, dit-elle.

Il la regarda. Chercha dans sa mémoire.

— Le désert, dit-elle. Tu t'es arrêté.

Il se souvint. Le visage. Les genoux dans le sable. La bouteille.

— Comment tu vas ?

— Je suis là. C'est déjà quelque chose.

Elle dit ça simplement. Sans dramatisme. Comme un fait.
Je suis là. C'est déjà quelque chose. Et effectivement, au regard de ce que beaucoup n'avaient pas eu la chance d'être — la — c'était beaucoup.

— Ta famille sait que tu es en vie ? demanda-t-il.

— Je leur ai envoyé un message. Ma mère a pleuré. Mon père ne m'a pas répondu.

Koffi n'insista pas. Dans certaines cultures, la fille qui part seule, qui traverse le désert, qui arrive dans un pays étranger — ce n'est pas une héroïne. C'est une honte. Même quand elle a survécu. Surtout quand elle a survécu, parfois, parce que survivre implique une question que personne ne veut poser à voix haute.

— Il aura du temps pour comprendre, dit Koffi.

— Peut-être. Ou peut-être pas.

Bintou haussa les épaules avec quelque chose qui ressemblait à de la philosophie gagnée au prix fort.

— J'ai arrêté d'attendre sa permission pour exister.

Parfois la libération commence par la fin de l'attente de la permission.

!!!

Bintou avait quitté son pays pour fuir un mariage arrange. À dix-neuf ans, sa famille avait décidé pour elle. Un homme de quarante ans. Deux épouses déjà. Une troisième place disponible.

Elle avait dit non.

Pas à voix haute — à voix haute aurait été trop dangereux. Elle avait dit non dans le silence de sa chambre, en faisant son sac par petits morceaux sur plusieurs semaines pour que personne ne s'en aperçoive. Mettant de côté ce qu'elle pouvait. Tissant l'évasion dans les plis du quotidien.

Le matin de son départ, elle avait laissé une lettre. Pas longue. Trois phrases. 'Je ne vous en veux pas. Je vous aime. Je ne peux pas faire ça.'

Elle ne savait pas si sa mère avait pleuré en lisant. Elle savait que son père avait probablement brûlé la lettre.

Elle s'en foutait. Elle marchait.

Il y a dans le refus de certaines femmes de se soumettre quelque chose de plus révolutionnaire que n'importe quel discours politique. C'est l'acte le plus intime et le plus radical : décider que sa propre vie vous appartient.

I RÉALITÉ

Les mariages forcés restent une réalité dans de nombreuses régions du monde. L'UNICEF estime à 650 millions le nombre de femmes et de filles actuellement mariées avant l'âge adulte dans le monde. La fuite d'un mariage forcé est l'une des raisons migratoires les moins reconnues officiellement mais parmi les plus communes. Dans de nombreux systèmes juridiques, elle ne donne pas droit au statut de réfugié, laissant ces femmes dans un vide légal particulièrement dangereux.

Chapitre 33

La lettre que Moussa n'envoya jamais

« Ce qu'on n'ose pas dire reste quand même vrai. »

Moussa écrivit une lettre a son fils.

Il ne l'envoya pas.

Il la garda dans une pochette en plastique, au fond de son sac, sous ses papiers et une photo d'identité décolorée. Il la relisait parfois. Rarement. Parce que la relire coutait quelque chose.

La lettre disait :

Lamine,

*Tu ne me connais pas encore. Je m'appelle Moussa. Je suis ton père.
Je sais que ces mots peuvent sembler étranges venant de quelqu'un
que tu n'as jamais vu.*

Je vais essayer de t'expliquer pourquoi je suis parti avant que tu naisses, mais honnêtement, je ne suis pas sûr que mes raisons soient suffisantes. Pas pour toi. Les raisons des adultes ne sont jamais vraiment suffisantes pour les enfants qui en font les frais.

Je suis parti parce que j'avais peur. Peur de rester. Peur de finir comme ceux que je voyais autour de moi — pas mauvais, juste éteints. Des hommes qui avaient arrêté de rêver tellement tôt qu'ils ne se souvenaient plus d'avoir rêvé. Je ne voulais pas ça pour moi. Et je ne le voulais pas pour toi non plus. Même si à l'époque, tu n'existais pas encore.

Ce que je n'avais pas compris, c'est que partir ne résout pas la peur. Parfois ça la déplace. Ça la transforme. Ça lui donne de nouveaux vêtements. Mais ça ne la fait pas disparaître.

Je pense à toi souvent. Chaque matin. Pas de façon sentimentale comme dans les films. D'une façon plus concrète — je me demande si tu marches déjà, si tu parles, si tu ressembles à ta mère ou à moi, si tu empiles des pierres ou si tu préfères les jeter.

Je ne peux pas encore rentrer. Mais je travaille pour que le jour où je rentre, je ne rentre pas les mains vides. Pas d'argent nécessairement.

Mais pas vide.

Grandis bien. Ecoute ta mère. Elle est plus courageuse que moi.

Moussa — ton père, même absent.

!!!

La raison pour laquelle il n'envoya jamais la lettre était simple.

Lamine avait deux ans. Il ne savait pas lire.

Mais la vraie raison, celle que Moussa ne se disait pas clairement, c'est qu'envoyer la lettre aurait rendu les choses réelles d'une façon qu'il n'était pas encore prêt à supporter. Tant que la lettre restait dans le sac, Lamine était une idée. Un amour abstrait, intense mais sans contours précis. Le jour où la lettre partirait, Lamine deviendrait une dette.

Et Moussa avait déjà trop de dettes.

Il y pensa souvent, surtout les nuits de fatigue extrême, quand les défenses tombent et que la réalité prend sa forme la plus brute. Ces nuits-là, il prenait la pochette en plastique, tenait la lettre dans sa main sans l'ouvrir, et restait comme ça quelques minutes. Puis il la remettait. Et il dormait.

C'était son rituel. Sa prière. Sa façon à lui de ne pas disparaître complètement.

Les pères absents ne sont pas tous des pères qui ne pensent pas. Certains pensent trop, dans le mauvais sens — ils pensent à ce qu'ils auraient dû faire plutôt qu'à ce qu'ils peuvent faire maintenant.

Chapitre 34

La nuit la plus longue

« Il y a des nuits qui durent plus longtemps que d'autres. Parfois toute une vie. »

Il y eut une nuit, quelque part dans le camp, que Koffi ne raconta jamais à personne.

Pas à Aminata. Pas à Moussa. Pas au journaliste Thomas. Cette nuit resta à lui, enfermée dans une partie de sa mémoire qu'il ne rouvrait pas souvent.

Ce soir-là, un homme était mort dans le camp.

Pas de maladie spectaculaire. Pas de violence soudaine. Juste un homme qui s'était couché le soir et ne s'était pas réveillé le matin. Son cœur avait cessé. La fatigue, la déshydratation chronique, peut-être une maladie préexistante — le camp n'avait pas de médecin pour établir les causes.

Il s'appelait Denis. C'est tout ce que Koffi savait de lui. Denis. Il avait appris son prénom en l'entendant appeler par quelqu'un, peut-être deux jours avant sa mort. Il n'avait jamais su son nom de famille, son âge, son pays, ses raisons de partir.

Les gardes étaient venus le matin, avaient constaté le décès avec l'efficacité de gens pour qui cela n'était pas la première fois, avaient emmené le corps dans un véhicule. En une heure, l'espace

Qu'occupait Denis avait été rempli par quelqu'un d'autre.

Le camp n'avait pas marqué de pause.

Comme si Denis n'avait jamais existé.

!!!

Cette nuit-là, Koffi n'arriva pas à dormir.

Il regardait la place où Denis avait été. Quelqu'un d'autre dormait là maintenant, un homme arriva le soir même, qui ne savait pas ce que cet espace avait contenu quelques heures plus tôt.

Koffi pensa : Denis avait une mère quelque part. Un village. Peut-être des frères et sœurs. Peut-être un enfant qu'il n'avait jamais vu, comme Moussa. Peut-être qu'il avait un rêve précis — pas juste 'l'Europe' en vague, mais quelque chose de concret, un métier, un endroit, une personne qu'il voulait retrouver ou devenir.

Et tout ça était parti en une nuit, dans un camp sans nom, sans témoins, sans inscription dans aucun registre officiel.

Denis n'existait plus. Il n'avait jamais vraiment existé pour ce camp. Pour ce pays. Pour cette route.

Koffi se demanda combien de Denis il y avait. Combien d'hommes et de femmes dont la disparition ne laissait aucune trace dans aucun système. Dont les familles attendraient des mois avant de comprendre qu'attendre était devenu inutile. Dont les enfants grandiraient avec une absence qu'on ne pouvait pas même nommer.

L'effacement est peut-être pire que la mort. Parce que la mort laisse un corps, une trace, un deuil possible. L'effacement ne laisse rien. Juste le

vide.

!!!

Ce qui se produisit ensuite, Koffi ne s'y attendait pas.

Il se mit à pleurer.

Pas pour Denis spécifiquement — il ne le connaissait pas assez pour ça. Il pleurait pour lui-même. Pour le garçon du village qui avait cru aux photos. Pour sa mère qui avait vendu ses bijoux. Pour Awa qui lui demandait si en Europe personne n'avait faim. Pour les corps dans le sable. Pour l'homme tombe en mer. Pour Aminata et ce qu'elle portait dans le silence. Pour Moussa et sa certitude de façade. Pour tout ça.

Il pleurait en silence, dans le noir, en faisant attention à ne pas faire de bruit. Pleurer trop fort ici attirait l'attention, et l'attention dans ce camp était rarement bienveillante.

Mais il pleurait.

Et quand il s'arrêta — au bout de combien de temps, il ne savait pas — il se sentit différemment. Pas mieux exactement. Pas soulagé. Mais plus réel. Comme si pleurer avait été une façon de vérifier qu'il était encore là, encore lui, encore capable de ressentir.

Pleurer n'est pas une défaite. C'est la preuve qu'on n'a pas encore fini de se battre.

I RÉALITÉ

Le nombre de décès dans les camps de transit informels est largement sous-évalué car beaucoup de ces lieux n'ont aucune

existence officielle. Des organisations comme Forensic Architecture et Missing Migrants Project ont documenté des centaines de décès dans des lieux de détention informels en Libye et au Niger. Dans de nombreux cas, les familles des victimes ne reçoivent jamais de confirmation officielle du décès de leur proche.

Chapitre 35

Ce que le racisme fait au corps

« La discrimination n'a pas besoin de couteau. Elle a un regard, un ton, une absence. »

Koffi apprit quelque chose d'important dans les premiers mois en Europe.

Il apprit que le racisme n'est pas toujours bruyant.

Dans son pays, l'injustice avait un visage clair. Le ministre corrompu était connu. Le processus truqué était identifiable. La porte fermée avait un gardien visible. On pouvait nommer ce qui vous blessait.

Ici, c'était différemment difficile.

C'était la dame dans le métro qui déplaçait son sac quand il s'asseyait à côté d'elle. Le regard du vigile qui le suivait dans le supermarché. Le pharmacien qui répondait à la cliente d'avant mais pas à lui. Le propriétaire d'appartement qui avait dit par téléphone que l'appartement était libre, et qui n'ouvrait plus la porte quand il sonnait.

Chaque événement pris séparément semblait peut-être anodin. Koffi avait essayé de se dire ça au début. Le vigile fait son travail. La dame a peut-être eu une mauvaise journée. Le pharmacien n'a peut-être pas entendu.

Mais la somme de ces évènements, jour après jour, semaine après semaine — cette somme ne pouvait pas être considérée comme une suite de coïncidences.

C'était un message. Répété. Constant. Diffus.

Un message qui disait : tu es différent. Tu es moins. Tu n'es pas tout a fait ici comme les autres sont ici.

Ce message-là n'est pas une guerre ouverte. C'est une érosion. Et l'érosion, si on ne la voit pas et si on ne la nomme pas, peut finir par modifier la façon dont on se voit soi-même.

!!!

Koffi en parla à Aminata un soir.

— Ça t'arrive aussi ?

— Tous les jours.

— Comment tu fais pour ne pas... perdre quelque chose de toi ?

Aminata réfléchit.

— Je me rappelle qui j'étais avant. Pas le pays — le pays m'a aussi blessée. Mais la personne. Celle que j'étais dans ma tête avant que tout le monde commence a me dire ce que j'étais ou n'étais pas.

— Et ça suffit ?

— ça aide. Ça ne suffit pas toujours. Certains jours c'est difficile.

Silence.

— Tu sais ce que j'ai appris ? continua Aminata. Le racisme dit quelque chose sur celui qui le pratique. Pas sur moi. Quand

quelqu'un me regarde et voit une menace ou une infériorité, ce n'est pas ma réalité qu'il voit. C'est sa peur. Sa construction. Son héritage. Moi, je reste moi.

— C'est facile a dire.

— Oui. C'est très difficile a vivre.

Elle dit ça sans prétendre que la théorie suffisait. Elle savait la distance entre comprendre quelque chose et être capable de le ressentir quand le regard du vigile vous suit pour la cinquantième fois.

Mais elle tenait à la théorie quand même. Comme on tient à une lampe dans un couloir sombre. Pas parce qu'elle éclairé tout. Parce qu'elle empêche le noir total.

!!!

Il y avait dans le centre d'accueil un homme qu'on appelait le Professeur.

Personne ne savait exactement ce qu'il avait été dans son pays. Certains disaient médecin. D'autres architecte. Lui ne précisait pas. Il répondait aux questions qu'on lui posait sur son passe avec une politesse évasive qui signalait que cette passe lui appartenait et qu'il n'avait pas encore décidé d'en faire cadeau.

Le Professeur avait cinquante-cinq ans. Il était grand, fin, avec des lunettes en métal qui lui donnaient quelque chose de studieux. Il passait beaucoup de temps a lire — des journaux locaux, des livres empruntés a la bibliothèque du centre.

Un jour, Koffi s'assit près de lui.

— Qu'est-ce que vous lisez ?

— L'histoire de ce pays. Je veux comprendre d'où viennent leurs peurs.

— Leurs peurs ?

— La xénophobie est une peur. Elle a une histoire. Elle a des causes. Si je comprends ces causes, je comprends ce à quoi j'ai affaire. Et ce qu'on comprend est moins terrifiant que ce qu'on ne comprend pas.

Koffi le regarda.

— Ca n'empêche pas que ça fait mal.

— Non. Mais ça empêche que ça vous détruise.

Cette distinction-là — entre ce qui fait mal et ce qui détruit — Koffi y pensa longtemps. La douleur est inévitable. La destruction est un choix. Pas toujours conscient, mais un choix quand même. Entre subir et s'effondrer, il y a quelque chose qui n'appartient qu'à soi.

I RÉALITÉ

Les études en psychologie du stress et des traumatismes montrent que l'exposition prolongée à des microagressions raciales produit des effets physiologiques mesurables — élévation du cortisol, troubles du sommeil, hypertension — similaires à ceux observés dans des situations de stress aigu. Ce phénomène, documenté depuis les années 1970 dans la littérature scientifique américaine sous le terme de 'racial battle fatigue', est désormais étudié en Europe. Il affecte de manière disproportionnée les populations migrantes et leurs descendants.

Chapitre 36

Le village après le départ

« Quand les fils partent, les villages vieillissent plus vite. »

Ce que le roman ne montre pas assez souvent, c'est ce qui se passe dans les villages après le départ.

On suit les partants. On raconte leur voyage. Mais ceux qui restent vivent aussi quelque chose.

La mère de Koffi, Fatou.

Elle ne dormait plus vraiment depuis son départ. Pas de la même façon. Elle dormait en surface, un œil sur la porte, une partie de son cerveau toujours en veille, attendant le bruit d'un retour ou la nouvelle d'un malheur. Les deux semblaient également probables. Elle n'aurait pas pu dire lequel elle craignait le plus.

Elle continuait de laver, de cuisiner, de vendre au marché. La vie ne s'arrêtait pas parce que le cœur avait un trou dedans. La vie avait cette brutalité : elle continuait.

Awa grandissait. Elle posait des questions que sa mère n'arrivait pas toujours à répondre. Des questions sur l'Europe, sur le voyage, sur pourquoi les gens partaient, sur pourquoi certains ne revenaient pas.

Fatou répondait au mieux. Parfois honnêtement. Parfois en simplifiant. Parfois en disant simplement : je ne sais pas.

'Je ne sais pas' est peut-être la réponse la plus honnête qu'une mère puisse donner à un enfant sur certaines questions.

!!!

Dans le village, la disparition de Koffi et de Moussa s'intégra au tableau général.

Ils n'étaient pas les premiers à partir. Ils ne seraient pas les derniers. Le village avait appris à vivre avec ces absences comme on apprend à vivre avec un bras en moins — pas normalement, mais Fonctionnellement. On S'adapte. On réorganise. On Compense.

Il y avait des maisons où les hommes manquaient. Ou les femmes élevaient les enfants seules en attendant les virements depuis l'étranger — quand ils arrivaient. Ou les enfants grandissaient avec des pères-photos, des pères-téléphones, des pères-histoires.

Le vieux Jonas, lui, observait tout ça depuis son échoppe avec le regard de quelqu'un qui a vu suffisamment de cycles pour savoir comment ils se terminent.

- Ton fils va bien ? lui demanda un voisin une fois.
- Il est vivant. C'est tout ce que je sais.
- C'est déjà bien.
- Oui, dit Jonas. Et ce n'est pas assez.

Cette réponse-là disait tout. Être vivant est une condition nécessaire. Ce n'est pas une condition suffisante. Pas pour une mère. Pas pour un père. Pas pour quelqu'un qui a regardé grandir un enfant et voudrait le voir construire une vie.

!!!

Le voisin Abdou — le père de Kariou — n'envoya plus de nouvelles après le sixième mois.

Sa femme attendit. Une semaine. Un mois. Deux mois.

Elle alla voir Fatou un matin. Elles s'assirent ensemble dans la cour. Sans beaucoup parler. Les femmes des partis savent se retrouver dans ce silence-là. Il contient tout ce qu'on ne peut pas dire — la peur, l'attente, la colère, l'amour, l'incertitude. Un silence plein a craqué mais qui se tient droit.

— Je ne sais plus si je dois espérer ou pleurer, dit la femme d'Abdou.

Fatou n'avait pas de réponse.

— Les deux à la fois, dit-elle finalement. On peut faire les deux.

Ce n'était pas une consolation. Mais c'était la vérité.

Elles burent du the ensemble. Le soleil avançait dans le ciel. Kariou jouait dans la poussière à quelques mètres. Il n'avait pas encore trois ans à l'époque. Il ne demandait pas encore quand papa revenait. Il n'avait pas encore appris à poser cette question. Et cela aussi, à sa façon, était une grâce — la grâce de l'enfance qui ne comprend pas encore ce qu'elle n'a pas.

Il y a des grâces que les enfants perdent en grandissant. L'une d'elles, c'est l'absence de conscience de l'absence. Quand on comprend qu'on manque de quelque chose, la manque commence vraiment.

I RÉALITÉ

Le phénomène des 'familles transfrontières' — ou les membres sont dispersés entre plusieurs pays — est en forte croissance en Afrique Subsaharienne. Ces configurations Familiales présentent des vulnérabilités spécifiques : isolement des femmes restées au pays, responsabilités parentales unilatérales, perturbations affectives pour les enfants. Les associations d'aide aux familles de migrants signalent une augmentation des troubles anxieux et dépressifs chez les conjoints restés au pays, particulièrement dans les cas de silence prolongé.

Chapitre 37

La déraison collective — qui profite du système ?

« Si le problème persiste, c'est que quelqu'un le préfère ainsi. »

Koffi, dans les années qui suivirent, prit l'habitude de poser une question.

Pas a voix haute — pas toujours. Mais mentalement, à chaque étape de son analyse. A chaque fois qu'il essayait de comprendre pourquoi les choses étaient comme elles étaient.

La question était : qui en profite ?

C'est une question utile. Presque toujours révélatrice.

Les passeurs profitaient. C'était évident. Chaque corps humain en transit était une source de revenus. Un marché estime a des milliards d'euros par an, selon les rapports de l'ONU. Un marché alimente par la misère et protège par l'impunité.

Les dictatures profitaient. Les jeunes qui partaient étaient précisément ceux qui auraient pu contester, organiser, résister. Le départ des plus dynamiques, des plus instruits, des plus indignés —c'était une soupape de sécurité commode pour des régimes qui préféraient exporter leur opposition plutôt que de la gérer.

Certaines économies européennes profitaient. Pas toutes, pas partout, pas officiellement — mais les secteurs du bâtiment, de

l'agriculture, des services à la personne fonctionnaient avec une main-d'œuvre dont les conditions d'emploi n'auraient pas été tolérées si elle avait eu des papiers. L'économie grise de l'exploitation était un lubrifiant invisible de certains secteurs.

Cela ne voulait pas dire que tout le monde était complice. Il y avait des Marco. Des Thomas. Des directrices de centre. Des bénévoles. Des avocats qui ne travaillaient pour rien.

Mais le système dans son ensemble — avec ses causes et ses conséquences, ses routes et ses camps, ses passeurs et ses exploiters, ses dictatures et ses complicités économiques — le système dans son ensemble profitait à certains. Et ceux qui en profitaient n'avaient pas d'intérêt particulier à ce qu'il change.

La de raison n'est pas irrationnelle pour tout le monde. Elle est très rationnelle pour ceux qui en tirent profit.

!!!

Le journaliste Thomas avait posé à Koffi une question lors de leur deuxième rencontre.

— Si vous pouviez changer une seule chose — une seule — quelle serait-elle ?

Koffi avait réfléchi longuement.

— La transparence. Je voudrais que les gens qui partent sachent exactement ce qui les attend. Pas pour les décourager. Mais pour qu'ils choisissent vraiment. Avec la réalité, pas avec le rêve fabrique.

— Et pour ceux qui sont déjà là ?

— Pour ceux qui sont déjà là, je voudrais qu'on les voie comme des personnes. Pas comme un problème à résoudre ou une main-d'œuvre à exploiter ou une menace à contenir. Comme des personnes.

— C'est tout ?

— C'est énormément. Et c'est gratuit. Ça ne coûte rien de voir quelqu'un comme une personne. Pourtant c'est apparemment la chose la plus difficile du monde.

Thomas nota cette phrase. Il la retint. Il la cite dans l'article.

Elle ne changea pas le monde.

Mais quelque part, quelqu'un la lut et se dit : c'est juste.

Et ça commence toujours par là.

I RÉALITÉ

Les flux migratoires irréguliers génèrent selon les estimations une économie criminelle de 5 à 7 milliards de dollars par an au niveau mondial pour les réseaux de passeurs. Ces réseaux sont liés dans certains cas à d'autres formes de trafic. L'Union Européenne a mis en place plusieurs programmes de coopération avec les pays d'origine pour 'gérer' les flux — mais des évaluations indépendantes montrent que ces programmes ont rarement réduit la migration et ont parfois renforcé les gouvernements autoritaires qui les alimentent.

Chapitre 38

Ce que le monde préféré ne pas entendre

« Certaines vérités sont trop lourdes pour les conversations ordinaires.

»

Le livre que vous lisez n'existe pas parce que quelqu'un l'a commandé.

Il n'existe pas parce qu'une institution a pensé qu'il serait utile, ou parce qu'un éditeur a calculé qu'il se vendrait bien.

Il existe parce que Koffi a traversé quelque chose et a décidé que ce quelque chose ne devait pas rester invisible.

C'est une décision ordinaire et extraordinaire à la fois. Ordinaire parce que beaucoup de gens traversent des choses et décident de les raconter. Extraordinaire parce que dans ce cas précis, les choses traversées faisaient partie de ce que le monde préféré ne pas entendre.

Le monde préféré ne pas entendre que les routes migratoires sont meurtrières en partie parce que les politiques qui les rendraient moins meurtrières sont impopulaires électoralement.

Le monde préféré ne pas entendre que certaines entreprises européennes bénéficient directement du travail non déclaré des migrants sans papiers.

Le monde préféré ne pas entendre que la xénophobie n'est pas une anomalie — c'est une tendance historique récurrente que chaque génération doit combattre activement.

Le monde préféré ne pas entendre que les dictatures africaines qui chassent leur jeunesse sont souvent maintenues par des intérêts économiques et politiques extérieurs.

Entendre ces choses demande quelque chose. Un effort. Une remise en question. Une acceptation de sa propre implication, même partielle et involontaire, dans un système que personne n'a conçu mais que tout le monde contribue à maintenir.

C'est pour ça que la prise de conscience est difficile. Pas parce que les faits sont obscurs. Ils ne le sont pas. Parce que les faits, une fois connus, obligent.

!!!

Aminata, dans sa vie professionnelle, avait développé une phrase qu'elle répétait lors de ses formations.

— La compassion sans action, ça s'appelle du sentimentalisme. Et le sentimentalisme, ça ne sauve personne.

Elle ne disait pas ça pour être dure. Elle le disait parce qu'elle avait été au bout de la chaîne de toutes les bonnes intentions sans conséquences. Les gens qui disaient 'c'est terrible' et continuaient leur journée. Les Gouvernements qui exprimaient des 'préoccupations' et votaient les mêmes politiques. Les médias qui montraient les naufrages pendant quelques jours puis passaient à autre chose.

Elle avait appris à distinguer les deux.

La compassion vraie change quelque chose. Pas forcément le monde entier. Mais quelque chose. Un vote. Un choix de consommation. Un soutien à une association. Une conversation honnête dans sa famille ou son cercle d'amis. Un refus de rire à certaines blagues. La compassion vraie a des conséquences concertées.

Le sentimentalisme se soulage dans les larmes et se rendort après.

— Qu'est-ce que vous demandez aux gens qui vous écoutent ?
lui avait demandé une journaliste.

— Je ne demande pas grand-chose. Juste qu'ils gardent les yeux ouverts. Qu'ils ne décidaient pas que ce n'est pas leur problème. Et qu'ils votent en pensant à ce qu'ils ont lu et entendu.

— Et si ça ne change rien ?

— Si tout le monde fait ça, ça change tout. Le problème c'est le 'si tout le monde'. Mais ça commence par quelqu'un.

La démocratie, quand elle fonctionne, commence par un seul refus de fermer les yeux. Puis un autre. Puis un autre.

I RÉALITÉ

Les élections européennes montrent une corrélation croissante entre l'accès à des informations de qualité sur les migrations — leur ampleur réelle, leurs causes, leurs effets économiques — et des positions politiques plus nuancées et moins xénophobes. Les études en sciences politiques indiquent que les électeurs les plus informés sur les réalités migratoires sont aussi ceux qui soutiennent le moins les partis populistes anti-immigration, indépendamment de leur

Orientation politique initiale. L'éducation reste le meilleur rempart contre la de raison collective.

Chapitre 39

Koffi, deux ans après

« Certains voyages ne se terminent pas quand on arrive. Ils continuent en vous. »

Deux ans après son arrivée, Koffi travaillait en cuisine.

Pas en salle. Pas en administration. En cuisine. Les mains dans la farine, les sauces, la chaleur des feux. C'était un choix qu'il n'avait pas vraiment prévu — il avait rêvé d'entrepreneuriat, de gestion, de quelque chose qui ressemble au col blanc que ses études l'avaient préparé à porter.

La cuisine était venue par défaut. Le premier emploi proposé, le premier salaire régulier.

Puis quelque chose s'était passé.

Marco lui avait appris à faire une sauce. Puis une autre. Puis une technique de découpé. Puis un plat entier. Et Koffi avait réalisé, progressivement, que la cuisine était un langage. Un langage universel, qui traversait les origines, qui se parlait avec les mains et les sens, qui permettait de dire des choses sans avoir les mots dans la bonne langue.

Il commença à expérimenter.

Des plats qui mélangent. Quelque chose de chez lui — des épices qu'il faisait venir par les réseaux de la diaspora, un bouillon fait comme sa mère le faisait — et quelque chose d'ici. Les techniques françaises, les produits locaux, les saveurs européennes.

Marco gouta un soir et resta silencieux un moment.

— C'est quoi ça ?

— Un essai.

— C'est bon. C'est vraiment bon.

Ce n'était pas grand-chose. Juste Marco qui disait 'c'est bon'. Mais dans ce moment, Koffi comprit quelque chose.

Il pouvait construire quelque chose qui lui appartienne. Pas en recopiant ce qui existait. En prenant ce qu'il savait et ce qu'il apprenait, et en faisant quelque chose de nouveau avec.

L'intégration ne consiste pas à effacer d'où on vient. Elle consiste à apporter ce qu'on est dans un espace qui ne vous attendait pas forcément.

!!!

Il avait commencé à économiser.

Pas beaucoup. Pas vite. Mais méthodiquement. Il tenait un petit carnet où il notait ses entrées et ses sorties avec une précision d'ancien étudiant en économie. Il savait exactement où allait chaque euro. Chaque mois, une partie allait à sa mère. Une autre partie allait dans un compte épargne qu'il avait ouvert et qu'il regardait grimper très lentement comme on regarde une plante

Pousser.

Un restaurant, peut-être. Pas bientôt. Pas dans cinq ans probablement. Mais un jour. Un endroit à lui. Qui sentirait ses épices et qui cuisinerait sa double appartenance.

En attendant, il travaillait.

Il apprenait.

Il existait.

Et existait, après tout ce qu'il avait traversé, n'était pas rien.

!!!

Sa mère l'appela un soir.

— Awa a été reçue à l'examen. Avec mention.

Koffi ferma les yeux une seconde.

— Je sais, dit sa mère. Tu vas pleurer.

— Non.

— Si. Tu fais le même visage que ton père quand il était fier.

Il ne savait pas quelle tête il faisait — sa mère le voyait à travers le téléphone, d'une façon ou d'une autre. Les mères voient des choses.

— Dis-lui que je suis fier.

— Dis-le toi-même.

— Awa est là ?

— Attends.

Des bruits. Une voix.

— Grand frère !

— Félicitations, petit. Tu as bosse.

— Oui. Et toi ?

— Moi aussi.

— Tu reviendras quand ?

La question simple. La question la plus simple du monde.

— Bientôt.

— C'est ce que tu dis depuis un an.

— Cette fois c'est différent.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai quelque chose a te montrer.

Ce qu'il avait a montrer, ce n'était pas de l'argent. C'était lui. Ce qu'il était devenu. Ce qu'il avait appris a faire avec ce qu'il avait vécu.

I RÉALITÉ

Les transferts de fonds des migrants vers leurs pays d'origine représentent la principale source de revenus externes pour de nombreux pays africains — largement supérieurs a l'aide publique au développement dans les pays comme le Sénégal, le Mali ou la Cote d'Ivoire. Ces transferts soutiennent directement les familles, financent l'éducation des enfants et parfois des projets communautaires. Ils représentent aussi, dans certains cas, la seule forme d'assurance sociale disponible pour des familles sans accès aux systèmes de protection officiels.

Chapitre 40

Ce que nous devons aux morts

« Vivre pour eux. Nommer ce qui les a tués. Ne jamais appeler ça normal. »

La dernière chose que Koffi fit avant de partir pour le village fut d'aller sur une plage.

Pas la plage où il avait débarqué. Une autre. Une plage ordinaire. Des familles. Des enfants. Des chiens qui couraient après des balles.

Il s'assit face à la mer.

La même mer.

Mais vue de l'autre côté, depuis la rive d'arrivée, elle avait un autre visage. Moins hostile. Presque calme. Avec cette beauté indifférente des grandes choses naturelles qui continuent d'être belles même quand elles tuent.

Il pensa à l'homme qui était tombé.

Il ne savait toujours pas son nom.

Cela le troublait encore — cette mort anonyme, sans nom, sans tombe, sans deuil officiel. Cet homme avait été quelqu'un. Il avait eu une vie avant ce bateau. Des parents. Peut-être des amis. Peut-être un projet particulier en tête pour son arrivée en Europe.

Un métier qu'il voulait exercer. Une personne qu'il voulait retrouver.

Et tout ça était au fond de cette mer calme.

Koffi resta assis longtemps.

Il n'avait pas de prière particulière. Il n'avait pas de geste rituel. Il avait juste cette conviction qu'il fallait s'arrêter. S'arrêter et se souvenir. Pas tous les jours — on ne peut pas vivre en deuil permanent. Mais parfois. Régulièrement. Refuser que ces morts deviennent des statistiques dans son propre cerveau.

On doit quelque chose aux morts. Pas du chagrin constant. On leur doit de vivre différemment de ceux qui ont décidé que leur mort était acceptable.

!!!

Dans l'avion qui le ramenait au village — le premier avion de sa vie, une autre ironie du voyage — Koffi sortit son carnet.

Il écrivit des mots au hasard. Des phrases qui n'allaient nulle part encore. Des observations. Des images restées.

Il écrivit : 'La main de la femme dans le sable.'

Il écrivit : 'Ce n'est pas prévu dans le prix du voyage.'

Il écrivit : 'Denis.'

Il écrivit : 'Kariou qui n'ose plus demander.'

Il écrivit : 'Aminata qui refuse de disparaître.'

Il écrivit : 'La pierre que Lamine a tendue a Moussa.'

Il écrivit : 'Ibrahim et son atelier.'

Il écrivit: 'Marco qui dit c'est bon.'

Il s'arrêta. Regarda la liste.

C'était ça, sa vie des trois dernières années. Pas une aventure. Pas un échec. Pas une réussite non plus, pas encore. Juste une vie. Complexe, douloureuse, parfois belle, toujours réelle.

Par le hublot, les nuages.

En dessous, quelque part, l'Afrique approchait.

Il referma son carnet.

Il pensa a sa mère. A Awa. A Kariou. A Lamine. A tout ce qui l'attendait.

Et pour la première fois depuis très longtemps, cette pensée ne lui fit pas peur.

Revenir, c'est aussi du courage. Pas moins que partir. Peut-être plus, parce qu'on revient en sachant.

!!!

Le dernier mot appartient a Awa.

Koffi avait dix-neuf ans quand il était parti. Il en avait vingt-deux quand il rentra. Awa avait seize ans.

Le soir de son retour, quand tout le monde fut couche et que la maison respirait lentement dans le calme, elle vint s'asseoir près de lui sur le pas de la porte.